

HISTOIRE DE HUON DE BORDEAUX.

Le Patron alla dire au bon prud'homme, l'Evêque de Lisbonne & son neveu qui son Chapelain étoit, si leur dit: Seigneurs, sçachez que là sus y a au Chasteau un Seigneur lequel vous mande que incontines allicz parier à lui. Quand l'Evêque entendit le Patron, il répondit que volontiers feroit son commandement, si s'en partit de là lui & son neveu & monterent les degrez en haut pour venir au Chasteau,

bien fort s'émerveillèrent de la beenté du Chasteau & du riche ouvrage dequoi le dit Chasteau étoit fait & compassé, si vinrent vers Haes qui à la porte de la Salle les attendoit. Quand ils furent près de lui b'en humblement le saluerent. Seigneurs dit Huon. Dieu vous venille garder, je vous prie de me dire d'où vous êtes & de quelle contrée & de quel pays vous venez à present. **FIN.**

PERMISSION DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & feruz Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartient, Salut, notre bien aimé Pierre Garnier Imprimeur & Libraire à Troyes, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de l'*Histoire de Huon de Bordeaux*, &c. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres en trois volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à tous Libraires & Imprimeurs & autres personnes d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Presentes ser. et enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté

des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & Feal Chevalier Gardedes Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: Et qu'il en sera en suite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, &c. Donné à Paris le 31. jour de May, l'an de Grace 1726. Et de notre Règne le onzième. Par le Roi en son Conseil. **DE S. HILAIRE.**

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 431. fol 145. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 4 Juin 1726.

D. MARIETTE, Syndic.

22 R
37
(3)

L'HISTOIRE DE MELUSINE

Nouvellement Imprimée.



A TROYES.

Chez **JACQUES OUDOT**, Imprimeur & Marchand Libraire, rue du Temple. 16 99.



COMME CE LIVRE FUT FAIT PAR LE COMMANDEMENT
de Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Anvergne.

EN toutes œuvres commencer, on doit premierement appeler le nom du
Créateur des créatures, qui est vray maître & Seigneur de toutes choses
faites & à faire, qui doivent aucunement tendre à perfection de bien ;
pource au commencement de cette Histoire présente, combien que je ne suis pas
digne de se requérir, je le supplie devotement & sa haute & digne Majesté, que cer-
te présente histoire m'aide à achever & parfaire à sa gloire & louange, & au plaisir
de mon puissant Seigneur Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Au-
vergne, laquelle histoire j'ay trouvée es Chroniques que j'ay levé de lui, & du
Comte de Salebry en Angleterre, & en plusieurs autres livres, où j'ay cherché pour
ce faire, & pource que sa noble sœur Marie fille de Jean Roy de France avoit sup-
plié à mondit Seigneur d'avoir ladite histoire, lequel en faveur de ce à tant fait à
sonpouvoir qu'il a sçeu au plus près de la verité, m'a commandé de faire le Traicté
qui s'ensuit. Et moy comme cœur diligent de tout mon sens ay fait veritablement
au plus près que j'ay pû. Si je prie devotement Dieu que Monseigneur le veuille
prendre en gré. Et commençay cette histoire le Mercredy de devant la saint Cle-
ment en hyver, mil trois cens quatre-vingt-sept. Et aussi supplie à tous ceux qui la
liront ou oïront lire, qu'ils me pardonnent les fautes si aucune en y a, car je l'ay
traicté le mieux que j'ay pû, selon la Cronique que je cuide être vrayes.

LE Prophete David, dit que les jugemens & punitions de Dieu sont abîmes sans
fonds & sans rive, & n'est pas sage qui telle chose cuide comprendre en son en-
tendement, & pense que les merveilles qui sont en l'universelle monde, sont les
plus vrayes comme on dit des choses qu'on appelle Faée, & comme est de plusieurs
autres choses dont nous n'avons pas la connoissance.
Or ça donc la créature ne doit pas trop travailler par outrage présomption que
le jugement de Dieu, le Créateur veuille comprendre en son bon entendement,
mais doit bien la créature en pensant soy émerveiller de celui, & en soy émerveil-
lant considerer comme elle puisse dignement louer & glorifier & celui qui tellement
juge & ordonne de telle chose à son plaisir, & vouloit sans contredit.

LA créature de Dieu qui est raisonnable doit soigneusement entendre, selon que
dit Aristote, que les choses faites ça bas & crée par la presence qu'elles ont en
elles, certiffient être telles qu'elles sont, comme dit saint Paul en l'Épître qu'il fit
aux Romains en disant, que les choses qu'il a faites seront vuës par la creance du
monde, c'est à sçavoir pour les hommes qui sçavent les livres, & ajoûte soy aux
auteurs qui ont été devant nous, quand au connoître & sçavoir les Provinces &
étranges contrées les diverses terres & Royaumes visiter, on trouve tant de diver-
ses merveilles selon la commune estimation, & si noble que l'humain entendement
est contraint de Dieu, qu'ainsi qu'il est sans rive & sans fonds. Ainsi sont les cho-



COMME CE LIVRE FUT FAIT PAR LE COMMANDEMENT
de Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Anvergne.

EN toutes œuvres commencer, on doit premierement appeler le nom du
Créateur des créatures, qui est vray maître & Seigneur de toutes choses
faites & à faire, qui doivent aucunement tendre à perfection de bien ;
pource au commencement de cette Histoire présente, combien que je ne suis pas
digne de se requérir, je le supplie devotement & sa haute & digne Majesté, que cer-
te présente histoire m'aide à achever & parfaire à sa gloire & louange, & au plaisir
de mon puissant Seigneur Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Au-
vergne, laquelle histoire j'ay trouvée es Chroniques que j'ay levé de lui, & du
Comte de Salebry en Angleterre, & en plusieurs autres livres, où j'ay cherché pour
ce faire, & pource que sa noble sœur Marie fille de Jean Roy de France avoit sup-
plié à mondit Seigneur d'avoir ladite histoire, lequel en faveur de ce à tant fait à
sonpouvoir qu'il a sçeu au plus près de la verité, m'a commandé de faire le Traicté
qui s'ensuit. Et moy comme cœur diligent de tout mon sens ay fait veritablement
au plus près que j'ay pû. Si je prie devotement Dieu que Monseigneur le veuille
prendre en gré. Et commençay cette histoire le Mercredy de devant la saint Cle-
ment en hyver, mil trois cens quatre-vingt-sept. Et aussi supplie à tous ceux qui la
liront ou oïront lire, qu'ils me pardonnent les fautes si aucune en y a, car je l'ay
traicté le mieux que j'ay pû, selon la Cronique que je cuide être vrayes.

LE Prophete David, dit que les jugemens & punitions de Dieu sont abîmes sans
fonds & sans rive, & n'est pas sage qui telle chose cuide comprendre en son en-
tendement, & pense que les merveilles qui sont en l'universelle monde, sont les
plus vrayes comme on dit des choses qu'on appelle Faée, & comme est de plusieurs
autres choses dont nous n'avons pas la connoissance.
Or ça donc la créature ne doit pas trop travailler par outrage présomption que
le jugement de Dieu, le Créateur veuille comprendre en son bon entendement,
mais doit bien la créature en pensant soy émerveiller de celui, & en soy émerveil-
lant considerer comme elle puisse dignement louer & glorifier & celui qui tellement
juge & ordonne de telle chose à son plaisir, & vouloit sans contredit.

LA créature de Dieu qui est raisonnable doit soigneusement entendre, selon que
dit Aristote, que les choses faites ça bas & crée par la presence qu'elles ont en
elles, certiffient être telles qu'elles sont, comme dit saint Paul en l'Épître qu'il fit
aux Romains en disant, que les choses qu'il a faites seront vuës par la creance du
monde, c'est à sçavoir pour les hommes qui sçavent les livres, & ajoûte soy aux
auteurs qui ont été devant nous, quand au connoître & sçavoir les Provinces &
étranges contrées les diverses terres & Royaumes visiter, on trouve tant de diver-
ses merveilles selon la commune estimation, & si noble que l'humain entendement
est contraint de Dieu, qu'ainsi qu'il est sans rive & sans fonds. Ainsi sont les cho-

4
 si si merueilleuses en tant de divers pays, que onc homme depuis Adam n'eut con-
 noissance, en voix & ouyr plusieurs choses qu'on ne croit être véritables, lesquel-
 les si elles sont en ces termes, si je vous mets en avant pour les grandes merveilles
 qui sont contenuës en cette présente Histoire, dont je vous pense traiter au plaisir
 de Dieu & au commandement de mon très-puissant & noble Seigneur.

Si laissèrent à present les autres, & retournerons à ce que nous avons oüy dire vé-
 ritablement à nos Anciens & que cestui jour avons oüy dire qu'au pais de Poi-
 tou l'on a veu des choses de fait pour coulorer nôtre Histoire être vraie comme
 nous la tenons, & de la montrer & publier par les vraies Croniques & histoires
 comme nous l'entendons. Nous avons oüy raconter par nos anciens qu'en plusieurs
 parties sont apparus à aucuns familièrement en plusieurs manieres des choses, des-
 quelles, les uns appelloient Luitons, les autres Faës, les autres bonnes Dames, &
 vont de nuit, & entrent es maisons sans les huis, rompt & ouvreit & ôtent aucu-
 nes fois les enfans des berceaux, aucunes fois il leur détournent la memoire, aucu-
 nes fois les brûlent au feu, & quand ils s'en departent, ils les laissent aussi sains
 & entiers comme auparavant, & aucune femme à face ridée de petite stature & font
 tantôt les besognes de nuit es hôtels liberalement, & ne faisoient aucun mal, &
 aussi dit qu'il avoit veu plusieurs de telles choses admirables & prodigieuses.

Et dit encore ledit Gervais que lesdites Dames se mettoient en guise de belles
 femmes, & en ont eue aucunes fois plusieurs hommes aucunes pensées, & ont pris
 à femme moyennant aucune convenance qu'ils leur faisoient jurer, les uns qu'ils ne
 verroient l'un l'autre le Samedi, n'y ne s'en questeroient qu'elles seroient devenus
 & allée en aucune maniere, les autres que si elles avoient enfans que leurs maries ne
 les verroient jamais en leur gese & tant qu'ils leur tenoient convenance ils étoient
 en audience & prosperité & incontinent qu'ils falloient en cette convenance ils
 tomboient de leur bonheur. Et les unes d'elles se convertissoient en serpens par
 plusieurs jours, & de plus dit le dit Gervais qui croit que ce soit pour aucuns méfaits
 qui ont été faits en la desplaisance de Dieu, pourquoy il les punit secrettement & si
 merueilleusement dont nul n'en a la connoissance, fors lui seulement. Et pour ce
 conte, les secrets de Dieu abimes sans fond & sans rives, car nul parfaitement en
 sçait rien au regard de lui combien qu'aucunes fois de provision toutes choses
 sçeuës, non pas pour un seul, mais pour plusieurs. Or voit-on souvent que quand
 l'homme n'aura issu de sa contrée, nonobstant qu'il ait veu de merueilleuses cho-
 ses véritables qui sont près de son pays, pourtant jamais ne voudra croire par le dire
 de oüy, si de fait ne le voyoit; mais quand est de moy qui n'ai été guere loing, j'ay
 veu des choses que plusieurs ne pourroient croire s'ils ne les voyent. Alors dit le
 dit Gervais & mer l'exemple d'un chevalier nommé Roger du Château roussel,
 en la province de Acy, qui sur le serain trouva d'aventure une femme en une bel-
 le prairie & la vouloit avoir pour espouse, & de fait elle y consentit par telle con-
 venance que jamais il ne la verroit nuë, & furent long-temps ensemble, & croi-
 soit le chevalier de jour en jour grande prosperité.

5
 COMMENT LE ROY ELINAS D'ALBANIE, APRÈS LA
 mort de sa femme chassoit en un bois où il trouva la Dame.
 Pressée, laquelle il espousa.

Leut un Roy en Albanie, lequel fut vaillant homme & dit l'histoire qu'il eut
 plusieurs enfans de la premiere femme.
 Nathas qui fut pere de Florimond fut son premier fils. Ce dit Roi eut nom
 Elinas qui fut preux chevalier. Advint qu'après le trépas de la premiere femme, il
 chassa en une Forêt en laquelle il y avoit une belle fontaine, en un moment il lui
 prit grand soif, il fut vers ladite fontaine, & quand il approcha il oüit une
 voix qui chantoit si melodieusement qu'il sembloit que ce fût une voix Angelique,
 mais par la douceur de la voix, il entendit bien que c'étoit une voix de femme.
 Alors descendit de dessus son cheval, afin qu'il ne fit grand effroy, & l'attacha à
 une branche, & s'en alla peu à peu vers la fontaine le plus couvertement qu'il pût.
 Et quand il fut près de la fontaine, il vit la plus belle Dame qu'il eût jamais veüe
 à son avis. Lors s'arrêta comme étonné de la grande beauté de cette Dame qui tou-
 jours chantoit si melodieusement que onc seraine ne chanta si doucement, ainsi
 s'arrêta tant pour la beauté de la Dame que pour sa douce voix, & son chant, & se
 mussa au mieux qu'il pût sous les svelles des arbres, afin que la Dame ne l'apper-
 çut & oublia toute la chässe & la soif qu'il avoit eüe auparavant, commença à
 penser au chant & à la grande beauté de la Dame tellement qu'il fut rayy, & ne
 sçeut s'il étoit jour ou nuit, ne sçavoit s'il dormoit, ou s'il veilloit, & ne lui sou-
 venoit d'aucunes choses fort qu'il oyoit la Dame, & ainsi demeura long-temps
 en ce lieu.

Lors virent deux de ces chiens courans qu'il lui firent grand fête & il tréssail-
 lit comme un homme qui vient de dormir, & alors lui souvient de la chässe, & eut
 si grand soif selon son avis, qu'il alla à la fontaine, & prit le bassin qui y pendoit,
 & beut de l'eau, puis regarda la Dame qui avoit laissé le chanter, la salua hum-
 blement en lui portant le plus grand honneur qu'il pût. Et alors elle qui sçavoit
 beaucoup de bien & d'honneur, lui repondit gracieusement, Dame dit le Roi Elinas,
 je vous prie de me dire vôtre état & de vôtre aise, & qui vous êtes car la cause qui
 me meut est telle que je vous ditay: Ma très chere Dame, plaie vous sçavoir que je
 sçay & connois tant de l'être de ce pays & d'environ que de quatre à cinq lieues n'y
 a nul si méchant Château ni forteresse que je ne sçache: excepté un dont je vis ce
 matin qui est environ de deux lieux d'icy, & que je ne connoisse les seigneurs & da-
 mes auxquels ils sont, pource je m'émerveille d'une si belle dame comme vous êtes,
 peut-être despourvenü de compagnie, pour Dieu pardonnez-moi, car ce m'est ou-
 trage de l'enquerre: mais le grand desir m'a en hardi d'ainsi le faire. Sire chevalier
 dit la dame, il n'y a point d'outrage: mais ce vient de courtoisie & honneur, & sça-
 chez Sire que je ne seray pas longuement seule: mais j'ay envoie de mes serviteurs
 tandis que je me devois. Lors vint parler à elle un valet bien habillé sur un cour-
 tier & menoit à droite un beau palfroy très-richeement harnaché. Alors le Roi

Elinas fut étonné du noble arour, & de la richesse qu'il vit autour du palefroy & dit en soy-même qu'il n'avoit oncques veu si riche palefroy né autour. Lors le valet dit à la Dame : Madame il est temps de vous en venir quand il vous plaira, & elle lui répondit, de par Dieu soit, puis dit au Roy, Chevalier à Dieu vous commande & grand merci de votre courtoisie. Alors elle alla au Palefroy pour monter, & le Roi s'avança & lui aida à monter : & elle le remercia & s'en partit, & le Roi vint à son cheval & monta dessus. Et lors vinrent tous les gens qui le queroient, & lui dirent qu'ils avoient pris le cerf, & le Roi lui dit, ce me plaît, puis commença à penser à la beauté de la Dame & l'aima si fort qu'il ne seçut qu'elle contenance tenir & dit à ses gens. Allez vous-en devant, je vous suivrai tantôt, si apperceurent bien que le Roi avoit trouvé quelque chose, & à tant se partirent de lui, car ils ne lui oserent contredire. Alors le Roi tira le frein de son cheval, & alla après la Dame par le chemin où il l'avoit veu aller.

Comme Pressine, eut trois filles du Roy Elinas, dont la premiere fut nommée Melusine la seconde Melior, & la tierce Palestine.

Tant suivit la Dame le Roi Elinas qu'il l'a trouva dans une grande forêt, où il y avoit foison d'arbres hauts & droits, & étoit en saison de doux temps & gracieux, & ce lieu étoit fort delectable. Et quand la Dame ouït le cheval du Roi Elinas qui venoit grand erre, elle dit à son valet arrêtons-nous, attendons ce bon chevalier : car je croi qu'il nous vient dire une partie de sa volonté dont elle n'étoit pas pour lors avisée, car nous l'avons veu monter fort pensif. Dame dit le valet, à votre bon plaisir. Alors vint le Roy arriver de côté la Dame comme s'il ne l'eût onc veüe, & la salua mout effroyement, car il étoit si surpris de son amour qu'il ne seçavoit qu'elle contenance faire. Alors la Dame, qui connut bien ce que c'étoit & qu'elle avientoit son entreprise : lui dit, Roi Elinas, d'où vas tu après moi si hastivement, emporteray je quelque chose de tien. Et quand le Roi ouït nommer son nom il fut étonné, car il ne connoissoit point celle qui parloit à lui, néanmoins il lui répondit, Madame, du mien n'emportez fort que passez parmi mon pays, & c'est grand villennie à moi, puis que vous êtes estrangere que je vous reçoive honorablement ce que je serois volontiers si j'étois en lieu propice pour ce faire. Lors la Dame lui répondit. Roi Elinas je vous tiens pour tout quitte, & vous prie que si vous ne voulez autre chose dire, que vous ne laissiez pas de vous en retourner. Le Roy répondit. Dame je quiers autre chose : & quoi dit-elle. Madame dit le Roy, puis qu'il vous plaît je le diray. Je desire d'avoir votre bonne grace. Par ma foi dit elle, Roy Elinas, en ce n'avez rien faillit, mais que vous n'y pensiez que tout honneur : car jamais l'homme n'aura mon amour en sa vantance.

Ha! Madame, dit le Roi je ne pense en nul cas deshonnête. Alors elle vit qu'il étoit contents de son amour & lui dit. Si me voulez prendre à femme par mariage & me jurer que vous ne vous mettez en peine de me voir en ma geline, & ne ferez par voye quelconque que me voyez. Et se ainsi le voulez faire, je suis celle qui obéira à vous ainsi comme femme doit obéir à son mary. Lors le Roi Elinas lui promit & jura ainsi le faire.

Tantôt après ils furent épousez, & menèrent longuement bonne vie ensemble mais ceux du pais du Roi Elinas furent étonnez qui étoit cette Dame combien qu'elle

se gouvernât bien à droit sagement & vaillamment : mais Nathas qui étoit fils du Roi Elinas la voyoit par trop. Elle devint enceinte de trois Filles & les porta gracieusement son temps & les delivra au jour qu'il appartenoit. La premiere née eut nom Melusine, la seconde Melior, & la tierce Palestine, le Roi Elinas n'étoit pas lors en son lieu. Mais Nathas y étoit, lequel regarda les trois sceurs qui étoient si belles que merveilles. Alors il alla vers le Roy son pere, & lui dit, Sire, Madame la Reine Pressine votre femme à enfanté les trois plus belles filles qui oncques furent venues; venez les voir. Et le Roi Elinas qui ne se souvenoit de la promesse qu'il avoit faite à sa femme lui dit : Beau fils aussi feray-je, & s'en vint appertement, & entra en la chambre où Pressine baignoit les trois filles. Et quand il les vit il dist. Dieu benît la mete & les Filles & eut grand joye. Et Pressine voyant lui repondit.

Faux Roi tu m'as failly ton convenant, dont grand mal'en viendra, & si m'as perduë à toujours, mais je seçai bien que c'est par ton fil Nathas & me faut partir soudainement : mais encote ferai je vengeance de ton fil par ma sceur & compagne de l'Isle perduë. Et ces choses dites elle prit les trois Filles & les emporta oncques depuis ne furent veüe au pais.

Comme le Roy Elinas perdit sa femme & ses trois Filles.

Quand le Roi Elinas eut perdu sa femme Pressine & ses trois Filles; il fut étonné qu'il ne seçut que faire ni que dire, mais fut sept ans qu'il ne seçait oit que se plaindre soupirer & faire toujours piteuses lamentations pour l'amour de Pressine sa femme qu'il aimoit de loyalle amour, & le peuple de son pais disoit qu'il étoit assoté & de fait donnerent le gouvernement à son fil Nathas, lequel le gouverna vaillamment & tint son Pere en grande charité : puis les Barons du pays lui donnerent une Dame qui étoit fille de Leris, & deux ylls Florimond, dont dessus est fait mention qui depuis prit beaucoup de peine, toutes fois nôtre Histoire n'est pas entreprise pource, & aussi nous taisons, & retournons à nôtre Histoire.

Quand Pressine fut partie avec les trois filles elle s'en alla en Avalon nommée l'Isle perduë, pour ce que nul homme tant y eût été de fois, n'y seçavoit retourner, sinon de grand aventure, & illec nourrit les trois enfans filles jusques à l'âge de quinze ans, & les menoit tous les matins dessus une montagne haute laquelle étoit nommée Helinos, qui vaut autant à dire en François comme montagne florie. car de là elle voyoit bien la terre de Albanie, & puis elle leur disoit en pleurant. Mes filles voyez le pays où vous fûtes nées, & auquel eussiez eu votre bien & bonheur si n'eût été le dommage de votre pere, qui vous & moi à mis grief misere jusques au jour du jugement de Dieu qui punira les bons & les mauvais en leurs vertus.

Comme Melusine enferma son pere le Roy Elinas pour venger sa mere en une montagne nommée Brundelois, dont très-grand mal lui en vint.

Alors Melusine la premiere fille lui demanda qu'elle faulté vous a fait nôtre pere par quoi nous avons cette grieveté. Lors la Dame raconta la maniere du fait ainsi qu'il étoit puis, Melusine demanda à sa mere de l'être du pays les noms des villes & châteaux d'albanie, & en racontant ses choses elles descèderent de la montagne & revinrent en l'Isle d'Avalon. Alors Melusine tira à part les deux sceurs Melior &

Palestine, & leur dit mes sœurs regardons la misere où nôtre pere; amis nôtre mere, nous qui eussions été en si grand aise & honneur en nôtre vie que vous est il aduis qui ne soit bon de faire, car pour mon regard je pense bien m'en venger, & ainsi que petit soulas à impittré à nôtre mere par fausseté aussi peu de joye lui pensay-je faire. Alors elles lui respondirent. Vous êtes nôtre sœur aînée, nous vous suivrons & obéirons à ce que vous en voudrez faire & Melusine leur dit.

Nous devons montrer bonne amour & être filles loyales à nôtre mere, j'ay avisé s'il vous semble bon que nous en clorons nôtre pere en la haute montagne de Nothée-belande nommé Brundelois, & en cette misere fera toute sa vie. Ma sœur dirent-elle or délivrons-nous de cette affaire. car nous avons grand desir que nôtre mere soit vengée de la desloyauté de nôtre pere. Et alors les trois filles firent tant que par leur fausse conspiration elle pièrent leur pere & l'enfermerent en ladite montagne; & après que tous fut fait, elles revinrent à leur mere & lui dirent Dame, il ne vous doit sâcher de la desloyauté que nôtre pere vous a faite, car il a son paiement, & jamais ne partira de la montagne de Brundelois, & là usera sa vie en grande douleur; Ha dist la mere! comment avez-vous osé faire mauvaises filles, vous avez mal fait quand par vôtre orgueilleux coutage vous avez ainsi puni celui qui vous a engendrées, c'étoit celidomie prenoit toute la plaissance que j'avois en ce monde, & vous me l'avez tolli, & sçachez que je vous en puniray. Toy Melusine qui est la plus ancietane, & qui deusse être la plus connoissante, tout ce est venu par toy: car je sçay bien que cette charité a été donné par toy à ton pere, & pour cette cause tu en seras la premiere punie, car nonobstant la verité du germe de ton pere, toi & tes sœurs eût atrait avec soy, & eussiez en brief été dehors de mains de l'aventure les Jaaphes & de Faées sans jamais y retourner, & desormais je te donne le don que tu seras tous les samedis serpens depuis le nombril en bas, mais si tu trouves homme qui te veuille prendre pour épouse & qu'il te promette que jamais le samedi ne te verra ni déclarera à nulle personne tu vivra ton cours naturel; & mourras comme femme naturelle & de toy vien dra bien noble & vaillante lignée qui fera grande & de haute prouesse, & si d'aventure tu étois decelée de ton mary tu retournerois au tourment auquel tu étois auparavant, & seras toujours sans fin jusques à ce que le très-haut Juge tiendra son grand jugement & tu apparaitras par trois jours devant la forteresse que tu seras & que tu nommeras de ton nom quand elle de vra changer de Seigneur & aussi quand un homme de ta lignée devra mourir. Et toy Melior, je te donne en la grande Armentie un beau & riche Château, où tu garderas un Esprevier jusques à ce que le Redempteur tienne son grand jugement, & tous chevaliers de noble lignée qui y voudront aller veiller la surveillance de la veille le vingtième jour de Juin sans sommeiller, auront de toy un don de chose qu'on peut avoir corporellement, c'est à sçavoir des choses terriennes, sans demander ton corps ou ton amour pour mariage ou autrement & tous ceux qui le voudront demander sans eux deporter seront infortunés jusques à la neuvième lignée & seront d'chassés de leurs prosperitez du tout en tout. Et toy Palestine tu seras enclose dedans la montagne de Guido à tout le trésor de ton pere, jusques à ce qu'un chevalier viendra de nôtre lignée lequel aura tout le trésor & s'en servira pour ayder à conquetter la terre de permission & te délivra de là. Alors ces trois filles furent

fort dolentes & se partirent de leur mere. Melusine s'en alla parmi grande forêt & bocages. Melior s'en alla au château de l'épervier en la grande Armentie. Et Palestine alla en la montagne de Guio, où plusieurs l'ont veu, ne vous vueille déplaire si n'ay cette aventure racontée, car c'est pour plus verifier l'histoire en laquelle je veux entrer mais je vous dirai comme le Roi Elinas décline ses jours.

Comme quand le Roi Elinas fut mort Pressine sa femme l'ensevelit honorablement.

A Lors le Roi Elinas fut long-tems en la montagne, puis mourut. Adonc vint Pressine sa femme, l'ensevelit en une si noble tombe que nul n'en vit oncques n'y si noble & si riche, & y avoit en la chambre des richesses sans comparaison & y étoient chandelier d'or & de pierres précieuses & aussi riches lampes brûlant nuit & jour, & au pied de la tombe mise un image d'albâtre, de la hauteur & de la figure, étoit si belle qu'à merveille, tenoit ladite image un tableau doré, auquel étoit écrit ladite aventure, & là établit un Geant pour garder ladite image, lequel étoit mout horrible, & tenoit tout le pais en 'a subjection, & aussi se tinrent après lui plusieurs autres Geans jusques à la venue de Geoffroi à la grand dent, dont vous ouïrés parler-ci après avés ouï du Roi Elinas & de Pressine sa femme, si vous vueil d'orenavant commencer la verité & l'histoire des merveilles du noble château de Lusignen en poitou pourquoi il fut fondé.

S I dit l'histoire qu'il y eut jadis en haute brétagne un double homme, lequel eut noïse avec le Roi des bretons, tellement qu'il n'osât plus demeurer au pais; mais prit toute sa finance & s'en alla hors du pais par les hautes montagnes. Adonc aujour qu'il trouva sur une fontaine une belle Dame laquelle lui dit toute son aventure, finalement se mouracherent l'un de l'autre, puis lui fit la Dame mout de confort, commencerent en ce pais qui étoit desert à bâtir & tondre plusieurs Villes & forteresses & fut le pais en brief tems assés bien peuplé, & appellerent le pais Forêt. Or advint que le chevalier & la Dame eurent grand discord je ne sçai pas comme, ni pourquoi elle se départit si soudainement d'avec lui dont il fut dolent & nonobstant il étoit en prosperité & honneur. Après les nobles de son pais se pourveurent d'une gentille demoïsele, qui étoit sœur du comte de Poitiers, qui reïnoit pour le tems eut d'elle plusieurs enfans mâles entre lesquels y en eut un, c'est à sçavoir le tiers nommé Raimondin, qui étoit beau gentil, subtil, & inventif en toutes choses, lequel avoit quinze ans ou environ.

Comme le Comte de Poitiers manda au Comte de Forêt qu'il se trouva à la fête qu'il faisait pour son fils.

E N ce tems le comte de Poitiers tint grand fête pour un fils qu'il avoit lequel il vouloit faire un chevalier & n'avoit que c'estui fils qui avoit nom Bertrand & une fille qui avoit nom Blanche. Adonc le Comte Aimeri manda compagnie pour l'amour de la chevalerie de son fils. Et entre les autres manda au comte de Forêt qu'il y vint, & qu'il amenât trois de ses enfans, & les plus

10
grands car ils les vouloit voir. Adonc le comte de forêt y alla le plus honnêtement qu'il pût, & y mena trois de ses enfans, ainsi qu'il lui étoit mandé. La fête fut grande & en icelle furent faits plusieurs chevaliers pour l'amour de Bertrand, qui fut fait chevalier, & aussi fut l'ainé fils du comte de forêt, lequel jouït mout vaillamment, puis fut la fête continuée par huit jours, & là fist le comte de poitiers de mout beaux dons. & au départir de la fête pria le comte de forêt qu'il lui laissât Raimondin son neveu & qu'il ne se souciât jamais de lui, qu'il le pourvoiroit bien, & le comte de forêt lui octroya, si demeura Raimondin avec le comte de poitiers son oncle qui l'aima fort, & ainsi se partit la fête honorablement. Et à tant se fait l'histoire de parler du comte de forêt, lequel s'en alla avec ses deux autres enfans, & commença à parler de aimeri, & de Raimondin.

Comme le Comte de Poitiers demanda au Comte de Forêt d'avoir Raimondin, le quel lui accorda.

OR l'histoire nous raconte que le dit comte aimeri fut pere de saint Galien, lequel fut comte & delaisa possessions mondaines, pour servir notre Seigneur Jesus-Christ, & se mit en la religion des blancs manteaux & de ce ne vous ferai pas grand propos mais veux proceder avant en notre historien. Cestui Comte aimeri fut mout vaillant, aimant toujours noblesse fut sage, & bien versé en l'Astronomie & autres sciences. Et sçachez qu'il aimoit fort Raimondin, lequel aussi l'aimoit pareillement & s'efforçoit de le servir, & lui faire plaisir au mieux qu'il lui étoit possible. Or le dit comte avoit plusieurs bons chiens, oyseaux de proye, chiens de grosse chasses, & toutes manieres. Et un jour un forêtier le vint avertir qu'en la forêt de Colombiers étoit le plus merveilleux porc qu'on eut veu de long-temps & qu'il auroit beau deduire s'il vouloit aller. Il me plaît bien dit le comte faites que les chiens soient prêt demain, & nous irons à la chasse. Monseigneur, dit le forêtier, il sera ainsi fait: puis s'en alla apprêter tout ce qui appartenoit pour la chasse.

Comme le Comte de Poitiers alla chasser, & Raimondin alla avec lui.

QUand le jour fut venu le comte aimeri se partit de poitiers, & avec lui plusieurs batons & chevaliers, & étoit Raimondin auprès de lui monté sur un courcier l'épée ceinte, & l'espieu sur le col. Et quand ils furent arrivés en la forêt ils commencerent à chasser, & fut trouvé le porc qui étoit si orgueilleux & devora plusieurs allans & lievres, & prit son cours parmi la forêt car il étoit échauffé. Et alors commença à le suivre: mais le porc ne doutoit rien & s'émouvoit tellement qu'il n'y avoit si hardi chien ni levrier qui l'osât enfermer.

Adonc vinrent chevaliers & escuyers: mais il n'y avoit si hardi qui osât mettre le pied à terre pour l'enfer, puis vint le comte disant. Et comment un fils de troyes nous ébahira-t'il tous.

Quand Raimondin ouït ainsi parler son oncle, il eut grand vergogne, & del-



le nous annonça car si le fils de la truie vous affole, jamais je n'aurai santé ni joye au cœur; mais Raimondin qui étoit échauffé ne reputoit pas la vie ni fortune ni bonne ou mauvaise qui lui advint & le suivit de fort près; car il étoit bien monté, & le comte alla près suivant ses traces qu'il voyoit.

Lors tous les chevaux commencerent à s'échauffer & demeurèrent derrière excepté le comte & Raimondin, tant passerent qu'il fut nuit obscure. Adonc le comte & Raimondin s'arrêtèrent sous un grand arbre. Lors le comte dit à Raimondin, beau neveu, nous demeurerons ici jusques à ce que la lune soit levée. Et Raimondin lui répondit, Sire, ainsi ou'il vous plaira, si descendit, & pris son fusil & fit du feu, après se leva la lune belle & claire, les étoiles bien luisantes. Adonc le comte qui sçavoit l'art d'astronomie, regarda au ciel & vit la lune & les étoiles bien luisantes sans aucunes tache ni obscurité si commença à soupirer, puis dit.

Ha vrai sire Dieu, comme sont grande les merveilles que tu as laissées là sus connoître parfaitement les vertus & les natures merveilleuses de plusieurs & diverses conditions de choses & de leurs expéditions, ce ne pourroit être parfaitement, si tu n'y épandois au timent le sçavoir de ta plénierie, & divine grace, & spécialement de cette merveilleuse aventure que je voi-ti presentement es étoiles que tu as là sus assises, par la science d'astronomie, dont vrai sire tu m'as prêté une des branches de connoissance de quoi je te dois remercier de cœur parfait en la haute majesté, ou nul ne se doit comparer.

O vrai Dieu! comme pourroit-ce être raisonnablement, si ce n'étoit en ton
Bij

horrible jugement, quand à connoissance humaine : car nul homme ne pourroit avoir bien pour mal faire. Et nonobstant je vois bien par ta haute science, & aussi de ta sainte grace que m'as prêté la connoissance de sçavoir connoître que c'est & aussi dont je suis émerveillé. Lors commença à soupiter plus que devant.

Adonc Raimondin qui avoit allumé le feu : & qui avoit ouy en partie ce que le comte ameri avoit dit. Monseigneur le feu est bien allumé venez vous chauffer : car je cuide qu'en peu de tems vien dront aucunes bonnes nouvelles & je croi que la venaison soit prise, j'ay ouï ce me semble le bruit des chiens. Il ne m'enchaut gueres dit le Comte mais de ce que je vois. Lors de rechef regarda vers le Ciel, & soupira moult profondément. Raimondin qui tant l'aimoit lui dit. Ha mon cher Seigneur ! & redouté oncle : pour Dieu laissez la chose être ; car n'appartient pas à un si haut Prince comme vous êtes de mettre le cœur d'enquerre tels arts ni telles choses : car il convient, & sera bien fait de remercier Dieu qui vous a pourveu de si haute, & si noble seigneurie, possessions terriennes : dont vous en pouvez bien passer s'il vous plaît : mais de vous donner courroux & ennui pour telles chose qui ne vous peuvent aider ni nuire c'est simpleste à vous. Ha fol dit le Comte si tu sçavois les grandes richesses & merveilleuses aventures que je vois, tu en serois ébahi, Raimondin qui ne pensoit nul mal, répondit Monseigneur plaise à vous de me le dire si c'est chose qui se puisse faire & si c'est chose que je puisse & doive sçavoir. Tu le sçauras dit le Comte, & je voudrois que Dieu ni le monde ne t'en demandât rien, l'aventure te deut avenir de moi-même ; car je suis de formais vieux, & ancien, & ay des amis assez pour tenir mes seigneuries ; l'aventure est telle que si à cette heure un sujet occisoit son seigneur qu'il de viendroit le plus puissant, & le plus honoré qui oncques faillit en son lignage, & de lui procederoit si noble lignée qu'il en feroit mention jusques à la fin du monde. Raimondin répondit qu'il ne pouvoit jamais croire que ce fut chose véritable, & contre raison seroit que homme eut bien pour mal faire, ni pour commettre tel trahison. Or je croi bien dit le Comte qu'il est ainsi que je le dis. Si ne croirai pas, dit Raimondin ; car ce n'est chose que me faciez croire, & lors commencerent fort à penser.

Et adonc ouïrent au long du bois un grand effroi, & décompre les menus ramonceaux. Lors prit Raimondin son épée qui étoit à terre, & le comte tira aussi la sienne, & attendirent long tems ainsi en pensant que c'étoit, & se mirent audevant du feu du côté où ils ouïrent les rames rompre, & en tel état demeurèrent tant qu'ils virent un Porc sanglier merveilleux & horrible moult échauffé le quel venoit droit à eux montrant les dents. Adonc Raimondin dit Monseigneur montés sur quelques arbre que ce sanglier ne vous fasse mal, & m'en laissez convenir. Je ne plaise à Dieu dit le Comte, que je te laisse en tel aventure. Et quand Raimondin ouït ce il se mit audevant du sanglier l'épée au poing par bonne volonté de le détraire & le sanglier se détourna, & alla vers le Comte. Adonc commença la douleur de Raimondin, & la grandeur qui depuis en advint de cette tristesse.

Comme Raimondin occis le Comte de Poitiers son Oncle.

Quand Raimondin fut venu devers le sanglier pour le détourner, afin qu'il ne vint point sur son seigneur ; le sanglier se détourna incontinent de sa voye, &

contut vers le comte grand erre. Quand le Comte le vit venir il regarda autour de lui vit un épieux il mit son épée au fourreau, & prit l'épieu, & le baissa. Adonc le sanglier vint à lui : & le comte qui sçavoit moult de chasse, l'enferra en l'écu la pointe de l'épieu qui fut fort argu mais le cuir du sanglier jeta le comte à genoux & adonc vint Raimondin courant, & tenant l'épée, & cuida ferir le sanglier entre les quatre jambes : car le sanglier étoit cheu à revers du coup que le comte lui avoit donné ; mais Raimondin attr'gnit le sanglier du tranchant de l'épée, sur les soyes du dos, car il venoit d'une grande roideur, & la lame de l'épée, échapa par dessus le dos du Porc & s'en vint le coup atteindre le Comte qui étoit cheu à genoux, par le nombril, & le perça tout outre jusques au dos. Ce fait Raimondin frappa le porc tout mort : puis vint au comte, & le cuida lever ; mais ce fut pour néant car il étoit mort. Et quand Raimondin apperçût la playe & le sang faillir il fut fort courroucé & commença à crier en pleurant & gemissant, & les regarda en faisant les plus grandes lamentations que jamais on vit faire à homme & disoit Ha fauce fortune, comme es-tu si perverse que tu m'as fait occire celui qui parfaitement bien m'aimoit, & qui tant de biens m'avoit fait. Hé Dieu le pere tout puissant où sera osé le païs ou ce faux pecheur se pourra tenir : car tous ceux qui auront parlé de cette mép'ison me jugeront, & à bon droit à mourir de honteuse mort : car plus fauce n'y plus mauvaise trahison ne fit pecheurs, Ha terre ouvre-toy m'englouti & me met avec le plus obscur Ange d'Enfer, qui jadis fut le plus beau des autres : car je l'ai bien desservi. En cette douleur & tristesse fut Raimondin pas long-tems & fut fort courroucé & pensif s'avisâ en lui-même, dit, Monseigneur, qui la git me disoit que si un telle aventure me venoit que je serois le plus honoré de mon lignage ; mais je vois bien tout le contraire, car je serai le plus mal heureux & des-honoré, aussi l'ai-je bien gangné. Or nonobstant puisqu'il ne peut être autrement je me détournerai de ce païs, m'en irai querir mon aventure telle que Dieu me la voudra donner en aucun bon lieu où je pourrai bien amender mon peché s'il plaît à Dieu. Adonc Raimondin vint à son seigneur qui étoit mort, le baïsa en pleurant de si triste cœur qu'il ne pouvoit dire mot puis mit le pied en l'étrier, monta sur son cheval, se partit tenant son chemin à travers la forêt tout déconforté & chevaucha fort & ne sçachant qu'elle part ; mais à l'aventure demenant si grand dueil qu'il n'y a personne qui peut penser ni dire la quinte partie de sa volonté.

Quand Raimondin fut parti de son Seigneur, l'eût laissé mort auprès du feu & aussi le sanglier il chevaucha parmis la forêt qui approcha environ la minuit d'une fontaine faée, nommé la fontaine de soif ; d'aucuns du pays la nomment la faée, pource que plusieurs merveilles y étoient avenues au tems passé. Et étoit la fontaine en un merveilleux lieu, car il y avoit une grande Roche au dessus de cette fontaine, au long y avoit une belle prairie près la haute forêt. Or la lune luisoit toute claire & le cheval emportoit Raimondin à son plaisir plus il vouloit aller car avis n'avoit à aucune chose pour la déplaisance qu'il avoit en lui-même, son cheval le porta tant en cet état qu'il approcha de la fontaine, il y avoit pour lors trois Dames qui là s'ébatoient, entre lesquels y en avoit une qui avoit plus grande autorité que les autres, car elle étoit leur Dame, & d'icelle vous veux parler.

Comme Raimondin vint à la Fontaine, trouua Melusine & deux Dames avec elle.



Raimondin étant ainsi pensif & plein d'ennui du méchef qui lui étoit advenu ou sçavoit où il étoit, où il alloit ni ne conduisoit son cheval car quand il vit les Dames il fit grand effroy, & emporta Raimondin à grand erre. Et adonc celle qui étoit la plus grande des autres Dames leur dit. Celui qui est par la semble être un Gentil homme, toute fois il ne le montre pas, mais montre qu'il est Gentilhomme de rudesse quand il passe devant les Dames sans saluer & tout ce disoit elle par convoitise:

afin que les autres n'apperceussent ce à quoi elle tendoit, car elle sçavoit bien comme il étoit, Raimondin puis elle leur dit. Je le vais faire parler car il semble qu'il dorme.

Lors se partit & vint vers Raimondin & prit le frein du cheval, & l'arrêta en disant; Sire vassal il vous vient de grand orgueil ou rudesse d'ainsi passer par devant des Dames sans saluer combien que orgueil, & rudesse ne doivent être ensemble ensemble en vous, à tant se teut la Dame & il ne l'ouit point & ne lui répondit mot. Elle comme couroucée, lui dit de rechef; Comment Sire musard, êtes-vous si dépitieux que ne me daignez répondre, & encore il ne lui répondit mot. Si dit la Dame en soi-même; je croi que ce jeune homme dort sur son cheval où il est sourd & muet, mais je le ferai bien parler. Adonc elle le prit par la main, & le tira fort en disant; Sire vassal, dormez vous. Lors Raimondin fremir comme un qui se reveille en sursaut, & mit la main à l'épée cuidant que les gens du comte son oncle, lequel il avoit laissé mort en la forêt lui vinsent sus. Quand la Dame apperçut qu'il étoit en tel état, & sçût bien qui ne l'avoit encore veüe, elle lui dit comme écriant; Sire vassal, à qui voulés vous commencer bataille, vos ennemis ne sont pas ici & sçachez que je suis de votre partie. Quand Raimondin l'ouit il l'a garda, & apperçut la grande beauté qui étoit en elle & s'en ebahi fort, car il lui sembla que jamais si belle Dame n'avoit veüe. Adonc il descendit de son cheval & s'incina vers elle en disant; Madame pardonnez-moi mon ignorance, & vilennie que j'ai faite envers vous car j'ai trop mépris & ne vous envoye veüe ni ouye quand vous me tirâtes par la main & sçachez que je pensois à un mien affaire qui mout me touche au cœur, & je prie à Dieu qu'il me donne force, puissance de moi amender envers vous, & de sortir hors de cette peine à mon honneur. C'est bien dit elle car à toutes choses commencer on doit toujours appeler le nom de Dieu

à son aide, & je croi bien que vous m'avez ouï ni entenduë; mais où allez vous maintenant dites le moi, si ne sçavez bien le chemin je vous aiderai à le tenir, car n'y a voye ni sentier que je ne sçache bien & de ce vous fiez en moi hardiment. Madame dit Raimondin; grand merci de votre courtoisie, sçachez puis qu'il faut que je vous dise que j'ai perdu mon chemin par la plus grande partie du jour jusques à maintenant & encore ne sçai je où je suis. Adonc elle vit qu'il se céloit fort d'elle: Si lui dit, bel ami Raimondin rien ne faut celer car je sçai come il vous va. Quand Raimondin ouit qu'elle le nommoit par son nom il fut ebahi, qu'il ne sçût que répondre. Elle qui bien apperçut qu'il étoit honteux de ce qu'elle sçavoit, lui dit; Raimondin, je suis celle après Dieu qui mieux te peut conseiller & avancer en cette mortelle vie, & que tous les malefices tu revertis en bien, rien ne te vaut de te celer car je sçai que tu as occis ton seigneur tant par mépris come cas volontaire combien qu'en cette heure tu ne le cuidois pas faire, je sçai bien toutes les paroles qu'il te dit par art d'astronomie, dont en son vivant il étoit bien garni: Quand Raimondin ouit ce il fut plus ebahi que devant, & lui dit; Très chere Dame, vous me dites la verité, mais je m'ebahi come le poitvez si bien sçavoir, & qui vous l'a si tôt annoncé, elle lui répondit; Ne t'en ebahis point, car je sçai la verité de ton fait, ne cuide pas ce soit fantôme ni œuvre diabolique de moi & de mes paroles, car je certifie que je suis de par Dieu, & crois come le Catholique doit croire. Et sçachez que sans moi tu ne peut venir à bout de ton affaire: mais si tu veux croire les paroles que ton Seigneur te dit, elles te seront profitables à l'aide de Dieu jedis que je te ferai le plus grand seigneur qui fut jamais en ton lignage, & le plus grand terrien de tous. Quand Raimondin entendit la promesse, il lui survint des paroles que son oncle lui avoit dites, considéra les grands perils où il étoit exilé, mort dechassé du pais où il étoit connu, si avaisa qu'il se mettoit à l'aventure de croire la Dame de ce qu'elle lui disoit: car il n'avoit qu'une fois à passer le cruel de sa mort puis lui répondit humblement; Madame je vous remercie de la promesse que m'offrez car sçachez que ce ne demeurera pas par moi à faire par travail que puissiez aviser que je ne fasse à votre plaisir, tout ce que vous commandez, si c'est chose possible à faire que Chrétiens puisse ou doive faire par honneur. Raimondin dit la Dame, c'est parler d'un franc cœur: car je ne vous ditai ni contenterai chose donc bien ne doive avenir, mais premierement faut que me promettiez que vous me prendrez à femme, ni faire aucune doute de moi. Adonc Raimondin jura Madame, puisque vous m'affirmez qu'il est ainsi, je ferai à mon pouvoir tout ce que vous voudrez & commanderez, vous promet loyaument que ainsi le ferai. Or Raimondin dit elle, il faut que jurés autre chose. Madame dit il, je suis tout prêt si c'est chose que je puisse bonnement faire. Oui dit elle, & ne vous peut tourner à préjudice mais tout à bien.

Vous me promettés encore sur tous les sermens que homme vrai Catholique & de bonne foi peut faire & jurer que jamais tant que je serai en votre compagnie le samedi vous ne mourrés point & ne vous efforcerez en manieres quelconques de me voir ni enquerir le lieu où je serai. Lors Raimondin lui dit; par le peril de mon ame je vous jure que jamais en ce jour je ne ferai chose qui soit à votre préjudice, n'y qui puisse être: mais en tout honneur, ne ferai, ni dirai, ni penserai chose si non en quelle maniere je pourrai mieux acçoître en valeur vous & votre lignée.

Quand Raimondin eut ce dit & juré, la Dame lui dit. Bel ami Raimondin ne fait aucun doute de chose que ce soit : mais allez droit à Poitiers, & quand vous y ferez vous y trouverez plusieurs veneurs qui sont venus de la chasse, lesquels vous demanderont nouvelle du Comte votre oncle, & vous leur répondrez cōment n'est-il pas revenu ; & ils diront que non, & vous leur direz que vous ne l'avez veu depuis que la chasse commença à être forte & que lors vous le perdistes en la forêt & vous ébahissē fort comme feront les autres, & après ce viendront les veneurs, & autres de ces gens qui apporteront le corps tout mort en une litiere, & fera avis que la plaie soit faite de la dent du sanglier & diront que le sanglier l'aura tué & encore diront-ils que le Comte aura tué le sanglier, & lui mettoit sus & le tiendront à grand vaillance plusieurs. Ainsi la douleur commencera grande.

Le comte Bertrand son fils, & blanche sa fille, & les autres de sa famille grands, & petits feront deuil & vous le ferez avec eux, & vêtirés la robe noir comme les autres & après que tout ce noblement sera fait le terme sera assigné que le Barons devront faire hommage au jeune Comte. Quand les choses seront ainsi faites, & ordonnées, vous retournerez à parler à moi le jour de devant que les hommages se devront faire & vous mettrouvez en cette propre place, & à ce département qui proprement n'est pas département tenés mon doux ami, pour nos amours ensemble commencer, je vous donne ces deux verges, de lesquelles les pierres ont grandes vertus l'une à ce que celui à qui elle sera donnée par amour, ne pourra mourir par nuis coups d'armes, quand il aura sur lui l'autre c'est que celui à qui elle sera donné aura victoire contre ces mal veillans soit en plaider, ou mêlée, & pourtant allés vous en seurement mon ami. Adonc il prit congé de la Dame, en l'accolant, & baisant doucement, comme celle en qui il se confioit de son amour que tout ce qu'elle disoit il affermoit être verité, & il avoit raison comme vous verrez cy-après.

Comme Raimondin par le conseil de sa Dame alla à Poitiers.



Tant chevaucha Raimondin qu'il fut à Poitiers où il trouva plusieurs s'en retournoient

SI monta à cheval Raimondin, & la Dame de bouta au chemin de Poitiers, & au départit il fut dolent : car il aimoit ja sa compagnie qu'il eût bien voulu être toujours avec elle, & pource que si bon conseil lui avoit donné par la subtilité.

Adonc en pensant chevaucha vers Poitiers & la Dame retourna à la fontaine ; où les Dames l'attendoient. Ici se fait l'histoire de parler d'elle.

tournoient de la chasse, les uns le soir les autres le matin lesquels lui demanderent où étoit Monseigneur. Comment dit Raimondin, n'est-il pas venu ; ils dirent que non, lui leur dit ; je ne le vis oncques depuis que la chasse commença & que le sanglier se commença à s'élargir des chens & tandis qu'il parloient de cette matiere : les gens venoient de la chasse les uns les autres, & demandoient nouvelle du Comte, & chacun disoit comme Raimondin, & disoient aucuns que oncques n'avoient veu si outrageuse chasse, & si merveilleux sanglier courir si outrageusement. Adonc chacun s'émerveilloit de ce que le Comte demouroit tant, le vinrent attendre à la porte pour sçavoir s'il venoit & y furent longtemps en l'attendant. Et toujours venoient gens qui disoient comme les autres & qu'ils avoient été toute la nuit esgarés parmi la forêt sans avoir connoissance ni voye. Adonc ils s'émerveilloient fort & aussi faisoit la Comtesse qui étoit en la salle de Poitiers, mais tantôt ils furent plus courroucés.

Tant attendirent à la porte ceux qui étoient avec Raimondin, qu'ils virent approcher une grande troupe de gens : quand ils furent près, ils entendirent une voix qui lamentoient, dont ils furent émerveillés, & adonc commencerent plusieurs à douter qu'ils n'eussent aucun empêchement de leur seigneur & entendirent ceux qui approchoient leur seigneur qui commencerent plus fort à s'écrier, en disant : Pleurez, pleurez, vêtez vous tous de noir car se fils de truye nous a tué notre Seigneur le Comte Aimery, après le corps étoient deux veneurs qui apportoit le sanglier qui étoit moult grand, & entrerent en la Cité demenant grand deuil : lors vinrent la biere où le Comte étoit. Et se voyant les hommes commencerent piteusement à crier ha maudit soit de Dieu qui cette chasse annonça, & la fut la douleur si grande que oncque homme ne vit la pareille, en faisant tel deuil vinrent au Palais & là fut le corps descendu, & pource qu'on ne doit mener deuil si longuement je m'en passe brièvement. Adonc la Comtesse & ses enfans menerent grand deuil, & aussi les Barons, & la commune du pais, & semblablement Raimondin, lequel faisoit plus grand deuil que nul autre, & se repentoit de son maiffait tellement que si ne fut l'esperance du confort qu'il prenoit de sa Dame il ne s'eust pût tenir qu'il ne leur eût dit son aventure pour la grande contrition qu'il avoit de la mort de son seigneur. Or je ne veut pas long tems parler de cette matiere. Après que l'obseques fut fait en l'Eglise notre Dame de Poitiers, selon la coûtume, les bonnes gens du pais furent dolens d'avoir perdu leur Seigneur, & de chaude colere prirent le sanglier, & le brûlerent devant l'Eglise. Adonc les Barons du pais reconforterent la Dame & les deux enfans, tant firent que sa douleur aligerent, mais la douleur de Raimondin croissant toujours de plus en plus, tant fut le conseil que les Barons du pais, furent mandés à certain jour pour faire hommage à leur seigneur, le fils du Comte du relevage de leurs terres & fiefs : quand Raimondin le sçût, il monta à cheval, & tout seul sortit de Poitiers, & entra en la forêt, pour venir tenir son convenant à la Dame.

Comme Raimondin retourna à sa Dame. & vit une Chappelle que jamais n'avoit veu.

Tant chevaucha Raimondin qu'il arriva à Colombiers, & là vit la vallée & le mit sur la montagne tant qu'il apperçut la prairie qui est sous la roche qui étoit au-dessus de la fontaine de soif, & vit un hôtel de pierre en manière d'une chapelle. Et quand il approcha il vit devant lui plusieurs Demoiselles & Seigneurs qui lui firent grand feste, & une d'icelles lui dit: Sire descendez & allez vers Madame qui est en son pavillon. Lors Raimondin descendit, & alla vers la Dame, laquelle le prit par la main & le mena dedans le pavillon, & s'assirent sur une couche & tous les autres demeurèrent dehors. Adonc elle lui dit: mon ami, je sçai bien que vous avez eut ce que je vous avois introduit, si en aurai désormais plus grande confiance en vous. Dame dit Raimondin, j'ay trouvé si bon commencement en vos paroles que vous me sçauriez commander chose que je ne veuille faire à votre plaisir. Raimondin, dit elle, pour moi n'entreprenez chose de quoi ne veniez à chef. Adonc vint un chevalier qui s'agenouilla devant elle, & lui dit; Dame, tout est prêt & lui dit couvrez-vous beau Sire puis se leverent Raimondin & la Dame & s'assirent à table & dans le pavillon avoit plusieurs autres tables dressées où avoit ges honorables assis. Et quand Raimondin vit un si grand appareil, il demanda à la Dame dont tant de peuple lui étoit venu, & la dame ne lui répondit rien, parquoi demanda derechef. Madame d'ouviert tant de gens. Mon ami, dit-elle, ils sont tous à votre commandement pour vous servir. Atant se teut Raimondin, & on apporta les mets en grande abondance, & après dîner & qu'ils eurent lavé leurs mains, la Dame prit Raimondin par la main, & le mena soir sur sa couchette & chacun s'en alla où ils devoient selon leur état. Raimondin mon ami, dit la Dame, demain est le jour que les Barons de Poitiers doivent faire hommage au jeune Comte Bertrand, & sçachez qu'il vous y faut être & faire ce que je vous dirai s'il vous plaît or entendés & retenés mes paroles vous entendrez que tous les Barons ayent fait leur hommages puis vous irés avant & demandés au jeune Comte un don pour le saluer que oncques fistes à son pere, & lui dîtes qu'en lui demande ville ni Château ni autre chose que gueres lui coûte, & je sçai bien qu'il le vous accordera, car les Barons lui conseilleront, & quand il vous aura accordé votre requête demandés lui cette roche, & l'environ autant de place qu'un cuir de cerf peut cōtenir, & il vous donnera si franchement qu'on n'y pourra faire empêchement & quand il les vous aura accordé, predés en lettres scellées du scel de la Comté & des scels des Pairs du pais, & ce fait en vous venant vous trouverez un homme portant un cuir de cerf courroyé en un sac, si l'acheterez tout ce qu'il vous fera puis faites tailler ce courroye le plus delié qu'on pourra faire, puis faites vous delivrer votre place, laquelle trouverés toute taillée la où il me plaira quelle soit assise, & au rapporter des bouts ensemble si la courroye croit faites le ramener contre val la vallé, & illec sortira une fontaine & ruisseau assez grande, qui au temps avenir fera grand bruit en ce pais. Alés & faites hardiment mon ami & n'ayés doute car toutes vos besognes seront bonnes & bien faites & vous en revenez icy à moi le lendemain qu'on vous aura delivré votre don, & en prenés lettres. Adonc il répondit: Madame je ferai à mon pouvoir tout à votre plaisir. Lors s'entrebaissèrent & prirent congé l'un de l'autre, & Raimondin monta à cheval & alla vers Poitiers.

Comme après que les Barons eurent fait hommage au jeune Comte Raimondin la demanda un don, lequel il lui accorda.

A lors Raimondin chevaucha tant qu'il arriva à Poitiers où il trouva grand quantité de Comtes & Barons qui là étoient venus pour faire hommage au nouveau Comte Bertrand qui lui firent grand honneur, & le louerent fort le lendemain vinrent ensemble à Saint Hilaire de Poitiers, & la firent le service riche & honorable, & à celui service fat le jeune Comte en état de Chanoine comme un Abbé, & y fit son devoir comme il appartenoit & étoit accoutumé. Adonc vinrent les Barons qui lui firent hommage. Quand ce fut fait, Raimondin le tira avant humblement & dit. Entre vous Messieurs & nobles Barons de la Comté de Poitiers plaîse vous entendre la requête que je veux faire à Monseigneur le Comte, s'il vous semble qu'elle soit bien raisonnable, qu'il vous plaîse de luy prier qu'il me vueille accorder, & les Barons lui répondirent, volontiers nous le feront. Si vinrent tous ensemble devant le Comte, & dirent; Ha très cher Sire, je vous requiers humblement qu'en remuneration de tous les services que je fis oncques à votre Pere, dont Dieu ait l'ame, qu'il vous plaîse de votre grace, me donner un don, lequel ne vous coûtera guere car sçachez Sire, que je ne vous veux pas demander Ville ni Château ni forteresses ni autres chose qui gueres vaille.

Lors répondit le Comte; s'il plaît à mes Barons je vous l'octroyeray, & les Barons luy dirent Sire, puisque c'est chose de petite valeur vous ne lui devez pas refuser, car il a bien deservi. Le Comte leur dit puis qu'il vous plaîse je m'y accorde. Demandés hardiment, Sire dit Raimondin; grand mercy: je requiers autre don, lors que me donniez au-dessus de la fontaine de soif es roches, & au bois où il me plaira de prendre tant de place qu'un cuir de cerf pourra s'étendre & après la clôture du long de tous les quartiers. Je ne vous dois pas refuser, dit le Comte, & je le vous donne si franchement que ne devrés à moy ni à mes successeurs foy ni hommages ni rentes.

Adonc Raimondin s'agenouilla & le remerçant luy requit de ce avoir bonnes lettres lesquels luy furent accordées, & furent scellées du grand scel, le Comte par la révelation des douzes Pairs du pais qui y mirent & prirent scels en connoissance de affermer le don être raisonnable avec ledit grand scels du Comte, adonc se partirent de l'Eglise saint Hilaire de Poitiers, & vinrent en la salle, & là fut fete grand & y eut mout de seigneurs qui furent noblement servis en ce jour de plusieurs mets & y eut grande melodie de son de menestriers, & autres son de musique & donna le Comte de riches dons, mais entre les autres qui furent à cette fete Raimondin fut réputé le plus beau & le plus gracieux, de la meilleure contenance, & ainsi passa la fete jusques à la nuit que chacun s'en alla reposer puis le lendemain matin se leverent & allerent ouïrent la Messe en l'Abbaie de Monstiers, & là Raimondin pria Dieu devotement qu'il lui plût aider à son besoin & à l'achever au salut de son ame au profit de son corps, & à l'honneur des deux parties à ce qu'il avoit commencé &

entrepris, & en faisant ainsi la requête à Dieu il demeura en devotion au monstier jusques à l'heure de Prince.

Comme Raimondin trouva un homme qui portoit un cuir de cerf, lequel l'acheta.

Quand Raimondin eut oüy la Messe & fait la devotion, il faillit hors du monstier neuf, & à l'issus de l'Abbaye au delà du Château il trouva un homme qui portoit un cuir de cerf dedans un sac, lequel vint à lui, & lui dit; Sire, achetez ce bon cuir de cerf que j'ay dans mon sac pour faire de bonnes cordes chafseresses pour vos veneurs. Quoi dit Raimondin si tu veux, que me coûtera t'il ainsi qu'il est. Sire, dit-il; vous en payerez cens fais si vous l'avez. Amy dit Raimondin; apportez le en mon Hostel, & je vous le payerai. Il lui répondit; volontiers. Adonc il suivit Raimondin jusques à son Hostel, puis lui donna le cuir, & il le lui fut payé. Après Raimondin manda un seiller & lui dit; Mon amy il faut que vous me taillez ce cuir le plus menu que vous pourrez en forme d'un courroye qui s'entretienne tant que pourrez faire courir, & ainsi le fit le seiller & puis remit, au sac taillé, or ceux qui étoient commis à lui faire la délivrance de son don se departirent de Poitiers avec lui & tant chevauchèrent qu'ils vinrent sur la montagne qui étoit audessus de Colombiers, & ils apperçurent sur la roche de la fontaine de soif que l'on avoit fait grande tranchée, & abbatu arbre d'une part & d'autre, dont ils furent émerveillés, car jamais ils n'avoient veu illec d'arbres trancher ni en nul tems aucunes tranchées. Adonc Raimondin qui bien aperçût que la Dame y avoit ouvré le tu. Et quand ils furent en la prairie, ils descendirent, & jetterent le cuir dehors du sac.

Comme deux qui étoient commis vinrent delivrer le don à Raimondin.

Et quand ils leurs virent le cuir si delié tailler, ils en furent tous ébahi & dirent à Raimondin qu'ils ne sçavoient que faire. Lors vinrent deux hommes qui étoient vestus d'un gros bereau, lesquels dirent; Nous sommes icy envoyés pour vous aider. Adonc devidèrent le cuir de la male, & l'avoit entoulé celui qui l'avoit taillé & le portèrent au fond de la vallée au plus près du rocher qu'ils peuvent, & là planterent un pal fort & gros, puis y lierent un des bouts du cuir & avoit l'un deux un grand faix de paux qu'ils fichèrent de lieu en lieu environnant la roche & ainsi qu'ils trouverent la tranchée faire, & les autres les suivoient en attachant le cuir aux paux, ainsi environnerent la montagne & quand ils revinrent au premier pal il y eut beaucoup de cuir demeurant, & pour l'employer ils le tirent contre val la vallée: tellement parfournirent le reste du cuir, & de là sortit un ruisseau, dont plusieurs moulins ont moulu depuis. Et que ceux qui livroient la place virent ce, ils furent fort ébahis tant du ruisseau qu'ils virent soudainement foudre devant eux, & courir contre la vallée grand source d'eau, comme la grande enceinte du cuir de cerf, lequel contenoit bien deux lieux de tour, & nean-

moins delivrerent à Raimondin la terre à lui donnée selon la taxe de la charrette: & aussi-tôt qu'ils l'eurent baillée il ne sçurent que devinrent les deux hommes vestus de bureau: qui auparavant étoient devant leurs yeux. Lors se partirent ensemble pour aller vers Poitiers, & quand ils furent arrivés ils raconterent au Comte & à sa mere cette aventure. Adonc la Dame dit; Ne me croyés jamais de chose que je dis si Raimondin n'a trouvé quelque aventure en la forêt de Colombiers, car cette forêt est aucunes fois pleines de merveilleuses aventures. Madame, dit le Comte je croy que vous dites vrai, & j'ay bien oüy dire que sur la fontaine qui est sous ce rocher on a veu autresfois mainte aventures: mais quand à lui je prie Dieu qu'il lui laisse jouir à son honneur & profit, ainsi soit il, dit la Dame, lors arriva Raimondin, & s'agenouilla devant le Comte, le remercia de l'honneur qu'il lui avoit faite, par ma foy Raimondin, dit le Comte; c'est peu de chose: mais si Dieu plaît je serai mieux à l'avenir: mais l'on m'a compté une merveilleuse aventure, qui est maintenant avenue en la place qu'on vous a delivrée de par moi laquelle je vous ay donnée legerement: si vous parlez que vous disiez la verité. Monseigneur; dit Raimondin si ceux qui ont été avec moy ne vous ont compté que ce qu'ils ont veu, ils ont bien fait, toute-fois il est vrai que le cuir de cerf à circuit de rond environ deux lieues. Et quand est de ces deux hommes vêtus de bureau qui ont aidé à la mesurer, & aussi du ruisseau qui sourd tant soudainement, c'est verité. Voici grand chose, dit le Comte: mais ainsi qu'il nous est avis, il faut qu'ayés trouvé quelque aventure; si vous prie que nous en disiez ce que vous en sçavez, pour nous ôter de melancolie.

Monseigneur; dit Raimondin; je n'ai encore trouvé que bien & honneur; mais j'ay plus de plaisir de hanter en ce lieu, quand à présent, que je n'ay autre par pource qu'il est commun & renommé estre en lieu aventureux, & j'ay esperance que Dieu m'envoyera quelque aventure, par son plaisir me sera profitable & honorable au corps & à l'ame, & de ce ne me veillés plus enquerre, car pour le present autre chose ne vous en sçautois dire. Adonc le Comte qui bien l'aimoit se tint pour ce qu'il ne le voulut point courroucer. Et ce fait Raimondin prit congé du Comte & de sa Mere.

Comme Raimondin prit congé du Comte, & retourna auprès de la Dame.

De Poitiers partit Raimondin tout seul, lequel étoit fort amoureux de la Dame, & tant chevaucha qu'il vint à la haute foreste de Colombiers, & descendit de dessus la montagne & vint à la fontaine, où il trouva la Dame qui très-joyeusement le reçût; & lui dit.

Mon amy, dit-elle; vous commencés bien à celer nos secrets, si vous perseverés à faire ainsi il vous en viendra bien & tantôt le verrez. Adonc Raimondin répondit; Madame, je suis prêt d'accomplir à mon pouvoir votre plaisir. Raimondin, dit la Dame; vous ne pouvez plus voir ni sçavoir de nos secrets jusques à tant que vous n'ayez épousée, Dame, dit Raimondin; je suis tout prêt, Non pas encôre, dit la

12
 Dame il faut qu'il soit autrement: Car il convient que vous ayez prier le Comte & sa mere & tous vos autres amis, qui vous viennent faire honneur à vos nôces en cette place au jour de lundy prochainement venant, afin qu'ils voyent les noblesses que je pense faire pour votre honneur accroître, par quoi ils ne soyent plus en suspicion que soyés petitement mariés selon vous, & leurs pouvez bien dire que vous prenez fille de Roy mais plus avant ne vous en découvrez mais bien vous en gardés, si cher que vous avez l'amour de moy. Madame dit Raimondin, ne vous en doutez. Amy; dit la Dame; n'avez ja soin que pour grand gens ne sçachent amener qu'ils ne soient bien reçût & logés, qu'ils n'ayent vivres à grande foison pour eux & pour leurs chevaux & allez seurement mon amy, de rien ne vous doutez. Et à tant s'entre-accollèrent & baisèrent, puis Raimondin se partit d'elle & monta à cheval.

Comme Raimondin invita à ses nôces le Comte de Poitiers.

Serra tant Raimondin qu'il arriva à Poitiers, où il trouva le Comte & sa mere avec quantité de Barons du pais, qui furent joyeux de sa venue & lui demanderent d'où il venoit s'ébâter, & quand ils eurent long-tems parlé de chose & d'autres Raimondin s'agenouïlla devant le Comte & lui dit, Très-cher seigneur, je vous supplie humblement sur tous service que je pourray jamais faire, qu'il vous plaise me faire tant d'honneur de venir lundy prochain à mes nôces à la fontaine de soif & qu'il vous plaise d'y amener votre mere & toute votre compagnie, pour nous annoncer. Et quand le Comte l'entendit il fut bien ébahi & lui dit; Beau cousin, êtes-vous ja si étrange de nous quand vous vous mariez sans que nous en ayons rien sçeu jusques a present nous nous en donnons grand merveille: car nous cuidons que si vous eussiez eu bonne volonté de femme prendre, nous sommes les à qui vous en deussiez pris conseil. Mon cousin, dit Raimondin; ne vous en veuilles déplaire, car amours ont tant de puissance qu'ils font faire les choses ainsi qu'il leur plaît je suis si avant entré en ce méchef que je ne puis nullement acculer, & je le pouvois étes faire, je ne le differois pas. Lors le Comte dit, au moins dites qui elle est, & de quelle lignée. Raimondin répondit; Vous me demandez choses que je ne vous sçaurois dire car jamais de ce, ne me suis enquis. Voicy grande merveille, dit le Comte, Raimondin se marie & ne sçait qu'elle femme il prend: ni de quelle lignage: Monseigneur dit Raimondin, puisqu'il me suffit il vous doit suffire: car je ne prend pas une femme pour vous envier, j'en serois bien mari; mais pour moy si en porteray le deüil ou la joie lequel Dieu plaira. Vous dites bien, dit le Comte car je ne veux pas avoir la noise si elle y est: mais puisqu'il est ainsi, je prie à Dieu qu'il vous envoie la paix, & bonne aventure ensemble, & volontiers nous yrons aux nôces & meneront Madame & plusieurs autres Dames & Demoiselles, ensemble votre baronie, & Raimondin répondit. Monseigneur grand mercy: car je croy que quand vous viendrez & que la verrez elle vous plaira bien. Si laisserent à parler de cette chose & deviserent tant de choses & d'autres que l'heure du souper s'approcha & dirent le Comte & sa mere en eux mêmes, que c'étoit quelque

fortune qu'il avoit trouvé en la fontaine de soif.

Acette matiere le Comte pensa longuement: & tant que le maître d'hôtel lui vint dire; Monseigneur le souper est prêt quand il vous plaira. Il me plaît bien dit le Comte Adonc ils se leverent, & furent assis & mout bien servis. Et après souper parlerent de plusieurs matiers, puis s'en allerent. Le lendemain le Comte manda les Barons pour aller avec lui aux nôces de Raimondin, ils vinrent deliberelement, & aussi manda le Comte de forêt frere de Raimondin, car son pere étoit mort, ce pendant la Dame fit son appareil en la prairie sous la fontaine de soif qui fut noble que à dire rien n'y falloit de quelque chose qui appartient à honneur pour cette besogne, fut ores pour recevoir un Roy, & tout son état. Le Dimanche chacun se prepara pour venir aux nôces, la nuit passa & le jour vint.

Adonc le Comte se mit en chemin, & avec lui sa mere, sa sœur & sa baronnie en la noble compagnie. Alors le Comte demanda à Raimondin de l'état de la femme: mais il ne lui en voulut rien dire, dont le Comte étoit dolent, & tous allerent parlant ensemble qu'ils monterent la montagne & virent les grandes tranchées qui avoient été faites soudainement & virent la fontaine qui sourdoit abondamment. Adonc ils s'émerveillèrent tous comme cette chose pouvoit être faite si soudainement, puis regarderent contre val la prairie, & virent tant de pavillons si grands, & de si noble façon que chacun s'en ébahissoit & spécialement quand il virent tant de nobles gens allans, & venant pour les affaires de la fête, les uns & les autres conseillans en la prairie: car là eussiez veu Dames & Demoiselles, & aussi les Chevaliers accoure de nobles atours, là eussiez veu courir chevaux, par les rues en grande multitude, & contre val les prez plusieurs cuisines fumans, où l'on faisoit grands appareils, & si virent audeffus de la fontaine la chapelle de nôtre Dame, qui étoit belle gracieuse & bien ornée, tellement que tous ceux qui la virent disoient que jamais n'avoient veu si belle Chappelle ni si noblement ornée, si s'émerveilloient entr'eux disant; je ne sçait qu'il y en aviendra après du surplus, mais voicy beau commencement, & grand appareil de haute noblesse & honneur.

Comme le Comte de Poitiers vint aux nôces de Raimondin & de Melusine, accompagné de sa Noble Baronie.

Le Comte & tous les gens étant descendus de la montagne, un Chevalier ancien qui noblement étoit orné & ceint d'une ceinture de pierres précieuses, monté sur un beau palefroy, accompagné de douze hommes donneur, vint vers la compagnie du Comte, & tout premierement trouva le Comte de forêt & Raimondin son frere qui étoit noblement accompagnés; Quand le Chevalier ancien apperçeut Raimondin il le connut fort bien; si le salua mout honorablement, & après le Comte Forêt son frere: & toute leur compagnie, puis dit à Raimondin; Monseigneur faites moy mener vers le Comte de Poitiers, si c'est de votre plaisir: car je desirerois parler à lui, & ainsi le fit; Quand le Chevalier vint devant le Comte si lui dit; Vous soyez le très bien trouvé. Or me dites pour quoi vous me demandez

Lors le Chevalier lui dit Sire Ma Noble Demoiselle Melusine d'Albanie le recommande à vous tant qu'elle peut & vous remercie du grand honneur que vous faites à Raimondin votre cousin, & à elle, quand il vous plaît de voir l'effet de leur lance, & leur venir faire compagnie à leurs épousailles.

Sire Chevalier, dit le Comte; en ce cas pouvés dire à votre Demoiselle que icy n'a nul besoin de remerciement, pource que je suis tenu de faire honneur à mon cousin. Sire, dit le Chevalier; elle m'a envoyés devers vous & aussi mes compagnons. Sire Chevalier, dit le Comte; il me plaît bien: mais je ne peut trouver Demoiselle logé si près de moy & de si haute gens avec le Chevalier, quand il plaira à Mademoiselle, elle en aura bien plus car il ne lui convient que demander, & ainsi parlant ensemble ils arriverent au pavillon, & fut le Comte logé au plus riche logis qu'il eut jamais veu, & après chacun fut logé selon son état & disoient qu'en leurs propres Hôtels n'eussent pas mieux logé, leurs chevaux furent logés en grandes tantes & lices si à leur aise qu'il n'y eut valet qui ne s'en loüât, & s'émervelloient tous dont tant de biens & richesses pouvoit venir.

Comme Raimondin & Melusine furent épousés.

Après vint la Comtesse & blanche sa fille, & Melusine qui fut sage envoya audevant d'elle l'ancien Chevalier, qui avoit tenu compagnie au Comte, & avec lui allerent plusieurs Dames & Demoiselles de nobles états, qui honorablement saluerent la Comtesse, sa fille, & les menerent en un noble pavillon de drap battu en or, perles & pierres precieuses richement, & là furent reçus à grande harmonies & melodieux sous de divers instrumens moult honorablement, & toute sa compagnie aussi, & furent grandement bien logés.

Quand la Comtesse fut un peu reposée & habillée, & les Seigneurs, Dame & Demoiselles qui étoient en sa compagnie, elles allerent en la chambre de l'épousée, laquelle étoit sur toutes les autres chambres la plus noble en comparaison & elle étoit si belle & si noblement ornée que chacun disoit que oncques si belle femme n'avoit veu, & s'émervellerent tant de sa beauté & de la grand richesse de son habillement.

Adonc la Comtesse considerant bien l'état en soy-même, dit qu'en tout le monde elle ne cuidoit pas qu'on d'eust trouver Reine Empiriere qui peut finir autant d'avoir que les joyaux qu'elle avoit mis sur elle.

Adonc le Comte de Poitiers & le Comte de Forêt vinrent, lesquels bien honorablement menerent l'épousée à la Chapelle qui étoit tant noblement ornée que nul ne sçavoit penser la richesse, tant de parement qui étoient si richement parés de fin or & de brodures & de perles qu'on n'avoit jamais veu les pareilles, comme d'images & de croix de crucifix d'or & d'argent, si y avoit des livres si nobles qu'on ne pouvoit au monde souhaiter, & y avoit un Evêque qui les es-

pouvoit

sa. Après le service fait, ils s'en allerent tous en un riche pavillon auquel étoit le dîner apprêté, & étoit parmy la prairie, & furent servis de mets & de si bon vin comme aussi de l'hipocras, que chacun en étoit émerveillé & aussi s'ébahissoient comme les serviteurs étoient si diligens: car on les servoit bien apperement en vaisseaux d'or & d'argent, & quand un mets étoit ôté l'autre étoit tout prêt.

Comme après le dîner les Chevaliers, & écuyers joüerent.

Quand ils eurent dîné, que les tables furent levées, & qu'on eut servi d'espices plusieurs s'en allerent armez, & lors l'épousée & plusieurs autres Dames furent montées sur leur échafaux. Adonc commencerent les joütes, & joüta fort bien le Comte de Poitiers; & le Comte de Forêt, & aussi firent les poitevins: mais le Chevalier de l'épousée faisoit merveilles de mettre Chevalier par terre. Lors vint Raimondin sur un d'étrier noblement orné de blanc, que lui envoya la Dame & de la premier pointe qu'il fit à son cheval il abbatit le Comte de Forêt, son frere & fit tant qu'il n'y eut Chevalier d'un côté, & d'autre qui ne doutât.

Adonc le Comte de Poitiers s'émervella qui étoit ce Chevalier, si joignit l'écu au point & vint vers lui la lance baissée: mais Raimondin qui bien le connût, s'en retourna d'autre part, & vint sur un Chevalier de poitou & le ferit si roidement en la partie de l'écu qu'il le jeta par terre lui & son cheval, tant fit Raimondin cette journée que chacun disoit que le Chevalier aux blanche armes avoit fort bien joüé. La nuit approche & la joüte finie, & s'en retournerent les Dames avec l'épousée, & allerent en leur pavillons puis se reposerent un peu & ne demeura gueres qu'il fut tems de souper. Dont s'assemblerent en la grande tente, & se laverent & s'assirent à table, & furent richement servis. Et après souperent les Dames allerent en leur logis, & la firent honneur moult grand, tant que tout ceux qui étoient venus avec le Comte s'émervelloient des grandes richesses qu'ils virent Jean. Et quand il fut tems ils menerent coucher l'épousée en pavillon, & le Comte de Poitiers de Forêt la livrerent aux Dames. Adonc les Comtesses de Poitiers & de Forêt & les autres Dames vintent qui menerent l'épousée dedans & l'instruient en tout ce qu'elle devoit faire. combien qu'elle étoit assez pourveüe de ce: mais nonobstant elle les remercia humblement de ce qu'elle lui remontroit pour son bien & garder son honneur. Et quand elle fut couchée les attendirent autour du lit en devisant de plusieurs belles choses tant que Raimondin vint, qui étoit demeuré avec le Comte son frere, le remercioit de ce qu'il avoit le premier combattu.

Adonc dit le Comte de Poitiers, beau cousin vous avez oui dire que l'amour des Dames donne grand peine aux amoureux, & l'amour aux chevaux. Monseigneur dit le Comte de Forêt Raimondin mon frere m'a aujourd'hui montré que c'est verité. Et Raimondin qui fût un peu honteux leur répondit. Beaux serviteurs frappez du plat & ne me donnez ja tant de los: car je ne suis pas celui que vous connoissez pour celui qui a blanche armes, je ne suis pas mais je voudrois bien que Dieu m'eût fait la grace de bien faire, & à ces paroles il vint un Chevalier que les Dames en-

D.

voyent, lequel leur dit. Beaux Seigneurs ne rigolez pas trop fort, car sçachez qu'il a une autre à penser. Je crois que vous dites vrai, dit le Comte de Poitiers & derechef dit le chevalier Messeigneurs amenez Raimondin, car mes Dames le demandent pourceque sa partie est déjà toute prête. Lors commencerent tout à rire & dirent, qu'il ne lui falloit point de témoignage, car la chose étoit croyable.

Comme l'Evêque benit le liêt où Raimondin & Melusine étoient couchez.

Ces paroles dites, ils menerent Raimondin au pavillon, puis se coucha, si vint l'Evêque qui les avoit épousé, & benit le liêt & après chacun prit congé & furent les rideaux tirez. Lors Melusine commença à parler à Raimondin en disant. Monseigneur, je vous remercie du grand honneur qui m'a aujourd'hui été fait de votre lignée, & aussi de ce que vous celez si bien ce que m'avez promis en notre premiere convenance.

Et sçavez que si vous le tenez toujours ainsi vous serez le plus puissant & le plus honoré que oncques fut en votre lignée, & si vous faites le contraire, vous & vos héritiers dechetrez peu à peu de notre état, & de la terre que vous tiendrez quand vous ferez la faute, si ainsi est que le fassiez, ce que Dieu me veuille permettre, ne sera jamais tenuë par nul de vos héritiers ensemble. Adonc Raimondin lui répondit, Ma cher Dame ne doutez, car ce ne m'advientra si Dieu lui plaît. Mon ami dit la Dame puis qu'ainsi est que je suis mise si avant, il me convient attendre la volonté de Dieu, & me confier en votre promesse, & vous gardez bien que ne me falliez de ce convenant, car vous serez celui qui plus perderez après moi. Ha chere Dame, dit-il de ce ne vous faut douter: car à ce jour Dieu me faille quand je vous faudrai de moi pouvoit & convenance. Mon ami dit-elle, laissons ces paroles, car de ma part n'y aura faute que ne soyez le plus fortuné que jamais fut en votre lignée, & le plus puissant, s'il ne tient à vous. Lors se leverent, & celle nuit engendrerent Uriam, qui de puis fut Roy de Chipre.

Comme le Comte de Poitiers & le Comte de Forêt & les Barons & Dames prirent congé de Raimondin & de Melusine.

Les deux amans demeurent tant au liêt que le soleil fut haut levé: & adonc se leva Raimondin, & se vêtit & sailli hors du pavillon, & déjà étoit le Comte de Poitiers & le Comte de forêt & les quatre Barons qui l'attendoient, & tous ensemble allerent en la Chapelle, & là ouïrent messe, puis s'en allerent en la prairie & là derechef fut grande la fête.

Adonc la Comtesse & les autres Dames vintrent vers Melusine, & la tournerent & la menerent en la Chapelle & fut l'offrande grande & riche; après que le service fut fait, elles se retirerent au pavillon. Grande fut cette fête & dura quinze jours & Melusine donna de grands dons & joyaux aux Dames & Demoiselles, aux Chevaliers & escuyers. Après la fête le Comte & la Comtesse & toute la Baronnie prirent

congé pour eux retourner. Et Melusine envoya la Comtesse & sa fille jusques outre la cité du colombiers & au départit elle donna à la Comtesse un si riche fermeil d'or qu'on ne sçauvoit nombrer, & à sa fille un chapeau de perles, & saphirs gros Rubis, Diamens & autres pierres précieuses, & tous ceux qui voyoient le fermeil & le chapeau s'émerveilloient de la beauté & valeur d'iceux. Et donna Melusine tant aux grands qu'aux petits que nul ne fût à la Fête qui ne louât les grands dons qu'elle leur donna & s'émerveilloient tous, dont tant de biens pouvoient venir & disoient que Raimondin étoit richement marié.

Après ces choses Melusine prit congé du Comte & la Comtesse, & toute la Baronnie & retourna en son pavillon. Et Raimondin envoya toujours le Comte: lequel en chevauchant lui dit. Cousin dites moi si faire se peut de quel lignage est votre femme: combien que quand le Chevalier vint à nous de par elle pour nous loger il vous remercia de l'honneur que nous venions de faire, par Mademoiselle Melusine d'Albanie, & je vous le demande aussi, pource que nous sçaurions volontiers la verité, car à ce que nous pouvons appercevoir de son état & maintien, il convient quelle soit issue d'un noble & puissant lieu. Et la cause qui nous mene de le vouloir sçavoir: est afin que n'ayons point mépris de lui faire honneur qui lui appartient, monseigneur dit le Comte de forêt, ainsi étoit ma volonté, adonc Raimondin fut couronné en son cœur quand il ouï la requête que le Comte de Poitiers son seigneur fait soit & aussi son frere le Comte de forêt, car il aimoit, prisoit, & doutoit la Dame tant qu'il haïssoit toutes choses qu'il pensoit qui lui deussent déplaire, non pourtant il lui répondit froidement, monsieur & vous monfrere, plaïse vous sçavoir que par raison naturelle à qui je celasse mon secret à vous deux je ne le devois celer, si c'est chose que je sçusse, à ce que m'avez demandé selon ce que je puis sçavoir. Sçachez que je ne m'en enquis jamais tant que vous m'avez demandé: mais tant en sçai bien dire qu'elle est fille d'un Roi puissant & haut terien & par l'état gouvernement & maintien qu'avez veü en elle, vous pouvés bien appercevoir qu'elle n'a nourrie en m'endicité ni en rudesse: mais en superfluité d'honneur & largesse de tous biens que je vous requiers, comme à mes seigneurs & amis, que plus ne m'enquerés car autre chose ne pouvés sçavoir de moi & telle qu'elle est, elle me plaît bien, & en suis content & connois bien que c'est le souverain de tous mes biens & le sauvement de moi. Adonc dit le Comte de Poitiers. Beau cousin de ma partie ne vous pense plus enquêter, car comme vous avés sagement mis en termes les hauts hōneurs richesses & maintien de ma cousine votre femme, nous devons de nous même concevoir qu'elle est de noble extraction, & de puissant lieu. Monseigneur dit le Comte de forêt, vous dites vrai quand est de ma partie ne l'en pense jamais enquêter, combien qu'il doit mon frere: car je le tient bien assuré selon mon avis, las depuis il lui faillit de convenans, dont Raimondin en perdit la Dame & le Comte de forêt en prit depuis pour ce mot par Geoffroi a la grande dent, dont on parlera cy après. Lors Raimondin prit congé de son frere, & des Barons & retourna à la fontaine de soif, & aussi le Comte de forêt prit congé du Comte de Poitiers, de sa mere & de sa soeur, & de tous les Barons moult honorablement, & s'en alla en sa Comté

le remercia fort de l'honneur qu'ils lui avoient fait aux nocés de Raimondin son frere. Et le Comte de Poitiers, sa mere, & sa sœur: & ceux de son Hôtel retournerent à Poitiers, & chacun des autres Barons retourna en sa Comté: mais il n'y eut celui qui ne pensât aux merveilles, & richesses qu'ils avoient veües aux nocés aux trenchées & aux ruisseaux qui soudainement leur étoit apparu. être fait disoient tous que d'autre plus grandes merveilles y adviendroient.

Comme Melusine raconta a Raimondin toutes les paroles que le Comte de Poitiers, & le Comte de Forêt avoient dites.

ET quand Raimondin fut retourné vers la Dame il la trouva plus grande que devant & y avoit plus de nobles qu'il n'y eut onc. Lesquels lui dirent, Monseigneur, & vous soyez le bien venu, comme ce'u qui nous sommes & qui voulons obéir, & lui dirent aussi bien les Dames que les hommes. Adonc Raimondin les remercia humblement de l'honneur qu'ils lui offrirent. Alors est venue Melusine qui lui dit, vous soyez le bien venu puis le tira à part, & lui accorda toutes les paroles qui avoient été entre le Comte de Poitiers & le Comte de forêt, & lui dit la Dame à Raimondin, mon amy tant que vous tiendrez cette voye tous biens vous abonderont, mais de main je donnerai congé à la plus grande partie de nos gens qui sont venus à notre fête car il nous faudra ordonner autre chose, Raimondin lui dit Dame tout ainsi qu'il vous plaira d'ordonner, faites le.

Et quand vint le lendemain, Melusine departit ses gens & en eu grande quantité qui s'en allerent: & ceux qui lui plurent demeurèrent.

Comme Melusine fit faire le Château de Lusignan, dont elle porta le nom.

QUAND la fête fut départie, elle fit venir grande foison d'ouvriers de plusieurs sortes, & de pionniers, & fit trancher & déraciner les grands arbres, & faire la roche toute nette par dessus le profond trancher, comme elle avoit ait ordonner auparavant, ainsi que le cur de Cerf avoit bien environné, puis fit venir plusieurs massons & tailleurs de pierres, & fit commencer sur la vive roche nette battit le fondement tel & si fort que c'étoit merveilles à voir, & faisoient lesdits ouvriers tant d'ouvrages, & si soudainement que ceux qui passioient par là en étoient ébahis & elle les payoit bien tous les samedis, & trouvoient pain, vin, viandes & autres choses qui leur étoit de besoin en grande abondance: mais personne ne sçavoit d'où ces ouvriers étoient. Et en brief tems sur la forteresse faite, non pas une seule mais deux fortes places avant que d'aller au donjon, & sont les trois places environnées de forte atours machorée, & les voutes, les atours, tournelles & aguettes les murs hautes, & bien crenelés & on va à trois paires de braies bien haute & puissante & y avoit plusieurs tours aux dites braies, & poternes fortes à merveilles, & vers le haut bois au dessus de la prairie est la roche très haute, & si droite qu'en celle nulle creature ne pourroit habiter, & avec ce il y a fortes braies entaillé de même

que la roche, & est celle place forte à merveilles. Et sçachez que le Comte de Poitiers & tous les Barons, & même les gens du pays furent ébahis comment ouvrages si grand pouvoit ainsi être fait en si peu de tems, adonc la Dame se logea dedans la forteresse, & Raimondin fit crier une grande & belle fête. Et y furent le Comte de Poitiers, sa mere, & sa sœur, les Barons du pays le Comte de forêt, & plusieurs autres nobles de son pays, & de plusieurs nations & aussi tant de Dames, Damoiselles qu'il devoit bien suffire pour la journée, la fête fut bien jouté, & bien dancés & menerent joyeuse vie, & amourement furent assemblées. Et quand Melusine vit son point elles dit aux deux Comtes & aux Barons, Messeigneurs, nous vous remercions du haut honneur que vous nous avez fait, & la cause pourquoi, nous vous avons priez d'y venir je vous declareray à présent.



Signeur, je vous ay icy assemblés pour avoir votre conseil, comme cette forteresse sera appelée parquoy il soit memoire à jamais comme elle a été fondée aventureusement.

Belle Cousine, dit le Comte de Poitiers nous vous disons tous en general que nous voulons que vous même lui donniez le nom qu'elle aura car il n'y a pas en nous tous autant de sagesse que vous en avez d'avoir fait achever cette belle place, & pource nul de nous ne se mêlera de ce fait devant vous.

Cher Sire dit Melusine, vous avez tout à pensée, gardé cette Réponce pour me rigoler: mais quoi qu'il soit je vous requiers que me veillés dire votre intention.

Ma Cousine, dit le Comte, nul de nous ne se mêlera par dessus vous: car puisque vous avez tant fait d'avoir achevé une si noble place que cy est: & quant à présent la plus belle & plus forte que j'aye en nul lieu veüe à vous même lui devez donner le nom à votre gré. Ha Monseigneur, dit Melusine, puisqu'il vous plaît que je lui donne son nom, elle aura nom Lusignan.

Lors dit le Comte: ce nom fait bien pour deux causes: car premierement vous êtes nommés Melusine d'Albanie en langage Gregois, qui vaut autant à dire comme chose qui ne faut, & Melusine vaut autant à dire comme chose de merveilles outre merveilles choses. Et aussi cette place est fondée merveilleusement: car je ne croy pas autrement que jamais tant qu'elle sera qu'on y trouve toujours aucunes choses merveilleuses. Adonc répondirent tous Messeigneurs on ne lui pourroit donner nom qui mieux lui advint selon être du lieu: & aussi selon l'interpretation qu'avez fait du nom propre. Et de cette opinion furent d'accord, & fut le nom publié en peu de tems qu'il fut sçeut par tout le pays, & fut ainsi nommé, & à toujours été jusques à maintenant, & jusques au jour du jugement ne perdra son nom. Après ces

choses fait s'ils prirent tous congé, Melusine & Raimondin leur donnerent de riches dons & ainsi se départit la fête.

Cy commença la lignée de Raimondin & de Melusine, laquelle eut 8 enfans l'un après l'autre: dont l'un fut nommé Uriam, qui fut Roi de Chypre. Le 2. fut nommé Guion & fut Roi d'Armenie. Le 3 fut nommé Regnaule, & fut Roi de Bretagne. Le 4. fut nommé Antoine, & fut le Duc de Luxembourg. Le 5. fut nommé Ramondi, & fut Comte de Forêt. Le 6. fut nommé Geoffroi à la grande dent & fut Seigneur de Lusignan. Le 7. fut nommé Thiery, & fut Seigneur de Pautenay. Le 8. fut nommé Froimon & fut moyne à Maillene.

Après que la fête departie, Melusine qui étoit enceinte porta le fruit jusques au terme de l'enfant & quand vint le tems e'le se delivra d'un enfant mâle qui fut en tous état bien formé excepté qu'il eût le visage court & large à travers, & avoit un œil rouge & l'autre pers il fut baptisé & eut nom Uriam il avoit les plus grandes oreilles que jamais furent vuës à enfant car elles étoient aussi grandes que les manilles d'un Van. Peu de tems après Melusine dit à Raimondin, mon ami je ne veux pas que tu laisse perdre l'heritage qui appartient, & qui de fait t'est advenu par la mort de tes predecesseurs, qui sont morts en Bretagne: car grande penitence doit être à faire à votre frere & toutes ces places & marchés du pays allez y & sommés le Roi des Bretons, qu'il vous reçoive en droit, & lui dite: que votre pere avoit occis son neveu en gardant sa vie & que pour la doute dudit Roi il n'avoit jamais osé se tenir au pays: mais s'en étoit étrangé: & s'il ne vous veut point recevoir ni tenir en droit, ne vous en ebaïssiez pas: car après il sera joyeux quand il vous pourra faire plaisir, adonc Raimondin répondit, il n'est chose que vous me commandiez que je ne face à monpouvoir, car je vois bien que toutes vos œuvres ne viendront qu'à honneur & bien, Ami, dit la Dame, c'est bien raison que puis que vous liés, du tout à moi que je vous tienne en verité.

Il est vrai que votre Pere de par les antecesseurs doit avoir grande chose en Bretagne lesquels vous seront déclarée quand vous serés au pays. Or vous en êtes d'ici en un Château qu'on apelle Quemagnant, & y trouverés un ancien Chevalier qui fut pere de votre frere & s'appelle Alain votre, & pere eut nom Henri de Leon, lequel fut en sa jeunesse âpre & de chaude colere & ne doutoit & craignoit chose que personne entreprit contre lui car il étoit moult plein de cœur de hardiesse, qu'il ne vouloit homme doutér en grand honneur. Si advint pource qu'il étoit, si habile que le Roi des Bretons l'aima fort, & le fit son Sénéchal. Ledit Roi avoit un neveu lequel par l'introduction d'aucuns eut envie sur votre pere & grand indignation: car ils lui firent à croire que le Roi son oncle faisoit son heritier de Henry votre pere; & lui dirent. Ha droit heritier de Bretagne d'ont est Galaphre or êtes vous bien tué & debauté de la noble contrée de Bretagne: & si vous laissés, ôter pa lâcheté de votre cœur, tout le monde vous dépriserà & dira Voyés là le fol qui par la fantaisie de cœur c'est laissé

chasser de son pays & region comme le Royaume de Bretagne. Et quand il entendit les mots d'iceux envieux il répondit. Et comment dit-il, qui est celui qui me pourra faire tort, sans ce que Dieu me voulut nuire Il n'y a homme au monde que je craigne qui m'en puisse mettre dehors: car je sçai bien que le Roi mon Oncle n'a talent de faire ni d'avoir autre heritiers que moi, vous êtes mal informé de cette besogne, l'un dit, votre Oncle a fait son heritier Henry de Lion, & en sont lettres passées. Quand le Damoiseau qui étoit fils de la sœur du Roi des Bretons ouït ces mots, il fut dolent, & leur répondit, si je sçavois que ces paroles fussent veritables, j'y mettrois remede si hastivement que jamais il ne tiendrait terre ni possessions. Adonc un Chevalier nommé Ioffelin du pont lui dit. Certes il est ainsi, & pour ce nous ne viendrons avoir autre Roi que vous en Bretagne après le trépas du Roi votre Oncle: nous vous avons bien voulu avertir secretement du fait, afin que vous y pouviez, & sachez que nous qui sommes ici y étions présens avec plusieurs autres. Or demandez à mes compagnons si je dis vrai. Lors dirent tous à haute voix, Monseigneur, il vous a dit la pure verité. Or l'on verra ce que vous ferez.

*Comme le neveu du Roi de Bretagne par trahison, voulut occire le pere de Raimondin nommé Henry de Lyon, par l'exhortement d'aucuns envieux.
Et comme Henry l'occis & laissa son pays*

ALors le juvenceau leur dit Messieurs, ici a trop grand méprison, & plus de la part de mon ocle que de la part de Henry de Lion, combien qu'il en sera bien payé. Allez-vous-en à votre affaire, car j'en ferai telle diligence qu'il ne m'ôttera pas mon heritage. Adonc prirent congé de lui & s'en allerent tous joyeux car ils étoient envieux sur votre pere pour ce le Roi l'aimoit, & le croioit de plusieurs choses de son conseil qu'il ne leur chaloit à qu'elle perte il dût tourner mais qu'il le pussent faire détruire. Et le lendemain le neveu du Roi s'arma, & guetta votre pere dans un petit bois lequel ne pensoit rien de ceci, car ainsi que votre pere s'alloit ébatre dessous Lyon, le neveu du Roi s'écria à mort en disant Faux traître & desloyal, me veux tu tollir mon heritage, & se disant tira son épée & pensa frapper votre pere mais il tressaillit, & au passer que le neveu du Roi fit, votre pere lui ôta l'épée, si tira un petit couteau pointu dont derechef il le pensa frapper, & votre pere se dépaïtra & lui donna du plumbeau de l'épée qui lui avoit ôtée, un grand coup en la temple, pour ce que la coiffe de fer qu'il avoit affublée n'étoit pas si forte qu'on pouvoit bien dire, il le tua à terre tout mort, mais quand il le regarda il connût, bien, si en fut dolent, & s'en alla à l'hôtel, prit toute sa fiance, & vint en la côte qu'on apelle à present forêt; trouva aide & confort à une Dame de la quelle je me rais quand à present & après la departie d'elle qui si bien lui aida à son premier gouvernement à faire les fortetesses & fonder les villes & habitations & peupler le pays, il prit en mariage la sœur de celui qui pour lors gouvernoit, la Comtesse de poitou, & d'elle eut plusieurs enfans desquels vous êtes l'un. Or ami je vous ai divisé comme votre pere se departit de la, dont

il étoit laissant tous ses héritages vaquans qui doivent être votre esquelles choses je ne vous prise pas en les laissant perdre sachant bien que Joselia du pont de Leon a un fils qui gouverne à présent la terre de Leon qui doit être. Si vous retenez devers votre oncle. Alain de Quemegniant & vous ferez connoître : lui & il vous croira de ce que lui direz. Aussi il a deux vaillans & gentils chevaliers qui sont de vos cousins germains, lesquels le Roides Bretons aime fort, & par l'un de ces deux vous ferez appeler Josselin du pont de Leon par devant le Roi & lui mettez sus comme il fit trahison, dequo: le neveu du Roi vint courir sus à votre pere. Et sachez que son fils du pont de Leon vous combattra mais bien tôt vous le desconfirez & seront le pere, & le fils condamnés à être pendus, & connoitra le pere toute la trahison, & vous sera jugé la terre ferez mis en bonnes possession par le Pere du pais. Or mon ami, allez vous-en hardiment, ne doutez de rien, car Dieu vous aidera en toutes affaires qui seront vrais & justes.

Comme Raimondin prit congé de Melusine, & s'en alla en Bretagne.

M Adame dit Raimondin je ferai mon devoir d'achever votre commandement si prit congé d'elle, & se partit avec noble compagnie de Chevaliers & escuyers jusques au nombre de cinq cens gentils-hommes, & n'y allerent pas si desgarnis que chacun neût la cotte d'acier, le pan la pièce, les harnois des jambes & le, age portoit les lances & les bassinets, & allerent tous ensemble chevauchant qu'ils vinrent en la haute bretagne: tout le peuple du pais s'ébahissoit que ses gens cherchoient en leur pais: mais ils payent fort largement, ce qui les assuroit qu'ils n'y venoient que pour un bien: car l'ancien Chevalier qui étoit de la compagnie de Melusine, gouvernoit tout le fait de Raimondin, & toutes fois le Roi de Bretagne scût que ses gens alloient en son pais: ne sçavoit que penser: nise doutant de nul tel qu'il fût.

Adonc il envoya deux Chevaliers vers Raimondin sçavoir qu'il querroit en allant tout armé parmi son pays, en demandant s'il ne vouloit point de mal à lui ni à son pays. Adonc ils vinrent vers Raimondin lui enquerant qu'il demandoit, & que le Roi de Bretagne s'en émerveilloit: Raimondin leur répondit. Seigneurs vous direz au Roi que je ne viens que pour bien, & pour avoir droit en la cour de ce que je demanderai selon raison, ce que le Roi & son conseil verront que j'aurai, & qu'il leur semblera bon à faire: car bien-tôt irai vers lui en la cour, & me complaindrai devant sa majesté selon le droit que j'ai.

Vous soyez le bien venu dirent ills, puisque vous venez pour cette chose, sachez que le Roi vous fera bon droit: mais dites-nous où vous voulez aller d'ici. Je voudrois être à Quememigniant, dit Raimondin, vous êtes bien en chemin, dit l'un deux, il n'y a pas d'ici plus de cinq lieues, là vous trouverez Alain de Leon qui vous fera bonne chere. Aussi vous trouverez deux Cavaliers fort honorables gens d'honneur, & ferez tout ce chemin & vous ne pourrés faillir, prendrons congé de vous Seigneur dit Raimondin, allez en la garde de Dieu qui vous conduira seurement, & me veuillez humblement recomander au Roi.

Comme

Comme le Seigneur de Quemigniant envoya ses deux Fils au devant de Raimondin.

QUand les deux Chevaliers furent éloignées de Raimondin environ d'une lieue, ils dirent l'un à l'autre; voilà d'honorables gens, ils ne viennent pas en ce pais sans grandes affaires: puis dit l'un d'eux Allons à Quemegniant, & nous raconteront leur venue à Allain. Ce ne sera que bien fait, dit l'autre. Si prirent leur chemin à Quemegniant où ils trouverent Alain auquel ils dirent la venue de Raimondin & de ses gens, lequel s'en donna de grand merveilles. Si appella ses deux fils, dont l'ainé avoit nom Alain, & le plus jeune Henri leur dit; mes enfans montés à cheval allés audevant de ses étrangers, & les recevez honorablement; car on m'a dit qu'ils sont bien six à sept cens chevaux: mais pour neant en parla: car l'ancien Chevalier de Melusine étoit là venu, avoit avisé qu'ils ne pouvoient être tous logés dedans la ville, & avoit fait dresser plusieurs tentes & pavillons, aussi avoit envoyé aux environs le pais querir vivres & payoit si largement qu'on lui menoit plus de vivres qu'il ne lui en falloit. Adonc le dit Alain fut moult ébahi quand on lui raconta le grand avoit & le grand appareille que ses gens faisoient, & ne sçavoit que penser.

Comme Raimondin fut logé chez le frere de son Pere nommé Alain, & lui conterent son affaire.



L Es deux freres chevaucherent ensemble, qu'ils rencontrerent Raimondin & lui dirent, Bien soyés venu, & le prièrent de par Alain leur pere, de venir loger au fort, qu'il feroit bonne chere. Seigneur dit Raimondin; grand merci à votre pere & à vous de la grande courtoisie qui m'offre, mais à votre requête j'iray devers votre pere pour lui faire reverence, aussi aucuns de mes plus privés avec moi. J'ai volonté de le voir pour le grand bien que j'en ay ouï dire.

En disant ces paroles ils chevaucherent ensemble, tant qu'ils vinrent près de la ville de Quemegniant

Adonc vint l'ancien chevalier, lequel dit à Raimondin, Sire j'ai fait tendre votre pavillon, & plusieurs tentes pour vous loger & vos gens si femmes bien pourveu. Vous avez bien fait, dit Raimondin; pensez bien de nos gens, & ne m'attendez pas, car je m'envais au fort avec les gentils-hommes, puis se partit de l'an

E.

Chevalier, & vint au fort, & le sire de seans qui sçavoit bien sa venuë s'étoit fait mener à l'entrée de la porte, quand Raimondin le vit il connut bien que c'étoit le Seigneur de seans, si le salua humblement. Que vous feriez ores longues paroles de leur accointement fort que du fait dont je vois parler. Quand ils eurent soupés, le sire de seans prit Raimondin par la main le feoit sur une couche pour deviser tandis que les autres souperoyent, les deux fils faisoient le plus d'honneur qu'ils pouvoient à ceux qui étoient venus avec Raimondin. Lors le Seigneur de seans qui étoit moult subtil-homme sçavoit moult de bien & d'honneur, dit à Raimondin plusieurs paroles entre autre lui dit. Sire Chevalier j'ay grande joye de vôtres venuë car vous ressemblez bien à un mien frere, qui fut moult vite & après ce partit de ce pays il y a bien quarante ans pour une noïse qu'il eut contre le neveu du Roi, qui lors regnoit en ce pais, & voici le quatrième Roi qui regne de puis celui tems: & pource qu'il me semble que ressemblé à mon frere de semblant je vous en voit plus volontiers. Sire, dit Raimondin grand merci, car je croi qu'avant que je parte d'avec vous je vous ferai certain, pour quelle cause cet inconvenient advint entre votre frere & le neveu du Roi je ne suis ici que pour môtrer publiquemēt la verité. Adonc Alain fut ébahi quand il ouïtes paroles & regarda fort Raimondin puis lui dit. Et cōment ce pourra faire vous n'avez pas l'âge de trente ans, & vous me ferée accroire de faire ce que nul ne peut onques sçavoir veritablemēt: car quand le coup du meffait fut advenu à mon frere, il se parut si soudainement, que moi ni autre n'en ouïme depuis nulle nouvelle, & y a quarante ans ou plus. Sire dit Raimondin, dite-moi s'y n'y a nul homme en ces marches, qui pour le tems de votre frere regnoit en ce pays, fut à la Cour en autorité, Si y a bien dit Alain, mais il n'y en a qu'un, lequel tient l'heritage de mon frere car le Roi le donna à un fils qu'il a, qui est comme mon fils aîné, est Chevalier. Je sçait bien comme il a nom, dit Raimondin Comment le sçavés vous, dit Alain. Sire, dit-il il est nommé Joffelain du pont de Leon est son fils est nommé Olivier. Sire Chevalier, dit Alain c'est la verité, mais dite-moi comme vous pouvés le sçavoir, Sire vous ne sçavez plus de moi; dit Raimondin, quand à present, s'il vous plaît vous me viendrez accompagner vous & vos enfans, à la Cour du Roi, là je vous déclareray laquelle si clairement que vous en feréz joyeux, si vous aimâtes vôtres frere Henri, Quand Alain l'entendit il fut plus ébahi que devant: car je ne cuïdois pas que son frere fut mort, dit il; parce qu'il y avoit long tems qu'on en avoit ouï nouvelles.

Comment Alain & ses deux fils accompagnerent Raimondin pour aller à la Cour du Roi.

Alain pensa fort puis répondit. Sire Chevalier, je vous accorde votre requête, puisque ici je ne puis sçavoir vôtres volontés car j'en ay grand desir, je vous accompagneray volontiers pour aller à la Cour du Roy, grand mercy, dit Raimondin je vous garderai bien de dommage, adonc Alain manda beaucoup de ses amis, & se mirent en grand état pour aller à la Cour & partirent un mardy de la Pentecôte. Le Roi qui sçut leur venuë s'en vint à Nantes, car les Chevaliers qu'il avoit envoyés vers Raimondin s'en étoit retournés, & avoient racontés au Roi la réponce de Raimondin aussi le grand état ou il venoit, & pour ce le Roi s'étoit retiré à Nantes & manda une



partie de la Baronnie, pour ce qu'il ne vonloit pas que Raimondin le trouva dépourveu entre les autres, il manda Joffelin du pont de Leon avoit son conseil sur la demande de Raimondin, Lors l'ancien Chevalier vint avec le sommage & fit tendre les tentes & pavillons, & tous ceux de la Ville s'ébahissoient des grandes prévoyances que fisoient ses gens. Adonc vinrent Raimondin, Alain & ses deux fils & descendit au maître pavillon s'habillerent richement pour aller vers le Roi & lui faire la reverence, partirent des tentes avec bien quarante Chevaliers si noblement montez & parez que merveilles, & avec sa baronnie, avec lui. A tant sont venus Raimondin, Alain son oncle & ses deux fils, & leur gens. Et quand ils entrèrent en la salle elle étoit pleine de noblesse & vinrent Raimondin Alain & ses enfans faire la reverence au Roi, & puis les autres en suivant les reçut, le Roi joyeusement puis appella Alain & dit.

Comme Raimondin, fut honorablement reçu du Roi, & comme il demanda justice.

Je m'émerveille de ce Chevalier étrange de quoi vous êtes ainsi accointe, ni qu'il quiert en ce pays. Sire dit Alain. Je suis ébahi des paroles qu'il m'a dites que vous êtes de sa venuë, mais assez tôt sera déclarées ce que disons sçavoir Raimondin appella l'aîné fils de Alain, & lui dit.

Sire Chevalier, dites-moi si un appelé Joffelin du pôt de Leon est en la cōpagnie du Roi. Il dit que ouï, & plût à Dieu que le Roi ne s'en coutrouât point & que je l'eusse occis: car il tient l'heritage qui fut à mon oncle que nous deussions avoir, puis dit encore. C'est celui qui est auprès du Roi, lequel est plus plain de malice qui soit en dix Royaumes, & voilà aussi son fils Olivier que je ne prise pas moins une once. Sire, dit Raimondin; vous serés bien-tôt vengé Raimondin vint devant le Roi lui dit. Très cher sire & puissant Roi, commune renommez court par le pays que votre Cour & si noble & si raisonnable qu'elle est droit fontaine de justice & de raison & que nul ne vient à vôtres cour à qui vous ne fassiez bone justice selon le droit qu'ils

Sire Chevalier dit le Roi ce n'est vrai: mais pourquoi dites-vous ce? car je voudrois bien sçavoir Sire, dit Raimondin: je suis venu pour vous le faire sçavoir mais'il vous plaît devant que je dis vous me prometiez que me ferez toutes raisons & tiendrez droit, car ce que je dirai est en partie pour votre bien, car le Roi qui est accompagné de traîtres n'est pas bien assuré. Il est vrai dit le Roi, dites hardiment: car je vous jure que je vous ferai raison selon le droit que vous aurez & fût ce contre mon frere. Cent mille mercis, dit Raimondin, car vous dites comme vaillant Roi. Et pour ce fut le Roi établi pour tenir verité, & justice, Noble & puissant Roi, dit-il, est vrai que votre prédécesseur Roi, lequel regna puissamment & vaillamment au tems que Josselin du pont étoit jeune, & aussi Alain de Quemagnant, lesquels sont ici present. Or avoit ledit Roi un beau jouvenceau, lequel étoit son neveu, & pour lors en ce pais y avoit un Baron qui fût frere de Alain qui ici est. C'est verité dit Josselin, & outre plus ledit Henri de Leon occit le neveu du Roi votre prédécesseur en trahison & s'enfuit hors du pais, & oncques puis on en ouï nouvelles, lors le Roi me donna toute la terre qu'il tenoit. Le Roi répondit; Nous avons assez ouï dire de ces nouvelles: mais laissons ce Chevalier achever sa raison qu'il avoit commencée.

Comme Raimondin déclara son cas devant le Roi & devant les traîtres.



Sire Roi, dit Raimondin; il a bien cause d'en parler: car plus avant lui conviendra dire combien qu'il a déjà faillit à dire verité de ce qu'il dit que Henri de Leon occit le neveu du Roi en trahison car il sçait bien toute la querelle, & n'est pas au monde homme vivant qui ne sçache le cas que lui, car ceux de son accord sont tous morts & lui dite qu'il en dit la verité tout haut. Quand Josselin entendit ce mot il en fut ébahi & non pour tant il lui répondit; Sire Chevalier, êtes vous venu en ce pays pour advenir sur moi Ha! faux traître? il ne ment pas qui dit la pure verité. Lors Raimondin dit derechef au Roi; Sire il est vrai que Henri de Leon fut fort Chevalier courtois & bien morigné, & l'aimoient le Roi & son neveu usoit moult le Roi par son conseil & étoit celui en qui il se fioit le plus, or advint que plusieurs traîtres, qui pour lors étoient en la cour du Roi: lesquels Josselin du pont qui est ici present en est un, fut le droit chef du meschef qu'ils firent car ils vintrent au neveu du Roi lui dirent: Damoiseau nous sommes tous courroucés de votre grand dommage & honteuse perte, quand vous serés deshérité de si bon pays comme est le pais de Bretagne, le quel leur répondit. Comment se pouroit faire, car le Roi n'a autre hédi-

er que moi, Ha! dit Josselin, afin que vous le sçachiés il l'a fait heritier de Henry de Leon, & je croi qu'il ait enchanté le Roi, Thieri & les barons du pais aussi: car les Lettres en sont ja passées & scellées de leurs scels, avec le grand scel du Roi. Tant affirmèrent par leur foi & serment ce être vrai. Ici à grand inconvenient dit le Damoiseau est-il vrai ce que vous dite. Et Josselin & les autres qui étoient de son accord, lui jurèrent derechef, qu'il étoit vrai, dequoil commença à être fort dolent. Quand Josselin vit qu'il pensoit en soi-même; il lui dit; Si vous avés eus tant d'hardiesse de vous oser venger du tort qu'on vous fait nous vous aiderons tous. Lors il leur dit qu'il en avoit bien la volonté. Adonc dit Josselin; Or vous en allez donc armer, & vous mettez en la volonté. Adonc dit Josselin; Or vous en allez donc armer, & vous mettez en tel état qu'on ne vous puisse connoître, & nous vous attendrons dehors de la ville, & nous vous menerons en tel lieu où vous pourrez venger à votre aise, il fut ainsi, & retourna vers eux pour ce fait.

ONoble, Roi je ne puis plus me celer puisque je suis en court de droit & de Justice, & quand je vois mon ennemi devant moi car je suis fils de Henri de Leon: Adonc ils furent tous ébahis de mort, & se leverent. Lors Raimondin reprit la parole, & dit.

Sire, mon pere avoit pris congé du Roi & s'en étoit allé en son pais & avoit s'accoutumé qu'il alloit au matin s'ebatte au bois qui joint à la forteresse, en disant les heures tout seul: & ce faux traître que voyez & ses compagnons amenerent le neveu du Roi & se mirent en embuche, mon pere qui ne se donnoit de garde vint à cette heure. Quand Josselin l'aperçût il dit au damoiseau; Or est tems de vous venger: car il est sans armes ni couteau, il ne peut échaper & aussi si nous voyons qu'il vous soit besoin d'aide. Nous tous vous aideront. Adonc il se partit d'eux espris de mal talent, vint vers Henri mon pere l'épée nuë tenant en la poignée & de l'autre main par le milieu en lui écriant à mort à mort faux traître. Et en disant ces paroles, il cria detechef Faux traître desloyal; & cuida ferir mon pere desto parmi le corps de la peur qu'il eut tressaillit, & celui qui venoit de grande volonté ireuse tant échauffé de mal talent, passa comme Dieu voulut car en ce n'avoir pas euidé fallit à assener. Et donc mon pere retourna à celui qui ainsi le voulut meurtir, lui saillit sus & lui ôta l'épée des mains par force & retourna après à course de cheval, & tira un petit couteau & frappa mon pere en la cuisse, mais il lui cuida avoir donné parmi le corps. Et quand mon pere se sentit frappé & le sang degouter par les playes il le frappa du pommeau de l'épée en la temple un grand coup à ce qu'il étoit fort Chevalier & la coiffe étoit moult pesante, l'aventure fut telle qu'il le tua mort par terre. Quand mon pere le vit à terre, & qu'il ne se remuoit point il lui découvrit le visage, lors connut que c'étoit le neveu du Roi & mena en soi même grand deuil en se desconfortant & pensant qu'il lui avoit faire, si considéra que telle affaire ne lui venoit pas seulement du tout Roi mais pourroit venir d'autre telle affaire ne lui venoit pas seulement du tout Roi mais pourroit venir d'autre telle pour aucune mauvaise detraction & de trahison, & ainsi après le fait, il n'ola oncques plus arrêter au pais pour doute du Roi, se retira où il avoit toute sa fiance & la prit s'en alla en telle lieu où il conquera du pays, Adonc Josselin le faux traître dit ses compagnons. Or sommes nous venus au chef de notre intention: car le neveu du Roi est mort, nous ferons maintenant du Roi à notre

vouloit & ne nous mouvois point tant qu'il soit esloigné & puis feront une biere de pêches, & le couvriront de ramonceaux de bois, le porteront devers le Roi & lui diront que Henti de Leon occis son neveu en trahison: Ha noble Roi ainsi a fait le faux traître que voyés là & si dit que non, je presente mon gage de lui faire reconnoître la faute & la mauvaise gorge de tout ce que j'ai dit; Et pour ce Sire, je veux que chacun connoisse que je ne fais pas ceci par avarice, mais pour garder mon heritage, & pour éclaircir la vilenie & mauvaise trahison que le traître & ses complices firent à mon pere pour le chasser d'auprès du Roi & hors de son pais, je vous prie noble Roi s'il vous plaît, qu'il prenne son fils Olivier & autres de ses plus prochains amis, & je le combatterai, au regard du jugement de votre cour voir l'un après l'autre. Et en ce disant il jeta son gage mais il n'y eut nul qui répondit. Quand Alain & ses deux enfans l'eurent ainsi ouï parler, ils le coururent baiser & embrasser de joye & de pitié qu'ils eurent quand ils l'ouïrent ainsi pitoyablement, parler du fait de la trahison.

Comme le fils de Josselin donna son gage contre Raimondin.

Quand le Roi des Bretons vit que nul ne répondit mot à cette parole ainsi racontée en presence de tous si dit tout haut Josselin êtes vous sourd. Or vois - je bien que le proverbe qu'on dit communement est vrai. Que viel peché fait nouvelle vergogne. Car ce Chevalier étranger vous a porré par avis de pays une nouvelle fort étrange & merveilleuse medecine de loing. Avisez vous de répondre car il vous en est besoin. Adonc Josselin lui répondit. Sire Roi je ne suis pas désormais celui qui doit répondre à telles choses, & aussi je croi bien qu'il ne se que gabet: Adonc Raimondin répondit, Le gabet faux traître desloyal tournera sur vous, Je vous prie noble Roi que me vueillés tenir droit à votre cour, & que vous me fassiez bonne justice selon droit & raison, soit de moi ou de lui. Lors répondit le Roi: N'en doutez, car si ferai-je, Josselin dit-il, faut que vous répondiez à cette querelle. quand Olivier son fils ouï ce que le Roi disoit à son pere, il lui répondit: Sire ce Chevalier à si grande peur qu'il tremble, je croi qu'il enide prendre les grües en volant il faudra bien à ce qu'il vous dit car je tient mon pere vrai prud'homme en tout cas; & je prens bataille cōme il vous a ordonné & voilà mon gage. Il fera bien formé s'il me peut déconfire & un autre de mon lignage que j'esiterai. Quand le Roi ouï cette parole, il fut courtoisé & dit. Ce ne adviendra pas tant que je vive que un seul Chevalier combatte contre deux pour une même querelle, & est grande honte à vous d'avoir cette pensée en votre cœur, vous ne me montrés pes semblant que votre pere ait bonne requête.

Et pource que je vous donne journée de bataille à la requête du Chevalier, au jour qu'il lui plaira. Il me plaît tout maintenant, dit Raimondin: car j'ai mon armoirs prêt, & Dieu vous vueille rendre le merite du loyal jugement que en avez fait. Lors eussiez ouï grand murmure des gens qui là étoient: car tous disoient: Voilà le plus vaillant Chevalier que nous vîmes onques, en requerant bon droit, mais quelqu'un en eut douleur, Alain de Quemegnignans eut grande joye, & aussi ses deux fils, lesquels dirent à Raimondin: Beau cousin ne vous ébahissez de rien, prenez hardiment

la bataille pour vous & pour nous deux contre ce faux traître car nous ne viendront briefment à chef au plaisir de Dieu. Seigneur, dit Raimondin; prenne la bataille pour soi qui voudra, car j'aurai celle l'à à ma part, & ne doutez pas que je n'en vienne à bon chef à l'aide de Dieu & du bon droit que j'ai, & me loüé du Roi de sa bonne justice.

Cependant que le murmure étoit entre les gens, le Roi de Bretagne qui étoit fort sage, pource que les parties étoient du haut lignage, d'autant que aucuns grand inconvenient n'advient entre eux envoia fermer les portes afin que nul ne faillit ni entrât, les fit garder par gens d'armes bien armés au découvert: puis vint son conseil à part lui compta la querelle. Adonc ils conseillerent ce qui étoit à faire. Alors le Roi retourna en la salle, & on fit commandement de par lui sur peine de la hart, qu'il n'y eut si hardi de dire mot puis dit. Or entendez Seigneur cette querelle n'est pas petite car c'est pour la vie & deshonneur à toujours d'une des parties & je ne veux refuser de faire droit à ma cour: puis dit à Olivier voulez vous descendre votre pere de cette trahison, Oüi Sire, dit-il. Adonc le Roi répondit; Les lices sont toutes prêtes. Et pource j'ordonne à demain la bataille & si vous êtes desconfits, vous & votre pere n'en échappera pas que tous deux ne soyés pendus; & aussi votre adversaire parti: si le cas y advenoit n'en auroit pas moins, délibérez vous & baillez otages, & tout premier votre pere demeura, puis il le fit mener par quatre Chevaliers en une forte tour. Après dit à Raimondin, Sire Chevalier baillez otage. Adonc se mit avant Alain son oncle & ses deux fils, & bien jusques à quinze Chevaliers, qui tous dirent à une voix. Sire nous le plaigeons. Il suffit bien dit le Roi vous ne tiendrés la prison, car je sçai bien que le Chevalier n'eüs pas fait cette entreprise s'il ne l'eüt voulu achever; & ainsi départirent les Parties de devant le Roi Raimondin s'en alla avec ses gens son oncle ses cousins & ses pavillons le soir alla veiller à la maitresse Eglise, & y fut long tems en devotion. Olivier vint à son hôtel avec plusieurs de son lignage, & fit mettre à point son harnois & son cheval & le lendemain au matin ouïrent la Messe puis s'en allerent armer. Adonc le Roi & les hauts barons furent montés sur les Chevaux en tout les lices, & furent les gardes du camp bien établies & les chaires assises à droite. Environ l'heure de prime Raimondin vint à noble compagnie & richement l'escu au col, la lance sur la cuisse & la cote d'arme vêtue bordée d'argent & d'azure; entra es lices monta sur un bon destrier bien armé jusques à l'ongle du pied comme pour gagner bataille & là fit reverence au Roi & à tous les Barons. Il ya grand tems dirent-ils tous, que nous ne vîmes plus bel homme en armes, ni de plus belle, contenance, celui n'a pas revues laissée qui à tel homme à desfaire.

Adonc descendit Raimondin de dessus le destrier aussi appertement que s'il n'eüt point été armé, & s'assit en la chaire, en attendant son adversaire, lequel vint long-tems après noblement monté sur un riche estrier bien sembloit homme de grand affaire, & y venoit Josselin son pere devant lui sur un palfroi gris & firent noblement la reverence au Roi comme ils devoient. Josselin sembloit être fort ébahi & pource que chacun disoit qu'il avoit mauvaise cause. Si descendit. Olivier vint

ment, puis furent apportées les saintes Evangiles, & Raimondin jura que Josselin avoit mauvaise cause & avoit fait la trahison en la maniere qu'il avoit auparavant déclarée, après s'agenouilla & baïsa les saintes Reliques puis s'assis en la chaire. Et après Josselin jura: mais pour baïser les Reliques il chancela tellement qu'il n'y pût pas toucher & aussi Olivier que bien sçavoit comme il étoit jura faulxement puis s'assis à la chaire & cria un heraut à haute voix de par le Roi, que personne ne fut si hardi de parler un mot, ni faire signe à aucun des champions, qui peussent entendre ni appercevoir sur paine de la hart lors vuida chacun la place hors ceux qui étoient commis à garder ce champ & Josselin. Et adonc Raimondin monta légèrement à cheval, prit sa lance & aussi Olivier monta vîtement & prit sa lance au fer tranchant si cria un heraut par trois fois, laissez aller vos chevaux, & faite votre devoir.

Comme Raimondin bataille contre Olivier fils de Josselin, & le desconfit.



ET quand le cry fut fait Raimondin mit le bout de sa lance à terre & la coucha sur le col de son cheval & fit le signe de la croix par trois fois en ce faisant son ennemi l'aperçut, frappa son cheval des éperons qu'il avoit bien à la main & baïssa la lance, frappa Raimondin parmi le pis avant qu'il s'en donnât garde fort rudement, car à ce faire il mit toute sa force: mais Raimondin n'employa pas l'échevine, & la lance de Olivier se froissa jusques à son poing. Et de la grande force du coup la lance de Raimondin tomba à terre. Ha! traître; dit Raimondin, tu en sçais bien la faulx lignée dont tu est parit: mais ce ne te peut valloir. Et adonc prit l'escu qui pendoit à l'arçon de la celle, lequel avoit trois pointes bien assurées chacune de sept pouces de long & au retour après son coup que Olivier cuida frapper sur le bassin qui étoit fort dur & crempé, lors le coup coula aval, coupa le bassin & toute la visière, aussi le coup qui descendit de grand randon, avec la force de bras dont il fut frappé, un des clous & la moielle se rompit. Raimondin tira à lui tellement que la visière demeura pendant d'un côté & qu'il eut le visage tout découvert, & de ce s'ébahissoit moult Olivier, néanmoins il tira l'épée, & fit la contenance de Chevalier, qui peu redoutoit son ennemi & ainsi se combattirent long-tems & donnerent de grands coups. Et enfin Raimondin descendit à pied & prit sa lance qui étoit par terre & s'en vint vers son ennemi, lequel au mieux qu'il pouvoit se détournoit de lui, le faisoit aller après lui par mille champ car il avoit cheval si bien à main. comme s'il fut à son des-

Et ainsi cuida tant lasser Raimondin, qu'il s'arrêta, ou que la journée se passat mais Raimondin s'avisâ, & vint à son cheval qui étoit parmi le camp & prit le derrière à une main & à l'autre la lance & s'en vint vers son ennemi. Et quand Olivier le vit & appercût la maniere il ne sçût comme il vouloit assaillir, si poignit son cheval en sur-saut cuidant frapper Raimondin en la poitrine comme il avoit fait auparavant, mais Raimondin lui jeta de rechef l'etrier à grand hâte, & ataignit le cheval au frond de si grande force que le Gouffrein d'acier fut effondré dedans la tête du cheval que par force du corps convint alier par terre des jarrets de derriere, Olivier lui laissa aller le frein, & le poignit des éperons, & audresser que le cheval fit Raimondin le frappa de la lance au côté tellement qu'il le bouta par terre de l'autre côté du detrier & demeura à Olivier bien demi pied de fer dedans & fut la lance dedans le corps, & avant qu'il se peut relever Raimondin le chargea de tant de coups qu'il ne s'en peut mouvoir & lui arracha le bassin de la tête par force & lui mit le genouil sur le nombril & la main senestre au col fit telle destresse qu'il ne se pouvoit mouvoir. Et quand il vit qu'il fut au dessus tira le couteau qui lui pendoit au côté droit & lui dit, Faux traître rend toi ou tu est mort, j'aime mieux mourir dit Olivier de la main d'un si vaillant chevalier comme vous êtes que d'autres. Adonc Raimondin eût pitié de lui & lui demanda sur le peril de son ame s'il ne sçavoit rien de la trahison & il répondit que non qu'il n'étoit pas né en ce tems, & que combien qu'il plût à Dieu que fortune lui fût contraire, si tenoit il encore son pere pour prud'homme & loyal, & non coupable de ce fait. Quand Raimondin qui sçavoit bien le contraire, loüit il fut fort dolent & bâtit aux temples du poing, tout le gantelet qu'il ne voyoit & ne sçavoit chose qu'on lui fit. Et adonc se leva Raimondin & le prit par les pieds, le traîna jusques aux hees, & puis le mit hors & s'en retourna devant l'échafaut du Roi la visière levé & lui dit. Sire j'ay fait mon devoir, car si j'ai plus rien à faire je suis tout prêt de le faire & au regard de votre Cour & ordonnance, Sire Chevalier dit le Roi vous êtes bien acquité. Adonc commanda le Roi que Josselin & son fils Olivier fussent pendus, & ceux auxquels il commanda saillirent incontinent Josselin, lequel prioit merci au Roi, & le Roi lui dit qu'il connût la verité de la querelle & par aventure il lui pourroit faire grace.

Comme Josselin & son fils Olivier furent pendus par l'ordre du Roi.

Sire dit Josselin le celer ne vous vaut rien: prenez pitié de moi s'il vous plaît certainement il fut en la maniere que le Chevalier proposa & Olivier mon fils n'étoit pas encore né Josselin dit le Roi. Ici a grande mauvaïsseté & s'il eût plût à Dieu que vous en fussiez puni en ce monde il ne vous eût pas tant laissé vivre & pour ce qui est de ma part, vous en serez puni si rigoureusement que chacun y prendra exemple. Adonc il dit à ceux qui étoient ordonnez que incontinent le pere & le fils fussent pendus & étranglez car ils l'ont bien mérité. Adonc Raimondin dit au Roi cher sire je vous remercie humblement tant que je puis de votre justice & de droit que vous tenez en votre cour, mais je vous prie, Sire Roi qu'il vous plaise me donner la vie de Olivier, car veu sa bonne vaillance, & aussi considéré qu'il n'a couple de la trahison, ne seroit grand dommage car encore pourroit-il assez de bien faire, & quand est du pere pource que vous sçavez & foible de ma part, Sire Roi qu'il vous plaise



lui faire grace, je vous en requiers de bon cœur. Et pourtant que j'arme mon heritage & les profits & fruits qu'il a levés selon la mise de l'argent qu'il pourra avoir eu, & qu'il soit distribué pour fonder un Priore, & tous les moines d'icelui selon la quantité de l'argent & pour chanter perpetuellement pour l'ame du neveu du Roi. Adonc le Roi dit a ses Barons; Messieurs, voici grande franchise de ce Chevalier qui prie que je rachepre ses ennemis de mors: mais par la foi que je dois l'ame de mon pere; Josselin ni son fils ne me fetont jamais

trahison & ne me chasseront nul homme de mon pays. Lors il les fit tous deux pendre; & rendit à Raimondin la terre, lui donna avec ce toute la terre de Josselin, dont Raimondin l'en remercia grandement, & lui fit hommage. Après commença la fête à être bien grande & noble cour à toute homme, & étoit joyeux de ce qu'il avoit recouvert un si vaillant homme en son pays; mais pour néant s'en réjouït, car bien-tôt verra que Raimondin n'avoit gueres volonte de demeurer en bretagne, car lui tarδοit de revoir Melusine.

Comme Raimondin donna sa terre à son cousin Henry, & la terre de

Raimondin fut très bien festoyé du Roi de Bretagne qui tint pour l'amour de lui honorable Cour & firent les Barons du pays grande joye de la venue, & par special Alain son oncle les enfans & ceux de son lignage. Adonc vint Raimondin au Roi & lui dit: Sire, je vous supplie qu'il vous plaise d'accorder que je donne la Barronnie de Leon qui fut à Henri mon pere à qui Dieu fasse merci, à Henri mon cousin si aura la terre, & le nom de son droiturier Seigneur, & vous le nom de votre homme, car c'est de la lignée.

Sire, dit le Roi, puisqu'il vous plaît il nous plaît aussi. Adonc le Roi appella Henry & lui dit; Henry recevez ce don de la Barronnie de Leon que votre cousin vous donne, faites m'en hommage, ce qu'il fit remercia le Roi & Raimondin, après Raimondin appella Alain son cousin, & lui dit; Beau cousin, je vous donne la terre que le Roi m'a donnée qui fut à Josselin du pont de Leon; & en faites hommage au Roi ce qu'il fit & le Roi le reçût joyeusement: mais les Barons du pays commencerent fort à murmurer.

Ce Chevalier n'est pas venu en ce pays par convoitise & avarice: mais seulement il a mis sa vie en grand aventure pour conquerir son heritage, quand si-tôt s'en est

désfait il convient bien qu'il ait grandes richesses ailleurs.



A Done vint l'ancien Chevalier à Raimondin, quand Raimondin le vit, il lui dit qu'il se délivrât de ce que la Dame lui avoit commandé. Il lui répondit: Monseigneur poutce je suis venu devers vous.

Adonc presenta au Roi de la par de la Dame une très-riche coupe d'or où il y avoit de riches pierres précieuses, donna après à tous les Barons de riches & beaux joyaux, dont chacun s'émervelloit d'où elles venoient & disoient tous les Barons qu'il convenoit que Raimondin fut fort puissant & riche homme, alors se renforça la fête, & avoit Alain de Quenegnignand & ses deux fils si grande joye que nul ne sçavoit bonnement exposer: mais encore durant leur joye fut de l'autre part deuil, du lignage du Pont de Leon qui n'oublièrent pas la mort de leur cousin, ainsi que vous oüirez ci-après.

Atant se raît l'histoire de cette fête, & commence à parler de Melusine, & comme elle se gouverna pendant que Raimondin fut en ce voyage.

T Andis que Raimondin fut en Bretagne, Melusine fit bâtir la Ville de Lusignan & fonder le mur sur une roche; fit édifier de fortes tours & dt us marchicotee tant par dehors que par dedans de profondes tranchées, & bonnes braves & autour le Château est une grosse tour de tuille Sarrazinemes, faites de ciment & étoient les murs de la tour bien de seize ou de vingt pieds d'épais, & la fit faire si haute que les guettes de dedans voyoient bien de tous côtes ceux qui venoient vers la Ville: & là elle établit des trompettes qui trompoient quand ils voyoient des gens, & sçachez que toutes les tranchées d'entour le bourg furent curés là où il étoit besoin, comme il est encore à présent. Et fit la Dame nommer cette Tour trompette.

Or retourne à parler de l'histoire du Roi & de Raimondin, & de la fête que chacun lui faisoit.

Des joies qui furent faites à Nantes, & de la fête qu'on fit à Raimondin.



La fête fut grande à Nantes, & le Roi honora fort Raimondin & fit onques jouter auxquelles Raimondin se porta vaillamment & furent toutes les plus gentilles Dames du pays qui estoient fort la contenance de Raimondin & bien disoient qu'il étoit digne de tenir grand pays & s'ebahissoient de la grande richesse qui étoit autour de Raimondin: mais il fit la fête avec Raimondin le Châtelain de Orvale qui fut neveu de Josselin du pont de Leon faisoit au contraire car il envoya soudainement à tous les parens de Josselin leur faisant sçavoir comme la chose étoit allée, qu'il fust à un certain jour qu'il leur manda à un recep qu'il avoit en la forêt de Guereude qui étoit à lui & quand ils ouïrent les nouvelles ils furent dolent, & se mirent environ deux cens hommes & virent secretement au lieu où le Châtelain avoit mandé. Adonc le Châtelain partit de la Cour sans prendre congé du Roi ni des Barons: mais il laissa à la Cour trois escuiers pour voir quel chemin Raimondin tiendroit, & qu'ils lui annoceassent audit recep, ils lui répondirent qu'aussi feroient-ils & à tant se partit que le Châtelain, & chevaucha tant qu'il vint au recep où il trouva ceux de son lignage qu'il avoit mandé & compta toute la maniere de l'aventure, & comme Josselin & son fils avoient été pendus & qu'ils avoient en pensée de faire ou de se venger de Raimondin, que lui avoit fait pour cet ennuy & a eux fait si grand honneur ou le laisser en ce parti. Adonc pour tout le lignage répondit un sien écuyer Chevalier qui fut fils du cousin germain de Josselin Châtelain sçachés que ainsi ne demeura pas car nous tous d'un accord voulons mettre à mort celui qui nous a fait deshonneur. Lors dit le Châtelain: Je vous mettrai tantôt en lieu où nous pourrions bien accomplir notre volonté de celui qui telle honte nous a faite, car quel que côté qu'il forte de pays de Bretagne, il ne nous peut pas nul voir échapper car nous y avons mis de bons espions qui nous le viendront annoncer quand tems en fera, tous benis soyés vous & quoi qu'il en doive avenir cette entreprise sera achevée & occiront le faux Chevalier qui le don nage & cette honte nous a fait.

L'Histoire nous dit que la fête dura bien quinze jours, & le Roi des Bretons & toute la baronie furent tant d'honneur à Raimondin que je ne le pourrais raconter: puis il prit congé du Roi & de ses nobles Barons & remercia humblement le Roi de la bonne justice qu'il lui avoit faite en la Cour, le Roi & plusieurs des Bretons furent dolens de la départie. Et ainsi Raimondin se partit du Roi & avec lui Alain son oncle & ses deux enfans qui étoient Chevalier, & tous ceux de son lignage qui alloient chevauchant vers Leon: mais l'ancien Chevalier étoit parti devant & alloit rendre tentes & pavillons & toute autre chose ordonner comme besoin étoit. Et adonc Raimondin son oncle & ses deux enfans, & les plus prochains de son lignage se logerent au château les autres au bourg, & fut la fête moult grande, & Raimondin donna des riches dons à tous les Barons qui y étoient: mais quand le peuple du pais sçut que celui qui étoit fils de leur propre seigneur étoit venu ils en furent joyeux & lui firent de beaux presens selon l'usage du pais comme du vin de betail de poisson de foing & d'avoine & autre chose nécessaire à lui & à ses gens & étoient bien joyeux puisqu'il ne plaisoit à Raimondin de demeurer ni de tenir la terre de son pere & qu'ils étoient échus en la lignée de leur seigneur, & grandement aises d'être sortis de la lignée de Josselin. Adonc Raimondin les remercia grandement de leurs presens, & les pria & commanda qu'ils fussent toujours bons & loyaux sujets à Henri son cousin à qui il l'avoit donné & ils lui dirent qu'aussi feroient-ils.

Comme Raimondin retourna à Queneignnan en il fut bien féoyé.

Le partit Raimondin de ceux de son lignage de Leon, & s'en vint à Queneignnan & renfonça la fête & puis après Raimondin alla prendre congé de tout son lignage mais ils mirent le plus grand remede qu'ils purent, afin qu'il demeurât encore huit jours outre sa volonté mais non obstant il faisoit à leur plaisir le plus qu'il pouvoit. Cependant il vint un homme, d'armes & avoit entendu par aucuns des valets du Châtelain qu'ils attendoient gens à qui ils ne vouloient guerres de bien, mais il ne lui avoit pas decouvert qu'ils étoient.

Quand Henri l'entendit il envoya un escuyer vers le lieu pour sçavoir que c'étoit celui qui moult diligent fit tant qu'il en connut la plus grande partie & qu'elle quantité ils étoient, & incontinent retourna vers Henri & lui compta qu'il avoit trouvé cinq ou six cens combatans, & ces nouvelles ouïes par Henri il descendit au messager qu'il n'en parlât à personne, & incontinent appella son frere Alain & aucuns autres notables personnes de son lignage & leur compta cette affaire. Nous ne sçavons que penser dirent-ils, ni qu'ils tendent à faire sinon qu'ils se voulsent venger de Raimondin notre cousin sur la querelle passée & toutes fois il est bon de pourvoir de remede & mandons tous nos amis & nous tenons secretement ensemble & veirons qu'elle fins ils feront afin que s'ils venoient vers nous ou sur nous qu'ils ne nous trouvent à decouvert & aussi si Raimondin se depart qu'il soit sur pris d'eux & ils ont intention de lui mal faire nous le secourerons de toute nostre puissance. C'est la verité dirent les autres: Or nous delivrerons de notre mandement si bien & si l'emane, qu'on ne sçache que le moins que nous pourrions, & qu'ils soient &

furent dedans le second jour jusques à quatre cens hommes d'armes, que de leurs alliez avec eux, & les firent loger en un bois où peu de gens le sceurent.

Or advint que Raimondin ne voulat plus demeurer en ce lieu, prit congé de Alain son oncle qui demeura à Quemagnant dolent de sa partie, & ses deux enfans le conduisirent à grand foion de leur lignage, & comment qu'il fut, ils ne le voulurent onc laisser seul, & faisoient toujours leurs gens aller arriere leur côté & chevauchèrent tant qu'ils approcherent à une lieue près de la forêt où le recept du châtelain étoit qui par ses épies sceut la venue de Raimondin & dit à ses parens; Or verra-t'on qui oncques aimât Josselin & Olivier son fils, il leur devra bien montrer ici pour venger sa mort, car ici pouvons à ce coup tout mettre à mort le lignage d'icelui & lui avec qui nous a fait telle honte & aux nôtres; ils lui répondirent, nul d'eux n'échappera qu'ils ne soient tous morts mais comme le proverbe dit. Tel qui se venge de sa honte qui la croit, car ainsi il fut du Châtelain de ses parens. Adonc le Chevalier ancien vint à Raimondin & lui dit; Sire, il vous est bien métier que chevauchiez par cette forêt tout armé, vous & vos gens par belle ordonnance, car lignage de Josselin que vous avez détruit ne vous aime pas, si pourroient à vous & à votre compagnie porter dommage s'ils vous trouvoient dégarnis, & le cœur me dit que nous les trouverons bien tôt, & si déjà étoient armez Alain, Henri & tout son lignage, avoient leurs gens devant en embûche, ou à demie lieue du recept. Adonc Raimondin fit armer ses gens, mit le canon au vent, quand il vit ceux de son lignage qui étoient tous armez il ne scût que penser, & aussi les autres ne scevoient pas pourquoi Raimondin & ses gens étoient armez; mais ils lui dirent la vérité, & comme ils avoient envoyé devant quatre cens hommes d'armes pour le garder de ses ennemis. Votre courtoisie dit Raimondin ne devoit pas être mise en oubli, & sera mis dorénavant si vous avez besoin de moi. En cet état chevauchèrent tant qu'ils virent en la forêt, & faisoit beau voir Raimondin chevauchant tenant le bâton au poing en mettant ses gens en belle ordonnance.

Comme Raimondin fut guérie des parties de Josselin dedans le bois où il eut son à souffrir.

LE Châtelain étoit en son recept & attendoit l'épie qu'il avoit envoyé pour scavoir l'heure que Raimondin entreroit en la forêt, tant exploita l'épie qu'il vit Raimondin lors retourna au recept & dit au Châtelain, Sire, le voici venir avec ses gens. Quand le Châtelain l'entendit, il s'écria disant; Qui aime oncque Josselin du pont de Leon & son fils Olivier qui me suivent. Adonc monta à cheval & furent environ huit cens combattans tous armés qui le suivirent, se mirent à chevaucher par la forêt à l'encontre de Raimondin & le passerent devant l'embûche que Henri & ses parens avoient envoyée, lesquels la laisserent passer sans eux découvrir, puis se mirent en chemin après eux & chevauchèrent tant qu'ils rencontrèrent Raimondin & sa troupe; mais quand ils le virent chevauchant tout armé en si bonne ordonnance ils en furent ébahis, & trois fois n'y avoient en cette premier route que les valets & environ cent hommes

d'armes lui écrierent à mort: mal accointate celui qui nous a fait la honte & dommage à Josselin notre parent.

Quand les gens de Raimondin les entendirent, ils se mirent à part & firent sonner leurs trompette, que les autres les coururent sus, & leur firent dommage avant que Raimondin pût arriver lequel chevauchoit tant que le cheval pouvoit courir, si se frappa en ses ennemis lance baissée, le premier qu'il rencontra il le fit tomber mort par terre, puis tira son épée & frappa à tort & à travers à dextre & senestre, porta à ses ennemis grand dommage; mais quand le Châtelain le vit, il fut fort dolent, & le montra à trois de ses cousins germains. Voyez vous le Chevalier qui a fait la honte de notre lignage, si nous étions délivrés de celui, le demeurant ne pourroit guerres durer contre nous & nos gens.

Adonc joignent à lui tous quatre leurs chevaux, les lances baissées dont les deux frapperent sur le comble de l'écu, les deux autres sur la coupe du bassin, si foiedement le firent tomber par terre lui & son cheval, puis passé en outre; mais quand il vit qu'il étoit ainsi abattu lui & son cheval il poignit son cheval des épées si légèrement que oncques il n'en perdit les ériers ni l'épée de la main. Et adonc se trouva vers le Châtelain, le frappa de l'épée, pensant qu'il fût si étouffé qu'il perdu les ériers, lui vola l'épée de la main, lors la presse des gens commença à venir si grande qu'il fut desfourlé des pieds des gens & des chevaux.



Adonc vint l'ancien Chevalier Henry & Alain par la mêlée qui fut fier & âpre, la fit Raimondin grands faits d'armes à ses ennemis mais le Châtelain fut hors de la presse & lui rendirent ses gens un fort cheval, il monta dessus, puis renforça la bataille. Quand les gens le virent remonté ils prirent courage, & se combattirent âprement & y en eut beaucoup de morts de part & d'autre; mais sachez que Raimondin & ses gens sourenoient grands faits: car l'adversaire partie étoit bien forte, mais l'embûche de Henry vint par derrière, ils assaillirent de tous côtes, tellement qu'ils ne scevoient que faire, ils ne se pouvoient défendre ni s'enfuir. Adonc fut prin le Châtelain & renvoya à Raimondin lequel le donna à garder à l'ancien Chevalier & à quarante de ses hommes, firent les autres pris & morts en peu

d'heure, & se fait vintrent au recept & Raimondin dit; à ses parens Seigneurs, je vous dois bien aimer & remercier du secours que m'ayés fait en cette journée & je sçavois bien si ne'ût été l'aide de Dieu & de vous, que ce traître m'eût mis à mort par trahison. Or-gardons qu'il est bon de faire; dit Henri faite à votre volonté.

Je vous dirai que nous ferons; dit Raimondin, faisons pendre tous ceux qui sont du lignage de Josselin environ ce recept & le Châtelain & les autres enverront au Roi des Bretons pour témoigner la trahison qu'il nous a faite si en prendra telle punition qu'il lui plaira. Sire, dirent-ils tous; vous dites bien.

Adonc furent pris tous les prisonniers & pendus aux fenêtres tous à l'entour du recept & tous ceux qui étoient du lignage de Josselin & le Châtelain les envoya liez par Alain accompagné de trois cens hommes d'armes à vanne vers le Roi qui là s'étoit retiré, & Alain lui presenta le Châtelain d'Orma le premier & les autres après, puis il lui raconta toute l'aventure & lui dit comme Raimondin se recommandoit à sa bonne grace, & qu'il ne lui voulut déplaire s'il avoit pris vengeance de ses ennemis qui avoit voulu détruire & meurtir en trahison, & qu'il lui envoyoit le Châtelain & les autres pour sçavoir la verité du fait, & qu'il en prit la punition à sa volonté. Comment dit le Roi, Châtelain fûtes vous si hardi de faire telle ouvrage ni telle dérision pour la raisonnable justice qu'avons fait faire en notre Royaume, considérés la grande trahison que Josselin votre oncle a reconnu qu'il avoit fait vous fûtes fort outre cuidé. Et c'est bien à droit s'il vous est mal aveu: Ha! noble Roi dit le Châtelain; prenez de moi pitié, car la grande douleur que j'avois du deshonneur que Raimondin avoit fait notre lignée, m'a ainsi fait faire: C'est mauvaise compagnie de traîtres, dit le Roi il fait bon fermer l'étable avant que les chevaux soient perdus, & sçachez que je ne voudrois jamais occire Gentil-homme en trahison, car jamais ne mangerai que soyés pendus avec votre oncle car vous lui tiendrez compagnie, tous ceux qui sont avec vous.

Et adonc fit prendre tous ceux de la Cour & furent pendus, envoya le Châtelain à Nantes & là fut pendu auprès de Josselin son oncle & Olivier son cousin, Et ainsi le Roi des Bretons garda bien justice en son tems.

Comme Raimondin prit congé de ses parens & amis.

Quand Alain fut retourné à Raimondin au recept & il eût conté aux autres ce que le Roi avoit fait. Adonc Raimondin appella Henri & Alain leur dit: Mes cousins, je vous enjoint que faciés fonder un prioré de la Trinité de huit moines, & de les renter pour chanter à tout jamais pour l'ame de mon pere & du neveu du roi, & aussi pour tous ceux qui sont trépassés pour cette folle entreprise. Ils dirent qu'aussi feroient-ils, & pria Raimondin qu'il le recommandasse au roi de Bretagne, aux Barons & à Alain leur pere, adonc ils prirent congé de lui, & furent dolens de son departement & aussi de ce qu'il ne laissa aller plus avant & à tant retournerent vers Quemegnant & Raimondin vint à Guerende où il fut bien féoyé.

Comme

Comme les deux fils de Alain retournerent vers lui & lui conterent l'aventure qu'ils avoient trouvée.

Henry & Alain prirent congé de leur lignage, & vintrent à leur pere & lui conterent toute l'aventure du Châtelain, & qu'il avoit été déconfit lui & ses gens; & comme ils avoient pris congé de leur cousin Raimondin, & qu'il leur avoit enjoint de fonder un Prioré pour prier Dieu pour l'ame du neveu du Roy & de son pere, & pour tous ceux qui sont morts, le pays est bien délivré du lignage, dit le bon pro d'homme, Dieu en ait les ames, combien qu'il ne nous aimassent oncques. Or mes enfans, je vous dirai que vous direz; allez devers le Roy, & lui requierez qu'il vous donne la place pour edifier un Prioré, lui dites la maniere comme votre cousin le vous enjoint & je croit qu'il vous en dira bonne réponse. Et ils y accorderent puis se partirent de leur pere & tant chevaucherent à Vannes, & trouverent que le Roy étoit parti, & étoit parti pour aller à Suiffinon pour s'ébattre & de douter à la chasse. Adonc ils monterent à cheval, vintrent au Château, trouverent que le Roy étoit allé au port chasser, & les deux freres allerent, après trouverent le Roy sous un grand arbre sur étang, où il attendoit le cerf que les chiens chassent. Si se retirèrent à part pour ce qu'ils ne vouloient pas détourner le Roy d'avoir son dedit apperçut bien, leur en fut bon gré, & ne demeura gueres que le cerf qui se jeta en l'étang, la fut pris par force de chiens, & tiré hors de l'eau, & fut faite la curée, & donne le droit aux chiens, lors Alain & Henry vintrent vers le Roy le saluerent honorablement, & firent le message que Raimondin leur avoit enchargé.

Adonc le Roy leur dit, bien soyés venus, les enquit de l'état de Raimondin, ils lui dirent ce qu'ils en avoient vu, puis lui conterent comme il leur avoit enjoint de fonder un Prioré de huit Moines, & de les renter pour chanter pour l'ame du neveu du Roy, & pour tous les autres qui avoient reçu mort pour cette guerre là, & aussi qu'ils le priaient de par lui qu'il leur voulut donner place pour fonder ledit Prioré. La requête est raisonnable, dit le Roy, & maintenant je vous meneray au lieu où je veux qu'il soit fondé.

Adonc ils saillierent de la gatenne, & vintrent selon le mur au bout du clos, puis le Roy dit, Seigneurs faites ici fonder un Prioré, prenez tant de place que vous voudrez, & vous abandonne la Forêt pour y prendre le bois à charpenter, quand les Moines y seront établis, je leur donne pour en user, & à tous les habitants, leur abandonne la pêche en la mer, qui est un quart de lieue près d'ici, & prendre en la forêt oyseaux & sauvages pour leur vivre en leur hôtel, & si leur donne les terres & arbres qui sont à demi lieue à l'entour, de tout ce leur en passa bonne terre. Adonc les deux freres remercièrent humblement le Roy, & firent venir des maçons, & charpentiers en peu de tems firent le Prioré, & y mirent des moines blancs jusqu'à huit Religieux qui portent en leur habits une croix azurée, & les renterent bien pour eux vivre aisément, & encore y est-il.

qui montent bien vingt une lieuë. Il fut doux comme vous verrez-cy après. Le huitième an après Melusine enfanta le sixième enfant qui fut un fils, & eut nom Geoffroy, & au naître raporta sur terre une grand dent, qu'il lui faillit hors de la bouche plus d'un pouce & pource il fut nommé Geoffroy à la grand dent. Quand il fut en âge chacun le doutoit qui en oyoit parler, & fit en son tems moult de merveilles. Le neuvième an après Melusine enfanta le septième enfant qui fut un fils & eut nom Froimond lequel fut assez beau; mais il eut au naître sur le nez une petite tache veluë comme la peau d'une taupe ou d'un raon & fut devôt, le commun accord de son pere & de sa mere, fut fait Moine de Maillere donc vous aurez cy après. Adonc Melusine demeura environ deux ans sans porter nul enfant, mais la troisième année porta un fils qui fut le huitième & fut grand à merveilles: il apporra au naître trois yeux dessus terre l'un desquels il eut au front, & fut si cruel & mauvais qu'il occit avant qu'il eût quatre ans deux nourrices. Et de cestui met l'histoire, & comme il mourut & fut en terre au monstier neuf à Potiers.

Melusine nourrit tant les enfans que Uriam qui fut premier né eut dix huit ans & fut grand & fort à merveilles & faisoit moult de force & de jeunesse & chacun se plaignoit de ce qu'il avoit le visage si étrange, car il l'avoit court & large & l'un des yeux rouches & l'autre pers & les oreilles grandes comme les manilles d'un van. Et Ogdon son frere avoit 17. ans, Gueon étoient si vites & si experts que tous ceux qui le voyent s'en donnoient grandes merveilles, & toujours s'entretenoient Uriam & Guion tous les nobles pays & les aimoient, & aussi les enfans l'un l'autre; faisoient souvent faits d'armes & tournois.

Or advint qu'en ce tems deux Chevaliers poitevins vinrent en Gerusalem, & conterent les nouvelles par le pays, que le Soudan de Dames avoient assiégé le Roi de Chypre en la Cité de Famagosse, qu'il tenoit en grande angoisse, & n'avoit le dit Roi nul héritier que une fille laquelle étoit fort belle, & tant furent portées ces nouvelles au pays que Uriam le scût.

Adonc dit à son frere Guion frere ce seroit belle aumône de secourir le Roi contre le Sarrazins, nous sommes déjà huit enfans málles la terre de nôtre pere ne demeura pas sans héritiers posé que de nous ne fut rien, dont pour cette cause tous le disent: car me voici prêt à faire ce qu'il vous plaira. Vous dite: bien dit Uriam nous devons pener pour acquerir honneur. Vous dites vrai dit Guion mais pourquoi mandons les deux Chevaliers qui sont venus du saint voyage d'outremer enquerans plus avant la verité de cette affaire. Adonc manderent les deux enfans les enquirent de la maniere de leur voyage des usages & maniers du pays où il avoient été & il leur en dirent la verité nous avons entendu dit Uriam que vous avez passé par une isle où il y a un Roi Chrétien qui est fort oppressé du Soudan des Sarrazins si nous émerveillons que vous ne demeurâtes en la guerre avec le Roi Chrétien pour lui aider & reconforter, vous qui êtes renommés si vaillans à ce qu'il nous semble que tous bons Chrétiens sont tenus d'aider l'un à l'autre contre les Sarrazins, & aussi le nous semble grand aumône de les conforter en leurs necessitez.

Alors répondirent les deux Chevaliers aux deux Seigneurs, Scachez que si nous eussions veu la joye comme nous eussions peu entrer en la Ville sans être morts ou pris nous eussions volontiers demeurez & eussions attendu l'aventure avec le Roi de Chypre telle que Dieu nous l'eût voulu donner, & scachez que deux Chevaliers ne pourroient porter le faix contre soixante ou quatre vingt mille Sarazins & ce fut la cause qui nous détourna d'y aller: car celui est plein de grande folie qui souffle le vent pour le faire retier. Votre excuse est bonne & juste dit Uriam mais si gens qui auroient pouvoir de mener vingt cinq mille hommes d'armes y pourroient ils rien faire & venir assez à tems pour secourir cestui Roi, adonc répondit l'un deux oüi sire, considerez que la Cité est forte & le Roi vaillant de sa personne, & a allez competamment de vivres & de vituailles, & de gens d'armes pour garder la ville encotes y a t'il plusieurs forteresses ou ceux de Rhodes le viennent rafraichir, dont le Roi de Chypre & ceux de la Cité ont grand reconfort, & scachez qu'ils y viendront bien & je voudrois que mon compagnon voulut aller en cette compagnie que vous dites & nous y deussions aller entreprendre le voyage avec eux. Mon frere & moi nous vous recevrons dit Uriam, & vous y menerons Dieu aidant dedans un peu de tems. Et quand ils l'entendirent en furent joyeux & dirent que s'ils y vont, cela leur provient de vaillance & noblesse.

Comme Uriam & Guyon prirent congé de leur Pere & Mere, & se l'ayde qu'ils leur firent

Uriam & Guyon vinrent à leur mere & lui commencerent à dire. Madame & très honorée mere, s'il vous plaît il seroit tems que nous allassions voyager, pour connoître les contrées & les pays étrangers, afin d'acquerir honneur & bonne Renommée, comme ont fait les anciens Chevaliers & être introduis à scavoir parler toutes sortes de langues, afin de communiquer avec toute sorte de gens qui ne sont éomuns par deça. Et si la fortune ou bonne aventure nous vouloit être amie nous aurions bonne volonté de conquérir terre & seigneurie car nous regardons que nous sommes ja huit freres, Dieu nous croisse, & sommes taillez si Dieu plaît, d'en avoir autant ou plus; & c'est à dire que le vôtre fut parti en tant de Seigneurie pour notre gouvernement pour moi & mon frere nous n'y consentirons jamais, car nous sommes bien aise qu'il n'en ait qu'un qui tienne tout le haut éclat que Monseigneur mon pere & vous tenez car des maintenant mon frere Guion & moi quittons nôtre part de tout ce qui nous pourroit échoir de par nous excepté votre bonne grace, avec l'aide que nous ferez présentement s'il vous plaît pour nôtre voyage accomplir. Enfans dit Melusine votre requête vient de grande vaillance de cœur, & pourtant elle ne doit être refusée & sur cette maniere je parlerai à votre pere car sans conseil je ne dois pas accorder votre requête, adonc ses deux enfans & Raimondin lui dit. Dame s'il vous semble que ce soit chose bonne à faire faite à votre volonté. Sire, dit Melusine vous dites bien, scachez qu'ils ne feront chose en ce voyage qui ne leur tourne à grand honneur & profit au plaisir de Dieu: adonc elle revint à ses 2 enfans pensez d'orenavant de bien faire car votre pere vous accorde votre Requête, & moi aussi, ne vous souzitez de rien, car en brief tems je vous aurai donné de votre fait à l'aide de Dieu, tellement que me scatez bongrez; mais dites moi qu'elle part vous voulez aller, afin de vous pouvoir de

ce qu'il faut. Adonc répondit Uriam; Madame, nous avons eu nouvelle que le Roi de Chipre est assiégedu Soudain en la Cité de Famagosse & là s'il plaît à Dieu nous avons mention d'aller pour le secourir contre les Sarrazins. Or donc; dit Melusine, icy faut pourvoir, tant du fait de la mer comme de la terre, & l'aide de Dieu j'en ordonnerai tellement qu'il vous souviendra de moi & ce ferai-je en brief, Lors les deux enfans s'agenouillèrent devant elle en remerciant honorablement, la Dame les redressa sus & les baïsa en pleurant car avoit grand douleur au cœur, quelque chose qu'elle fit de leur deparlement, car elle les aimoit d'amour de mere non pas de nourrice.



Melusine fut moult curieuse d'ap-
prêter l'affaire de ses enfans, fit
arriver à la Rochelle grandes & riches
Navires tant Galleres que rapins & gros-
ses Nels, la moindre d'iceux étoit cou-
verte, fut le Navire si grand comme
pour mettre quatre mille hommes d'ar-
mes.

Cependant les enfans manderent les
deux Chevalliers qui les avoient accoin-
té au voyage, leurs dirent qu'ils s'ap-
pareillaient pour partir en brief, com-
me ils avoient promis, les Chevalliers
leurs repondirent; Seigneur, nous som-
mes tous prêts, si avons accointé plusieurs
gentils-hommes qui sont apareillés pour
venir en votre compagnie, tous désirons
de vous servir & de vous faire plaisir.

Grand mercy dit Uriam, nous les mene-
rons si plaît à Dieu & vous aussi.

Or donc à brief parler, tant fit Me-
lusine que tout fut prêt & eut quatre Ba-
rons tant en Poitou, que Guyenne

à qui elle donna ses deux enfans en gouvernement & grand foison de Chevalliers d'el-
cuyers & de gentils-hommes jusqu'au nombre de deux mille cinq cens hommes, &
cinq cens arbalétriers.

Adonc les vivres, l'artilleries, les harnois & les chevaux furent chargés es vaisseaux
après monterent les gens es Navires, là eussies veu canons, bannieres & étan-
dard au vent, sonner trompettes aussi autres instrumens, les chevaux hannir bon-
dever que c'étoit grand beauté à les voir puis prirent les deux enfans congé de leurs
freres & des gens du pais qui pleuroient de leur départie. Quand ils furent là venus

Melusine les tira à part en disant. Mes enfans entendez que je vous veux dire & coman-
der. Voici deux anneaux que je vous donne, dont les pierres sont d'une même vertu
& sçachez que tout penserez à loyauté, sans penser à mal ni tricherie, & vous les ayez
sur vous, ja ne serez déconfis en nul faits d'armes, mais qu'ayez bonne & juste querelle
ni par enchantement d'art magique, ni poisons de quelque maniere ne vous pourront
nuir ni grever que si-tôt que vous les regarderez, ils n'ayent perdu vertu & force. Et
lors en donna à chacun un, & ils la remercièrent moult les genoux à terre après Melu-
sine reprit la parole, & dit mes enfans je vous en charge qu'en tous les lieux où vous
serez, que tous les jours vous oyez le service divin avant que fassiez autre chose, aussi en
toutes vos affaires que réclamez devotement aide de notre Créateur, & le servez crai-
gnez & aimez comme votre Dieu & votre Créateur honorez toujours à votre pouvoir
notre mere sainte Eglise & la soutenez, soyez les vrais champions contre tous mal-
veillans aidez & conseillez les femmes veuves & nourrissez ou faites nourrir les orphelins,
honorez toutes Dames, reconfortez routes pauvres pucelles qu'on voudra deshriter
déraisonnablement, aimez les gentils hommes & leur tenez compagnie. Soyez hum-
bles, doux, courtois humains & humilians aux grands & aux petits & si vous oyez un
homme d'armes qui soit pauvre, ou en petit état de vêtire en esclure donnez-lui du
vôt're selon votre aïement, & selon qu'il fera de valloë. Soyez larges aux bons, &
quand vous donnerez quelque chose ne le faites pas longuement attendre: mais regardez
quand combien, & pourquoi si la personne le vaut, où s'il est maître de sa maistrise,
ou si vous donnez par plaïance garde bien que foille largesse ne vous surprene, afin qu'a-
près on ne se mocque de vous: car ceux qui auroient de servi que vous leur fassiez aucun
bien se tiendroient pour mal content, & les étrangers se moquerent de vous enderriere
& gardez de ne prometre chose que ne puissiez tenir, & si vous promettez aucune chose
ne faites pas trop attendre après la promesse, & par trop longuement attendre éstraint
en la vertu du don. Gardez vous bien de convoiter la femme de celui de qui voulez être
aimés. Ne croyez pas conseil de garçon, & ne l'attuyez près de vous si vous n'avez bien
essayé mœurs & conditions & aussi ne croyez point le conseil des avaricieux ni tel hom-
me ne mettez en Office, car il pourroit faire peu de profit en son vivant, gardez bien
que n'accroyez chose que ne puissiez bonnement payer, & si nécessité vous contraint
d'accroître incontinent que vous avez aisément, faites-en restitution, & ainsi pour-
rez être sans danger, & vivre honorablement & Dieu vous donne aventure, vous
conquerez pays, gouvernez bien vos gens selon la nature & édition qu'ils ont & ils se
sont rebellés, surmontez les sans rien laisser passer des droits de votre Seigneur, &
que soyez toujours sur vos gardes tant que la puissance soit votre, car si vous laissez sub-
merger, il vous faudra gouverner à leur volonté: mais toutes fois gardez bien, quoi-
qu'ils soient doux & débonaires, que n'établissiez point nouvelles coutumes qui soient
déraisonnables & prenez sur eux votre droit seulement sans le rattler outre raison: car
si le peuple est pauvre, le Seigneur sera maudit & si besoin lui survenoit de guerre ou
d'autres nécessitez il ne sçaitroit de quoi s'aider, dont il pourroit choir en grand danger
& servitude, & n'en seroit à plaint des étrangers ni des privez, car une toison d'une
année est plus profitable que celle qui a été tonduë deux ou trois fois encore je vous

défens que ne croyez ni ayez fiance, aucun flateur, ni autre homme qui d'autrui médisoit en derriere, ni croyez aucun conseil de nul homme exilé fugitif de son pays, où il peut toucher au désir de nuire à ceux qui l'ont exilé, il y en a une bonne raison, vous avez aussi bonne cause de lui aider, car ce ne vous pourroit empêcher de venir au degré d'honneur. Et aussi sur toutes choses je vous défens de s'orgueillir, & vous commande à tenir justice au li bien au petit qu'au grand, & ne desirez de vous venger de tous vos forfaits; mais prenez amende honorable qui la vous offrira de chose de quoi on doit prendre amende & dommage, ne déprisez vos ennemis tant soient petits, mais soyez en votre garde à toute heure, gardez bien que tant que vous aurez été conquérant, qu'entre vos compagnons ne vous montrez comme sire, mais aux petits comme aux grands devez parler & tenir à chacun compagnie selon la qualité, puis à l'un & à l'autre, car tout ce fait les cœurs des créatures amiablement attraire l'amour de ceux à qui ils sont humains, doux, courtois, humbles en Seigneuries, ayez cœur de fierté de lion evers vos ennemis, & devez montrer entre eux votre Seigneurie si Dieu vous donne des biens, départez en vos compagnons selon ce que chacun est digne, quand à la guerre, ferez, croirez le conseil des vaillans hommes, qui ont haaté le métier & usage d'armes honorablement. Et aussi je vous défens que vous ne fassiez grand traité à vos ennemis, car en long traité gist aucune grande déception & grande perte & puissance de la partie: car toujours les sages reulent pour mieux faillir. Et le sage quand il voit qu'il n'a pas la puissance de résister à la force de ces ennemis, il pourchasse de tout tems un traité pour dissimuler tant qu'il se voye en puissance, & qu'il puisse nuire à ses ennemis.

Et adonc en peu d'heure ils se trouveront en voye, pourquoy les traités sont nuls, pourtant vous châtiez que ne pouvez votre ennemi, ou le pouvez mettre en subjection par honneur, lors si ne lui faites point courtoisie, il vous sera trouvé à grand honneur, vous lui faites moins par traité, & pour ce qu'il s'en trouve que d'un côté & d'autre, sans déception se pourroient les uns dire ou penser que vous eussiez aucune doute combien que je ne dis pas qu'on doive refuser un bien traité, qui se peut avoir, mais qu'il soit brief, ou si long que ce soit à toujours, & sans plus en faire son mémoire aux vivans, profit & honneur de celui qui pense avoir le plus bon droit & qu'il y a selon la commune renommée. Et ainsi Melusine enseigna ses enfans, lesquels l'en remercièrent humblement, puis elle leur dit; Mes enfans, je vous ay envoyé en votre Navire assez or & argent pour tenir votre état, aussi pour bien payer vos gens jusques à quatre ans, n'ayez doute que vous n'ayez assez de pain & de biseuit, eau douce, vinaigre, chair salée, poissons & bons vins jusques à long-tems, & allez en la garde de Dieu qui vous veuille garder, conduire & ramener à joye, je vous prie que pensez de bien faire & tenir à votre pouvoir ce que je vous ai enjoint.

Comme Uriam & Guion prirent congé de leur Pere & Mere, & entrèrent dedans le Navire.



Adonc ils prirent congé de leur pere & mere, & entrèrent en leurs vaisseaux, puis les ancres furent tirées & les voiles levées, les patrons firent leurs recommandations à Dieu selon leur coûtume, que Dieu par sa grace leur laissât accomplir leur voyage, puis vinrent en la mer, le vent se mit es voiles, & s'en allerent si roidement qu'en peu d'heures on en perdit la vie. Adonc raimondin & Melusine s'en partirent de leurs gens & vinrent au Château Ayglon. Et quand les deux enfans furent partis, ils furent long-tems sur la mer, passer par maintes isles pour eux rafraichir, & tant nagerent qu'ils virent par mer plusieurs vaisseaux qui chassoient deux galeres. Adonc dit le patron au deux freres, il est bon d'envoyer une galere pour sçavoir quelles gens ils sont, cela me plaît dit Uriam, ainsi le firent. Adonc la galere vint à l'encontre des autres deux en écriant, qui êtes-vous-là, ils répondirent nous sommes deux Galeres de Rhodes qui avons été trouvées des Sarrazins qui nous chassent. Et voyons bien que vous êtes Chrétiens, oüi dirent-ils, adonc dit l'un des Rhodes, là sont les gens du Soudan de Dames qui vont au siège de Famagosse & qui les pourroit tuer seroit un grand secours au Roy de Chypres, grand dommage au Soudan, puis ceux de la galere l'annoncerent aux freres. Lors monterent sur les Châteaux des mas bien garnis de tous instrumens. Et quand les Sarrazins virent qu'ils ne pouvoient fuir, ils prirent un vaisseau qu'ils avoient pris sur ceux de Rhodes, & avoient jetté ceux dedans la mer, & l'emplirent de busche d'huile, de graisse & de souffre. Et quand ils virent venir nos gens ils mirent le feu dedans, & l'envoyèrent vers nos gens; mais ils s'en donnerent garde, car assaillirent par l'autre côté & entrèrent entr'eux. Et là commença le trait des arbalestiers & des canons: mais nos gens virent sur eux par force d'ondes & la nef puis ardoit le mit entr'eux, & embrassa trois de leurs Nefs & furent péris ceux qui étoient dedans: finalement les Payens furent déconfis, gagnerent nos gens grand avoir, que les deux freres donnerent aux compagnons & à ceux des deux galeres de Rhodes, & se virent rafraichir en l'Isle de Rhodes, & donnerent aux freres de la Religion les festes qu'ils avoient conquises.

Et le Maître leur enquit leur voyage, & ils lui dirent qu'il falloit qu'ils allassent secourir le Roy de Chypre, & il leur demanda qu'ils étoient & les deux freres lui dirent la verité. Lors le Maître en fut joyeux, & dit qu'il y roit avec eux secourir le Roy de Chypre, dont ils remercièrent.

A l'once il fit assembler six Galleres ou il y avoit de vaillans gens d'armes, & vogue-
rent tant qu'ils approcherent de l'Isle de Colcos, & là apperçurent grande armée. Si
dit le maître des Rhodes à Uriam. Sire il seroit bon qu'on envoyât à cette Isle un
Rapin ou deux pour sçavoir s'il y a gens, il me plaît dit Uriam. Lors ils envoyerent le
Rapin, & s'en va grand erre nageant tant qu'ils vinrent en l'Isle, & descendirent, y
trouverent grand nombre des feux & des logis, adonc à l'expérience qu'ils virent & il
leur sembla qu'il y pouvoit avoir logé trente mille hommes d'armes, & y avoient se-
journez quatre ou cinq jours. Adonc se retirerent aux vaisseaux & vinrent à l'en-
contre de nos gens & leur dirent ce qu'ils avoient trouvé, je croi que ce sont Sarrazins
qui vont voir le Soudan au siège, & ceux que vous avez déconfis dont vous avez don-
né le reste de leur vaisseaux étoient de leur compagnie, & les attendoient en cette
Isle. Lors s'en vont grand erre par la mer, & vinrent à une Abbaye sur la mer qui
étoit sur la montagne fondée de saint Adrien, & on dit que là est la potence ou Dy-
mas le bon heron fut mis en la Croix. Sire dit le maître il seroit bon d'entrer en ce
petit port tant que nous eussions envoyé à Limasson pour en sçavoir des nouvelles &
pour sçavoir s'il nous vouldroient recevoir pour mettre notre Navire à sauté de-
dans leurs clos. Maître dit Uriam, votre plaisir soit fait. Lors arriverent au port, &
manderent à l'Abbaye qu'ils ne doutassent, car ils étoient leurs amis, & le Maître
de Rhodes étoit avec ceux lesquels quand ils ouïrent les nouvelles ils furent joyeux.
Et firent grand joye à nos gens, & envoyerent à Limasson de leurs freres annoncer la
venue du secours qui venoit pour secourir le Roi en son pays, quand le Capitaine du
lieu qui étoit Chevalier ouït les nouvelles il fut joyeux, & fit armer une galiote se
mit dedans en peu d'heure vin à nos gens si leurs demanda le Seigneur de l'armée, on
le mena vers Uriam & Guion son frere, & le Maître de Rhodes & plusieurs Barons
qui étoient en un Pavillon qu'ils avoient fait tendre sur la rive du port, on lui mon-
tra Uriam qui étoit sur une couche avec son frere & le Maître de Rhodes. Quand le
Chevalier l'apperçut il fut ébahi de sa grandeur & de sa fierté, néanmoins il le salua
honorablement, & Uriam les reçut doucement, sire dit le Chevalier vous soyez le
bien venu en ce pays, grand merci dit Uriam, sire dit le Chevalier, on m'a fait
entendre que vous êtes parti de votre pays en intention de venir aider au Roi de
Chypre il est vrai, dit Uriam: adonc sire dit le Chevalier, c'est raison qu'on vous
ouvre par tout on vous vouldrez aller parmi le Royaume de Chypre mais quand est ce-
le qui est à redouté Seigneur le Roi de Chypre, elle vous sera ouverte quand il vous
plaira. Et assit le port pour mettre vos vaisseaux à sauté, sire dit Uriam vous dites
bien, grand merci. Or il est temps de partir, car mon frere & moi avons désir d'ap-
procher de ses Sarrazins non pas pour leur profit: mais pour leur dommage s'il plaît
à Dieu que le puissions faire, sire dit le Chevalier il est bon que fassiez tirer dehors de
vos chevaux tant qu'il vous plaira, & prenez de vos gens si il y ont par terre.

Vous dites bien dit Uriam & fit Armer quatre cent gentils hommes des plus hauts
Batons & Ecuyers monterent à cheval, & allerent à bannière desployé bordé d'ar-
gent & d'azur à l'ombre d'un lion de gueule en bel ordonnance. Et le Maître de
Rhodes & les autres s'équipèrent en la mer, & allerent vers le part, & Uriam che-
vaucha tant avec le Chevalier qui le regardoient, qu'ils vinrent en la Ville & furent
bien logez. Adonc vint le Navire arriver au port, & on fit tirer les chevaux hors de

lainer, & tout ce qu'il leur plaît se logerent, au dehors de la Ville en tentes & pa-
villons, & ceux qui n'en avoient point, se logerent au mieux qu'ils purent, & fai-
soit beau voir l'ost, quand il fut logé, les plus hauts Batons se logerent en la Ville, &
le Navire fut tiré, le firent mettre au clos, y communiquerent bons artilletriers pour
défendre & garder es clos si, les Sarrazins y venoient pour mal faire, adonc le Capi-
taine regarda bien l'ost, & le maintien de ses gens, les pris moult, & dit qu'ils é-
toient gens de grosse entreprise, qu'un si petit nombre entreprenoit d'avoir la victoire
contre le Soudan qui avoit plus de cent mille Sarrazins, & Uriam n'avoit pas à conter
les gens du Maître de Rhodes plus de quatre mille combattans, si le tient à grande au-
dace de cœur grande vaillance, quand il considéra la grandeur & la façon d'Uriam
la fierté de son visage, & aussi Guion son frere, il dit à ses gens ceux qui sont dignes de
conquerir tout le monde, il dit en soi-même que Dieu les avoit envoyés pour secou-
rir le Roi, & pour exaucer la foi Chrétienne, qu'il le demande au Roi. Adonc le
Chevalier fit faire une lettre, & y fit mettre en écrit la maniere d'Uriam & de son
frere, de leurs gens de leur venue, & comme il avoit nom, & de quel pays ils é-
toient, si appella un sien neveu, lui dit, il faut que portiez cette lettre à Famagosse,
& la bailliez au Roi quoi qu'il advienne dont si Dieu plaît ne vous adviendra que
bien, force est que le fassiez, sire dit il, vous mettez moi & les lettres en grand a-
venture: car si par aucun méchef, comme il advient souvent, donc Dieu me vueille
garder si j'étois pris des Sarrazins, il n'est rien de ma vie, vous le sçavez bien;
mais que pour l'amour de vous & du Roi je leur donnerai confort & espérance
d'être mis au plaisir de Dieu à delivrer du peril de mort où il est je me mettrai à la-
venture, & je prie à Dieu qu'il lui plaise me conduire à sauté; car ainsi doit-on
servir son Seigneur, adonc il prit la lettre & monta sur un petit courcier de Bar-
barie & se mit en chemin.

L'Histoire dit qu'Uriam appella le Maître de Rhodes & le Capitaine du lieu, il
leur dit, Seigneur le Soudan est-il guere jeune homme né de grande entreprise,
ils répondirent que ouï, Comment dit Uriam, fut-il jamais en ce lieu pour faire
guerre que cette fois, ils répondirent que non, & qui donc dit Uriam, la meu de
passer la Mer maintenant, puis qu'il est homme d'entreprise je m'émerveille qu'il
s'en est tant tenu à ce que vous lui êtes près voisins, & à grande puissance comme
on m'a dit sire, dit le Capitaine, notre Roi à une belle fille de l'âge de quinze à
seize ans, laquelle le Soudan a voulu avoir par force, notre Roi ne lui a voulu ac-
corder s'il ne se fait baptiser, & sçachez que toujours avons eut réves ensemble, & par
cy devant les nôtres de si long tems qu'il n'est mémoire du contraire. Et quand le
Soudan a veu que le Roi ne lui a voulu accorder sa fille, il lui a renvoyé les let-
tres avec une déffiance, & étoit déjà sur la Mer avec cinquante mille Sarrazins, &
fit son harnois mettre à terre, & mit le siège devant Famagosse, où il trouva le Roi
tout dépourveu de sa Baronnie, lequel ne sçavoit rien de sa venue: mais depuis y
font entrez plusieurs gens malgré lui, & a eu belle escarmouche où il y a eu grand
dommage d'un côté & d'autre.

Et puis les Sarrazins sont rafraichis deux fois de gens nouveaux, tant qu'ils sont
bien maintenant cent mille: mais à ce dernier voyage ils ont perdu grande partie de
H ij

leurs navires & de leurs gens qu'ils ont entendu en l'Isle de Cotes, car une grande galere de la noire Montagne qui les poursuivoit, nous a dit qu'ils mirent en chasse deux Galleres de l'Hôpital & ne sçurent qu'ils sont devenus: car depuis ils attendirent bien six jours en l'Isle: mais quand ils vinrent au siège, sire dit le Maître de Rhodes, cecy pourroit bien être vrai: mais voyez si Monsieur Uriam & son frere qui en sçavoient bien répondre, car ils les ont tous tuez & déconfis; nous ont donné de leurs fûtes & leurs Navires. Loué soit Dieu dit le Chevalier, or vous ay-je conté comme la guerre est venue, & pourquoy le Soudan a passé la mer.

Amours, dit Uriam, ont bien tant & plus de puissance que telle entreprise faire, puis que le Soudan est entrepris par la force d'amours tant plus est à douter: car amours ont tant de puissance qu'ils sont de corps hardis & de faire grande entreprise, ce qu'au devant il étoit à ce que le Soudan est hardy entreprenant de tant, est-il plus à douter, toutes fois soit faite la volonté de Dieu, car nous partions d'icy demain au matin après le service divin pour les aller visiter.

Adonc fit crier par la trompette que chacun apportât son harnois; & partit au tiers son de la trompette en bonne ordonnance chacun sous la bannière & qu'ils suivissent la bataille de l'avant-garde, ce qu'ils firent.

Là eussies veu grand martel is à recouvrer petites plattes, gantelets harnois de jambes ferrot lances & chevaux tourner corps d'acier & jasserans, habiller & meure à point toutes choses nécessaires, en cette nuit Uriam commanda à un vaillant Chevalier de son ost de faire guet & à cinq cens hommes d'armes & cinq cens arbalétriers. Or je retournerai au neveu du Capitaine qui chevaucha vers Famagosse. Et tant exploira qu'il vint environ minuit au coing du bois sur une petite montagne & regarda en la vallée & vit l'ost des Sarrazins où il y avoit grande clarté des feux qu'ils faisoient par les logis & apperçût la Cité si environnée de Sarrazins qu'il ne sçût quelle part tirer pour y entrer, & là fut long-tems en cette pensée. Or advint que environ le point du jour quatre étrangers de plusieurs nations saillirent par une porterne de la Cité & vinrent tout mouvoir l'ost par maniere de bataille, & à celle heure le guet se parloit & étoit ja retourné au logis: & ceux entrèrent en l'ost avec aucuns de ceux du guet qui oncques ne s'en donnerent garde cuidans qu'ils fussent de leur gens vinrent à la tente du Soudan.

Et adonc commencerent à fraper des lances & des épées sur tous les Sarrazins qu'ils rencontroient, & couperent cordes de pavillons & tentes, & firent grande occision de payens selon la quantité des chrétiens qu'ils étoient. Adonc l'ost s'écria à l'arme & incontinent ils s'armerent & quand les Chrétiens virent ce ils s'en allerent vers la Cité, occisant & jettant par terre tout ce qu'ils rencontroient en leur chemin, & quand le Messager vit si grand effroi il picqua son cheval des éperons, vint passer au dehors des logis, & passa tout l'ost des Sarrazins, & incontinent il se trouva entre la Ville & ceux qui avoient émeu l'ost. Et adonc il connut bien que c'étoient de ceux de la Cité si leur écria: Seigneur pensez de bien faire, je vous apporte bonnes nouvelles, car la fleur de Cavallerie de la noble Chrétienté vous vient secourir, c'est à sçavoir ces deux Damoiseaux de Lusignan, qui ont déjà déconfit une gran partie des gens du Soudan sur mer & amenerent avec eux quatre mille combattans. Et quand ils entendirent ils lui firent grande joye, & entrèrent en la Ville sans

aucune perte, dont le Soudan fut dolent. Adonc commença l'escarmouche jusques devant des barrières: mais les Chypriens firent reculer les Sarrazins, & y en eut plusieurs morts & navrez, si fit le Soudan sonner la retraite, quand il vit qu'il ne pouvoit faire autre chose dont le messager vint au Roy & lui présenta la lettre, lequel le Roy reçut benignement, & rompit la cité & vit le grand secours qui lui venoit ainsi que le Capitaine lui écrivoit.

Lors tendit les mains vers le Ciel en disant. Ha glorieux pere Jesus Christ, je te remercie de ce que tu ne m'as point oublié, qui suis ta pauvre créature & ton pauvre serviteur qui ai long-tems vécu ici dedans en grand doute & misere de ma pauvre vie moi & les miens.

Adonc fit annoncer par toutes les Eglises qu'on sonnât les cloches, & qu'on fit procession à croix & bannieres & à torches ardentes en loüant Dieu le Créateur, & en le priant qu'il les voulût par sa grace préserver du danger des mécréans Sarrazins, si commença forte sonnerie & fut la joye moult grande, quand ces nouvelles furent répandues parmi la Ville. Et quand les Sarrazins oyrent la joye qu'on faisoit par la Cité, ils furent ebays pourquoy on faisoit si grande feste, ils ont ouï quelque nouvelle, que nous ne sçavons pas, dit le Soudan, ou ils sonnent pour donner à connoître qu'ils ont des gens assez pour se défendre.

Comme Hermine fille du Roy de Chypre envoya querir le Messager pour sçavoir quel secours il venoit & quel gens.



Quand la Damesse ouï nouvelles du secours elle envoya querir celui qui les avoit apportées, lequel vint à elle en sa chambre, lui fit la réverence. Ami, dit Hermine, vous soyez le bien venu; or me dites de vos nouvelles, & il dit ce qui en étoit; ami, dit-elle, vous avez vu ces gens qui nous viennent secourir. Mademoiselle, dit le Messager ce sont les plus experts gens d'armes, & les plus beaux hommes les mieux habillez que jamais vinrent en ce pays; or nous dites, dit-elle, de quels pays il sont, & qui est leur chef. Mademoiselle, dit-il, ce sont Poitevins, il mèneat deux enfans Damoiseaux, se noment Lusignan, & l'ainé à nom Uriam, l'autre Guion, & n'ont nulle barbe, ami dit la Damesse, sont-ils si beaux Damoiseaux que vous dites, l'ainé dit le messager, est fort grand & avenant à mesure: mais il a le visage court & large à travers, un œil rouge & l'autre pers les oreilles grandes à merveilles, & de membres & de corps, est un des beaux Chevaliers que je vis, onc le plus ainé n'est pas si grand, mais il est fort beau de membres & de visage, excepté qu'il a un œil plus haut que

l'autre : mais pourtant il ne méfioit pas , & dit chacun qui les voit qu'ils sont dignes de conquérir tout le monde , ami dit Hermine , irez vous vers eux. Il répondit Madame aussi tôt que je pourrai avoir tems & lieu propice pour sortir de la cité. Ami, dit elle ; vous saluerez de par moi les Damoiseaux , & donnerez à l'ainé ce vermeil ; lui direz qu'il le porte pour l'amour de moi , l'anneau d'or & ce diamant donnez au moindre ; & lealuez beaucoup de fois. Il répondit ; Madame . je le ferai volontiers. A tant il partit d'elle vers le Roy qui avoit fait ému , & le firent en l'ost , si qu'avant que l'ost fut armé , ils firent grand dommage puis allerent Sarrazins hors de leurs tentes à de arroy , les chasserent jusques aux barrières , là y eut grande escatmonche & maint hommes mort tant d'un côté que d'autre , tout l'ost arriva où l'escarmonche étoit. Adonc fut mis de hors le messager par une autre porte par devers l'ost ou trait d'un arc , on il ne fut aperçû ; adonc chevaucha en grand ecre vers son oncle , car il lui tat doit d'être arrivé vers lui pour aller dire les nouvelles , pource qu'il vit qu'il pouvoit plus perdre que gagner.

Comme le Roy de Chypre manda par tout son pays qu'on reçût honnêtement Uriam & son frere.



qu'il commandât à toutes bonnes Villes, Châteaux, Forteresses, portes & passages qu'ils les laissassent entrer , & qu'il obéissent à eux. Quand le Capitaine eut vû ceci , il montra la lettre à Uriam & à Guyon. Et quand il l'eurent lue tout hautement , ils appellerent le Capitaine & le maître de Rhodes aussi les deux Chevalier qui leur avoient annoncé l'avanture du siège & leur lurent la lettre tout haut. Lors dit Uriam au Capitaine. Nous remercions le Roi de l'honneur qu'il nous a fait , mais quand à nous nostre intention n'est

pas d'entrer en ses Villes & Châteaux tant que nous pourrions aller ailleurs , mais pensons au plaisir de Dieu de faire faire bonne guerre au Soudan , & dites nous quel nombre pourra sortir de vos garnisons car il est besoin de le sçavoir , s'ils sont gens dont on puisse être sure car nous avons bonne intention de combattre le Soudan , & mettre fin à cette guerre , & pour cette cause nous sommes venus par de ça. Ce sera fort à faire dit le Capitaine : car les Sarrazins sont bien cent mille. Ne nous en chaille dit Uriam nous avons bon droit en tout cas , ils sont venus tous courtte sus sans cause. Et posé que nous fussions allez court sus en leur pays nous le devons faire car ils sont tant de gens nous peu car ils sont ennemis de Dieu , & pourtant plus point un grain de poivre qu'un sac de froment & la victoire ne git pas à la grand multitude de peuple : mais en bon gouvernement & bien vrai qu'Alexandre qui conquist tout le pays , ne voulut on avoir plus de dix mille hommes d'armes contre tout le monde par une journée. Quand le Capitaine l'ouit parler si vaillamment , il tint à grand ben disoit qu'il conqueroit encore moult de pays & puis lui dit je vous trouverai quatre mille hommes combattans dix mille brigandiers , qu'Abaçiers , qu'autres. C'est assez dit Uriam. Or faites que nous les ayons à demie journée près de nos ennemis & il lui répondit qu'ils n'y au roit faire . donc le neveu du Capitaine s'agenouilla devant Uriam , & Guyon en disant. Nobles damoiseaux la plus belle pucelle & la plus noble que je sçache vous saluè moult fois & vous envoie de ces joyaux , si prit le vermeil d'or où il avoit maintes pierres très riches & dit à Uriam , sire tenez ce beau vermeil de par Hermine fille de notre Roi laquelle vous prie humblement que le partiez pour l'amour d'elle. Et Uriam le prit joyeusement , & le fit attacher à sa cotte d'armes & lui dit mon ami cent mille merces à la noble damoiselle , qui tant d'honneur m'a fait sçachez que je le tiendrai moult cher pour l'amour d'elle , & grand merci au Messager. Après il presenta à Guyon l'anneau de par sa damoiselle & lui dit qu'il lui porta pour l'amour d'elle , & il lui dit que si feroit il , si le mit en son doigt & en remercia fort la damoiselle & le Messager & donnerent les freres de riches dons , tantôt la trompette sonna , & chacun se mit en chemin , & la voit ou belle compagnie le Capitaine envoya par tout les ports , & fit assembler tous les Dames , & en eut cinq cent plus qu'il n'avoit dit aux deux freres lors Uriam se logea sur une petite rivier & le lendemain au matin se delogerent & cheminerent tant qu'ils vinrent un peu devant midi en une belle prairie sur une riviere & y avoit beaucoup d'arbres aussi il y avoit comme à demi quart de lieue un grand Pont , où il convenoit passer de là n'y avoit que les sept lieues jusques à Famagoste , déjà Uriam fit loger les gens dit qu'il attendoient le Capitaine & les gens qu'il devoit a mener.

La demorerent la nuit & le lendemain jusqu'à l'heure de tierce , toutesfois aucuns Chevaliers & plusieurs escoyers s'étoient allez ensemble ébattre vers le pont & virent qu'il avoit environ quinze hommes d'armes descendus avoient les lances en leur poings & les bassinet mi en guise qu'ils s'armoient en la contrée : d'autre part ils en virent fondre environ 400. hommes d'armes qui se mettoient fort en peine de passer outre pour crever ceux de ça. Adonc vint à eux un de nos Chevaliers & leur cria qui êtes vous , & l'un répondit , Chrétiens sommes au Roi de Chipre & ceux de là sont Sarrazins & les suivent six milles payens qui viennent au fourrage ceux nous ont occis cent de nos compagnons , seigneur dit le Chevalier si vous pouvez tenir

vous aurez tantôt secours. Nous en avons grand besoin, dit l'un d'eux, allez & nous attendrons tant que nous pourrons résister. Adonc le Chevalier frappa des éperons & vint à ses compagnons leur compra le fait. Et quand ils ouïrent ce ils se hâtèrent de venir en l'ost, rencontrèrent vingt arbalétriers si leur dirent qu'ils allaient aider à garder le pont où il y avoit quinze hommes d'armes contre les payens.

Quand iceux les entendirent; ils allerent hâtivement vers le pont, & à la proche ils virent qu'ils y avoit sur le pont trois Chrétiens qui étoient abbatu de coups de lances. Avancez, dit l'un nous demeurons trop, voyez comme ces mâlins oppressent les Chrétiens, lors ils bendirent leurs arbalètes & mirent en couche, & laisserent tous aller en une fois, en tuèrent vingt deux morts sur le pont à cette fois.

Quand les Sarrazins virent ce ils furent ébahis, & s'en allerent reculant au bas du pont, adonc les Chrétiens allerent redresser leurs compagnons qui autoient été abbatu sur le pont, lesquels reprirent bon courage. Lors les arbalétriers commencerent à tirer si fort, qu'il n'y eut si hardy Sarrazin qui osât mettre le pied sur le pont, là firent venir les archers & là commença l'escarmouche à renforcer: mais mieux voulut aux Sarrazins qu'ils se fussent tuez arrier, car les Chevaliers vinrent en l'ost. Adonc Uriam s'arma, & aussi fit armer mille hommes d'armes, & cent arbalétriers pour le suivre si besoin en avoit, afin qu'ils fussent près de les secourir, & pour les conduire, ordonna un Baron de poitevin, & commanda que tout l'ost fut armé en bataille, les laissa en garde à son frere Guion & au maître de Rhodes.

Adonc il fit partir avant l'étendart, chevauchant en bataille bien ordonnée, & fut Uriam devant le bâton au poing, & le tint ensemble si bien serré que l'un ne passoit l'autre d'un pouce; mais avant qu'ils furent au pont, arriverent sept milles Sarrazins qui fort oppressoient nos gens, & les avoient ja boutez presque fus du pont, & tant vint Uriam qu'il mit pied à terre la lance au poing, aussi firent ses gens, & se déployer la bannier, & furent les arbalétriers, d'un côté & d'autre du pont, & commencerent fort à opposer Sarrazins, & les firent reculer; adonc Uriam Lusignan à haute voix, & monta sur le pont sa bannière devant, & les Sarrazins d'autre part commencerent fort à bouté les lances. Uriam frappa un Sarrazin de sa lance parmi la poitrine, tellement qu'il lui perça le foye & le poulmon, & la fit fiere la meslée; mais ensu les Sarrazins perdirent le pont & tomberent plusieurs en la rivière, lors les Chrétiens passerent le pont legerement, & à tant commencerent la bataille fiere, y eut des morts & des navrez, & reculerent les Sarrazins & perdirent la place. Uriam fit passer le pont aux chevaux; car il apperçut bien que les Sarrazins se retiroient, adonc vint l'arrière garde qui àprement passa le pont. Et quand les Sarrazins l'apperçurent ils monterent tous qui peut à cheval, s'en recournerent leurs gens qui emmenèrent leurs proyes de Vaches, Bœufs, Moutons, Porcs.

Lors Uriam monta à Cheval & fit monter ses gens commanda l'arrière garde qui passoit le pont qu'ils suivissent en bataille, ce qu'ils firent.

Et donc Uriam & eux suivirent les Payens à desaroï qui s'en alloient gronder, & tous ceux qui étoient atteints étoient mis à mort, & dura l'occision bien cinq heures si se retirèrent les Sarrazins, & laisserent leur proye & vintent à une haute montagne vers Famagosse, & là se mirent en grand ordonnance, & à tant vint Uriam &

les gens les lances baissées, la eut l'assemblée mainte hommes morts d'un côté & d'autre & se tinrent forts les Sarrazins: car ils étoient grand nombre, & Uriam les assailit àprement. Alors vint l'arrière garde, où il y avoit cent arbalétriers, & lors dirent les Sarrazins la place & se mirent en fuite, y eut bien quatre mille occis, sans ceux qui moururent au poit, & dura la déconfiture julques près l'ost des Sarrazins, adonc Uriam fit retirer ses gens, & commencerent avec eux la proye que les payens avoient laissé, ainsi si s'éloignerent les uns des autres en peu de tems & s'en retournerent Uriam & ses gens au port, & les Sarrazins allerent à leur ost criant à l'arme, & la viffiez les Sarrazins courir aux armes, & aussi hors de leurs tentes, adonc un Sarrazin conta au Soudan l'aventure qui leur étoit avvenue, lequel quand il ouït ce, il s'émerveilla moult qui pourroit avoir amené ces gens qui lui avoient tant porté de dommage.

Lors il vint grand éfroi de trompette en l'ost des Sarrazins dont ceux de la Ville s'émerveilloient fort qu'elle chose pourroit être advenue en l'ost, & s'armerent & chacun se tint sur les gardes, à la porte de la Ville vint un des Chevaliers qui avoit été au point lequel avoit passées entre tous les Sarrazins: & sçavoit les nouvelles d'une part & d'autre, & aussi les grands faits d'armes que Uriam avoit fait, si s'écria à haute voix. Ouvre la porte: car je vous apporte bonnes nouvelles, & lors il lui dirent qui êtes-vous, il répondit, je suis un Chevalier de la noire montage, adonc il lui ouvrirent la porte & le menerent au Roy, lequel le connut bien: car autrefois l'avoit vu, & le Chevalier s'inclina devant lui, & lui fit la reverence, & le Roi le reçut benignement, & lui demanda des nouvelles, & il lui conta tout le fait, & comme Uriam avoit recours la proye à l'aventure du pont & toutes les autres choses, comme avoit intention de venir combattre le Soudan bien tôt. C'est homme cy me devoit Dieu dit le Roi, pour recouyter mon pays des felons Sarrazins, pour la sainte Foi Chrétienne exaucer, & je ferai demain sentir au Soudan que le secours m'est prêt que je ne le doute gueres. Mon ami, dit il au Chevalier allez dire ces nouvelles à ma fille sire, dit le Chevalier très volontiers, adonc vint à la chambre de la pucelle, & la salua doucement, lui conta toute l'aventure, comment sire Chevalier dit la Demoiselle fûtes vous en bataille. Oui dit-il & ce Chevalier dit-elle qui a si étrange visage est il batailleur comme on dit, Mademoiselle dit il mais plus de cent fois: car il ne craint homme tant soit grand ou puissant & quoi qu'on vous en dit, c'est un des plus preux & vaillans Chevaliers que je vis oncques. Sil vous avoit pris pour le loïer, dit-elle il a bien employé sa mile Mademoiselle, dit le Chevalier, je ne parlerai jamais à lui mais il vaut mieux que je ne dis.

Adonc elle lui répondit, ami bonté vaut mieux que beauté, & tant me tairai d'eux & dirai de Uriam qui demeure au pont, & trouva son ost logé par de ça le pont & aussi le Capitaine qui avoit mené les gens d'armes qu'il avoit levé des garnisons, lesquels étoient bien de quatre à cinq cens hommes & deux mille arbalétriers, & y avoit moult de gens de pied, & furent tous logez en la prairie près la rivière ou Uriam trouva son pavillon levé, & les autres qui avoient été à la poursuite des Sarrazins se logerent au mieux qu'ils pûrent, cette nuit firent bon guet.

Et ici me tairai de cette chose, & du Roy de Chypre qui étoit fort joyeux du secours qui lui étoit arrivé, & remercia notte Seigneur Jesus-Christ, ainsi passa

la nuit: mais quiconques fut aises ce ne fut pas Hermine: car elle ne pouvoit faillir de la pensée de Uriam & desiroit l'avoir pour le bien qu'on lui en disoit en elle même, que s'il avoit ores le visage plus étrange & contrefait qu'il n'étoit si est il bien taillé pour sa prouesse & bonté d'avoir fille du plus haut Roi du monde à amie, ainsi elle pensa toute la nuit à Uriam, car amour lui fit penser par son grand pouvoir & le lendemain, au point du jour le Roi son pere eût ses gens prêts, & saillit de la Cité avec mille hommes d'armes & bien mille que brigandiers qu'arbalétriers qui l'attendoient en embûche aux deux côtes de la barriere pour le recueillir s'il étoit oppressé des Sarrazins, donc le Roi le ferit en l'ost porta grand dommage aux Sarrazins car il avoit commandé sur peine de la haut que nul ne prit prisonnier mais qu'ils missent tout à mort, & ce fit-il afin qu'ils n'aimassent la dépouille & la prove par avarice, & en la fin qu'ils les peut tenir ensemble pour se retirer sans perte. Adonc commença l'ost à s'émouvoir & venoient qui mieux pouvoit Sarrazins à la mêlée.

Quand le Roi apperçût qu'ils venoient à puissance il remît ses gens ensemble & le fit retirer le petit pas & se mit derrière l'épée au point & quand il voyoit un Chevalier approcher il se retournoit & le faisoit reculer, & quand il l'attaignoit il le chatoit tellement qu'il n'avoit talent de le suivre & se porta vaillamment que chacun disoit qu'il étoit vaillant & preux & n'y avoit si hardi Sarrazin qui osât attendre un coup de sa main. Lors vint le Soudan avec grande route de Sarrazins armez sur un grand d'étrier qui tenoit un dard envenimé, & quand il vit le Roi qui ainsi mal menoit ses gens il lui jeta le dard par grand ire & le frappa au côté fenestre tellement qu'il perça tout outre, & le jaskeran qu'il avoit vêtu ne le peut garantir & incontinent après il sentit grand engoisse & tira le dard de son côté & le euida rejeter au Soudan, mais il trouva le détrier si appertement que le dard passa outre & ferit un Sarrazin parmi le corps, tellement qu'il ruat mort par terre parce qu'il n'étoit pas bien armé & avant que le Soudan, qui s'étoit trop avancé pour retourner, le Roi le ferit qu'il l'abbait tout étandu sur la terre. Lors vinrent les payens si fort qu'il convint au Roi de se reculer entre ses gens & fut le Soudan redressé & remonté sur un courfier. Adonc fut grande la presse, & les payens furent si forts qu'ils rebouterent le Roy & ses gens dedans leurs barrieres. Lors commencerent les Chyptiens qui gardoient le passage, à tirer flèches & vite tous de grand maniere, & là furent occis beaucoup de Sarrazins. Et aussi le Roi avoit perdu moult de sang & affoiblissoit, dont les gens commencerent à leur ébayr & combien que le Roy souffroit grande douleur néanmoins réjoüissoit-il fort ses gens & leur donnoit, tant fort que les Sarrazins ne purent rien conquêter qu'ils ne perdissent & fut l'escarmouche moult fière & perilleuse & ainsi le Roi reconfortant ses gens en endurent grand douleur le remît dedans la Ville, & étoit merveilles comme un tel Seigneur navré à mort se pouvoit tenir sur son cheval, & étoit le coup mortel sinon que le venin, car le dard étoit fort envenimé & en peu de tems il apparut bien, car il mourut de ce coup mais il avoit le cœur plein de si grand vaille; comme le fait le monstre qu'il ne se dégnoit plaindre à ses gens du mal qu'il souffroit jusques à tant que l'un des Barons s'en aperçût: parce qu'il étoit du côté fenestre depuis la jambe jusques au bascon tint rouge du sang qui dégoutoit de sa playe, & quand il s'arrêtoit la place étoit toute merveille de son sang, dont cetui Baron lui dit. Monseigneur, vous avez ici beaucoup trop de

menré venez-vous-en & faites retirer vos gens en la Ville avant qu'il soit plus tard afin que les payens se mettant par la mêle avec nous. Lors le Roi qui sentoît grand douleur lui répondit, faites-en à votre volonté, adonc le Chevalier fit mettre cent hommes d'armes qui étoient rafraichis au devant de la barriere de la Cité & fit recommander l'escarmouche avec cent arbalétriers, ainsi furent les Sarrazins repoussez dont le Soudan fut courroucé, & s'écria à ses gens. Avant Seigneurs & Barons aprenés à bien faire, car la Ville sera nôtre aujourd'hui, elle ne vous peut échapper, renforça le mêlée; là eussies veu assallir & défendre d'un côté & d'autre: mais quand le Roi de Chipre vit que les Sarrazins se renforçoient il reprit cœur en lui, leur fit une moult fort pointe, & la souffrit tant de peine qu'il y eut plusieurs veines de son corps ouvertes & toute rouges, dequoi aucuns disent que sa vie fut abregée. Et lors fut Sarrazins moult reculez & y en eut plusieurs morts & navrez si approcha la nuit y eut grand perte d'un côté & d'autre: toutes fois les Sarrazins se départirent car le Roi rebigotoit tellement ses gens qu'ils ne doutoient les coups, non plus que s'ils fussent été de fer ou d'acier. Et quand les Sarrazins furent partis le Roi & ses gens se retirèrent en la Ville, mais quand ils scûrent l'aventure du Roi ils commencerent grand deuil. Et le Roi voyant ce, leur dit mes bonnes gens ne faites telle douleur, mais pensez de bien vous défendre du Soudan & Dieu vous aidera s'il lui plaît lequel en tout tems nous vueille secourir & être en aide, car je serai tantôt guéri, adonc rapaisé le peuple en peu d'heures & toutes fois le Roi disoit ces paroles pour rejoüir son peuple & échaper sans mort si commanda qu'on fit bon guet, & leur donna congé, & vint en sa chambre. Et incontinent sa fille laquelle avoit ouï dire qu'il étoit venu, le vint desarmer, & quand elle apperçût que son harnois étoit plein de sang, puis la playe elle tomba pâmée le Roi se voyant commanda qu'elle fut portée en sa chambre. Après les Chirurgiens vinrent voir le Roi qui étoit couché en son lit, lui dirent qu'il ne s'ébaissoit point & que ce n'étoit rien, je sçai bien comme il me va dit le Roi la volonté de Dieu soit faite. Cela fut scû par la Cité, parquoi la douleur des habitans commença plus sans comparaison qu'elle n'étoit au paravant. Ici se tint l'histoire du siège du Roi, & commence à parler Uriam, de son frere, & comme il exploiterent, depuis il vint en son logis qu'il trouva deça le point & son pavillon tendu.

Comme Uriam & son frere Guion, & le grand Maître de Rhodes marcherent au secours du Roy de Chipre qui étoit assiégé dans la Ville de Famagosse.

Le lendemain au matin Uriam après la Messe oüyé fit venir devant sa tente les Capitaines, Canons, Etendarts & les gens avec eux tous armez pour eux faire visiter il les regardoit moult, les étrangers comme les siens & leur contenance & si retint bien en son cœur ceux qui lui sembloient en leurs conditions les plus hatifs, puis fit faire le nombre des gens d'armes qui là étoient assemblez en la prairie, & aussi tant les siens comme ceux du Maître de Rhodes & du Capitaine, trouva qu'en tout il étoit de neuf à dix mille combatans, si leur dit écoutez tous beaux Seigneurs nous sommes cy assemblez pour soutenir la foi de Jesus-Christ de laquelle il nous a tout regenez & sauvez comme chacun de nous sçait bien, qui a premierement sou-

fait mort & Passion pour l'amour de nous racheter des peines d'Enfer ; pour ce Seigneur veu & considerez en vos cœurs qu'il nous a fait cette grace, nous ne devons point refuser la mort, qu'il lui plaira nous ordonner & pour soutenir les Saints Sarrasins qu'il nous a administré pour notre salut, combien que nous avons affaire à forte partie, car ils sont bien dix contre un de nous, mais quoi nous avons bon droit, car ils nous sont venus assaillir sans en avoir bonne cause sur notre droit heritage, car & aussi nous le devons pour raison car Jesus-Christ prit tout seul la guerre pour notre salutation, & par sa mort seront tous les bons sauvez qui les commandemens tiendront, donc sçachez que tous ceux qui y mourront seront sauvez & auront la gloire du Paradis, & pource Seigneurs je vous dis que j'ai intention au plaisir de Dieu de presentement moi pour voir pour approche de nos ennemis & de les combattre le plus que je pourrai si vous prie que s'il y a homme en cette place qui ne sente son cœur ferme pour l'aventure qu'il plaît à Dieu nous envoyer qu'il se tire à part car un seul couart failli est aucunes fois perduë une besogne & tous ceux qui voudront venir en bonne volonté, tant de mes gens comme des autres je leurs donnerai assez d'argent pour leur necessitez, je leurs donnerai Navires pour passer la mer. Après ces paroles il fit lever sa bannière au trait d'arc dessus la montagne, & la fit tenir à Gaion son frere sur un haut d'étrier, leur dit, tous ceux qui ont volonté de venger la mort & de notre Seigneur, d'exaucer la Foi Chrétienne, & de aider au Roy de Chypre se tintent sous ma bannière en pleurant de joye & de pitié qu'ils eurent de ce que Uriam fut réjoui, fit sonner ses trompettes & se mirent en chemin.

Adonc le Maître de Rhodes & le Capitaine de Lymasson se mirent en bataille, dirent bien que envers Uriam & ses gens nuls hommes n'auront duré, ainsi chevaucherent tant qu'ils vinrent près de la montagne ou de la bataille avoir été faite le jour de devant. Messigneurs dit Uriam la dessus cette riviere il seroit bon que nous allassions loger jusques à tant que nous fussions rafraichis, & tandis regarderous comme nous pourrons pour la plus leur grever nos ennemis, ils répondirent que c'étoit bien, adonc s'en allerent loger tout ensemble afin qu'on ne les peu prendre à découvert.

LE Soudan avoit envoyé secrette épie, parquoi il sçût que le secours venoit au Roi, & comme il étoit navré dont la Cité étoit troublée, si délibéra de faire assaillir la Ville fit sonner les Trompettes quand le Soleil fut levé, & fit ordonner ses batailles, les painziere vint ent aux barrieres, & la commença la pillerie, archaliers tiroient moult vites par dehors & par dedans, les eut mainte Sarrasins morts car ceux de dedans tiroient de gros canons dépingales, adonc vint le Soudan qui s'écria à haute voix avant seigneurs & Chevaliers mettons peine de prendre cette Cité avant que le secours leur vienne, par Mahom, celui qui pourra entrer dedans le premier, je lui donnerai son pesant d'argent en l'état qu'il y entretient lors on les eût veu faillir au fossez portant pics, boyaux, pieux des Navires & autres instrumens & eux efforcer à toute puissance d'entrer & d'assaillir tant que c'étoit merveilles à voir, mais ceux qui étoient dessus les murs leurs jettoient

pierres, pieux aigus l'huile chaude, plombs fondu poisons pleins de chaux vive, tonneaux pleins d'étoupes engtesées en souffrées tout ardent tellement que malgré eux il leur font laisser la place & remonter d'autre part & y demeura des Sarrasins ards & assolez, & un grand nombre de blesez, adonc le Soudan fit renforcer l'assaillir des nouvelles gens; mais ceux de dedans se défendoient vaillamment comme preux & hardis, aussi ils avoient les cœurs plus vigoureux pour la fiance du secours qui leur étoit bien près. Or l'aissierai d'en parler, & dirai de Uriam qui avoit envoyé les épies secretement, lesquelles quand ils virent que le Soudan faisoit assaillir la Ville, ils retournerent incontinent vers Uriam, lui dirent comme le Roi étoit fort blezé.

Comme le Soudan fut tué devant la Ville de Famagosse.

QUAND Uriam & Guyon oüyent les nouvelles ils furent dolent, Uriam fit sonner la Trompette, fit armer l'ost en quatre batailles dont il eut la premier: son frere la seconde, le Maître de Rhodes la tierce. Et après fit demeurer en la vallée le sommage, le fit garder de cent hommes arbalestiers, commencerent à monter la montagne, adonc virent l'ost des Sarrasins qui assailloient la Cité, lors Uriam dit à ses gens, Seigneur ses gens sont grand nombre, mais Dieu aidant ils seront tous nôtres, & bien brief, puis dit derechef allons tous contre l'ost sans eux rien m'effaire, allons assaillir premierement ceux qui assailent la Cité, je croi à l'aide de Dieu qu'il ne nous pourroit endurer, ils répondirent qu'il étoit bon de faire ainsi pour le mieux.

Adonc il voulut devancer la Montagne & passer par derriere, mais quand ils virent passer les Sarrasins les adviserent & virent qu'ils n'étoient pas de leurs gens, si commencerent à s'efforcer & crier à l'arme, adonc Uriam dit au Capitaine qu'il tournât sa bannière vers ceux de l'ost, & qu'il les combattit là eut grande partie assemblée, les autres batailles mirent entre le guer & ceux qui assailloient la Ville, tant attendirent ceux qui gardoient les logis où ils furent morts, adonc ils laisserent gens pour les garder & s'en allerent vers l'assaillir, mais on vint dire au messager que les Pavillons étoient pris & les gardes morts, & nous accoururent sur les plus mauvaises gens que je vis oncques. Lors le Soudan se retourna, & vit venir bannieres & pavillons, les gens si serrez ensemble qu'il ne sembloit pas qu'ils fussent la moitié du nombre qu'ils étoient, adonc le Soudan fut courtoché, fit sonner les Trompettes pour retraite, mais avant qu'il les eut assemblez à moitié, Uriam vint en bataille qui leur courut sus, là commença l'occision & la perte moult grande, mais la plus grande perte tourna sur les Sarrasins; car ils n'eurent pas loisir de s'ordonner ils étoient foullez de l'assaillir, & si n'étoient pas chacun sous sa bannière quand on leur courut sus comme gens qui étoient après & fort du métier des armes, en peu d'heures plusieurs le mirent ensuivre, adonc le Soudan qui fut plein de grand courage rangea les gens au tour de lui, & là eut maint hommes morts & blesez, car il tenoit une furieuse Hache à deux mains & frappoit à dextre & à senestre faisoit grand occision de nos gens, & mal advint à celui qui ne se détournoit en son chemin.

Quand Uriam le vit ainsi besogner, il fut dolent, dit en soi-même; c'est grand don magique, ce Turc ne croit en Dieu, car il est preux & habile de sa main, mais pour le dommage que je vois qu'il fait à mes gens; je n'ai cause de ne le plus épargner aussi nous ne sommes pas en place de tenir longues paroles.



A Donc il mit la main à l'épée & picqua son cheval des éperons & vint au Soudan à grand erre; quand le Soudan le vit venir il ne refusa pas la hache, & cuida ferir Uriam se détourna du coup de la hache qui fut pesante, & au baisser qu'il fit par la force du coup, la hache lui vola hors du point. Lors Uriam le frappa de l'épée sur le heaume toute sa force, & fut le Soudan si chagé du coup qu'il ne voyoit ni entendoit & le frein & les étriers le porta là où il voulut. Adonc Uriam le frappa de son épée entre le chef & les épaules: car le Soudan étoit tout embroché, & le heaume étoit tendre par le derrière, l'épée trouva le col nud excepté un peu de la garniture de gorgerette, treucha la garniture tout outre, & les deux maîtresses veines, les tendans & gorgerons, tomba le Soudan à terre tous étendu, eut si grande foule de Chevaliers d'une part & d'autre que la bataille y fut si forte que nul de ses gens ne lui peut aid. & saigna tant qu'il mourut par la force du sang qu'il jetta.

Comme après que le Soudan fut mort, tous ses gens furent tuez & déconfis.

Quand les Sarrazins apperçurent que le Soudan étoit mort, ils furent tous ébais & conques puis ne se combattirent de bon cœur. Adonc Uriam & Guyon faisoient tant d'armes que nul ne les vit qui ne les priât, disoient les Batons les uns aux autres que Dieu par sa grande bonté & misericorde les avoit envoyés pour secourir le Roy de Chypre. Et sçachez pour que les Chevaliers Poitevins & les autres ba-

tous s'éprouverent si vaillamment qu'en peu d'heures les Sarrzins furent déconfis, si quel mal soit de celui qui ne fut mort ou pris. Adonc Uriam & tous les gens es logis des Sarrazins & fait le sommage des Chrétiens mandé & les gardes qui furent fort joyeux de la victoire, s'en tinrent joyeusement en l'ost, & se logerent fort aisément, firent les deux freres partir la conquête tant que chacun s'en tint bien content. Après la déconfiture de la bataille le Capitaine se partit des deux freres & avec lui trente Chevaliers de noble affaire, & vint en la Cité, après on lui ouvrit la porte privement & puis il entra dedans & trouva les gens par les ruës dont les uns faisoient grande fête pour ce qu'ils se voyoient délivrés des mains des Sarrazins & bénisoient l'heure que onc cette enfant de Lusignan avoit été né, & qu'ils entrèrent en leurs pays, les autres gens faisoient grand deuil, menoient grandes pleurs & douleurs pour la blessure du Roy, qu'on disoit qu'il n'y avoit remède qu'il ne perdit la vie, si ne sçût que penser car il ne sçavoit pas encore que le Roy fut blessé.

Adonc tant exploita qu'il vint au Palais, & là descendit où il trouva le peuple bien mari. Il leur demanda qu'il leur faisoit. Avez dit l'un car nous perdons le plus preu d'homme & le meilleur qui oncque furent le Royaume. Comment dit le Capitaine, le Roy est-il malade. Ha sire n'en sçavez-vous rien, dit le Chevalier, nous faillismes hier sur nos ennemis & au retourner, le Roy fut fetu d'un dard envenimé tellement qu'on n'y trouve point de remède, car nous pensons toujours que ces deux nobles damoiseaux & leurs gens dussent venir passer à trois jours, & la fille du Roy méne telle douleur que c'est grande pitié à voir, car il y a deux jours qu'elle ne voulut boire ni manger, il nous sera mal devenu si nous perdons notre Roy & notre Damoiselle, car si ce advenoit, le pays seroit en grande orphante de Seigneurs.

Messeigneurs, dit le Capitaine, il n'est pas encore perdu tout ce qui est en péril, & ayez bonne confiance en notre Seigneur Jesus-Christ, & il nous aimera, je vous prie menez-moi vers le Roy. C'est léger à faire, dirent-ils, car il est en cette chambre, où chacun peut aller comme s'il n'avoit nul mal, il a fait son testament, & a ordonné du sien à ses serviteurs si bien que chacun s'en tient content. Lors le Capitaine entra dans la chambre, s'inclina devant le lit du Roy & fit la reverence. Capitaine, dit le Roy, vous soyez le bien venu, je vous remercie de la diligence que vous avez faite d'accompagner ces deux nobles hommes, parquoi ma terre est hors de subjection des Sarrazins, car je n'avois plus puissance de gouverner mes gens, ni mon pays; je vous prie que vous alliez leur dire qu'ils me viennent voir devant que je meure, car j'ai grande volonté de les voir & de parler à eux pour la grande courtoisie qu'ils m'ont faite, & aussi j'ai grand désir de les voir & de parler à eux pour certain cas que je veux déclarer.

Monseigneur, dit le Capitaine, je les vais querir par votre permission. Or allez dit le Roy, & qu'ils viennent demain devant Prime. Lors se partit le Capitaine & s'en vint vers l'ost. Et le Roy commanda qu'on encourinât toute la rue par où les deux freres devoient passer de puis la grôte de la vieille jusqu'au Palais & fit appareiller le plus richement qu'il pût. Adonc le Capitaine vint en l'ost des deux nobles fr-

tes qui humblement les requrent, lors il leur conta comme le Roi étoit blésé, & qu'il leur prioit humblement qu'il leur plût de venir vers lui pour le remercier du secours qu'ils lui avoient fait & eux satisfaire de leur peine & dépense à son pourvoir. Nous ne sommes pas ici venus dit Uriam, pour foudroyer pour argent, mais seulement pour soutenir la foy Catholique, & nous voulons bien que chacun sçache que nous avons assez fiance pour paier nos gens; mais toutefois nous yrons volontiers vers lui sçachez que quand à moi je pense aller devers le Roi en tel état que je partis de la bataille, car si lui plaît, je veüeil recevoir l'ordre de Chevalerie de sa main pour la vaillance & honneur que chacun dit de lui, & vous Capitaine ne lui pourrez aller dire que demain à l'heure qu'il a mandé que moi & mon frere, Dieu aidant nous yrons devers lui & cent de nos plus noble Barons Adonc prit congé le Capitaine & vint à la Cité où on le reçût moult honorablement, puis vint au Palais où il trouva le Roi en aussi bon point comme il l'avoit laissé, & y étoit la fille Hermine qui étoit dolente du mal de son pere: mais nonobstant en elle se reconfortoit fort de ce qu'on lui disoit que les deux freres devoient venir le lendemain, car elle desiroit fort à voir Uriam.

Et adonc le Capitaine salua le Roi vous soyez le bien venu, dit le Roi qu'elles nouvelles de notre message & ne verra ton point deux jeunes Damoiseaux. Oüi sire, dit le Capitaine & si plaise vous sçavoir qu'ils ne veulent rien du vôtre car comme ils disent ils ne son pas foudroiers pour argent, mais ils se disent foudroiers de Jesus-Christ, & Uriam m'a dit que demain devant qu'il soit Prime il viendra vers vous en tel point qu'il faillit de la bataille, car il veut recevoir l'ordre de Chevalerie de votre main. Je loué notre Seigneur, dit le Roi, que devant ma mort il lui plaît que je fasse Chevalier un si haut Prince & vaillant. Sçachez que j'en mourai plus aisé & quand Hermine ouït cette nouvelle, elle en eut grande joye au cœur qu'elle ne sçavoit qu'elle contenance faire: mais pourtant elle n'en montra nul semblant; mais montra qu'elle sentoit grande douleur au cœur puis prit congé de son Pere & le brilla en sa chambre, & la commença fort à se plaindre de la douleur qu'elle avoit de Uriam donc la demeure lui tandoit moult, & fut long tems en pensée tellement que de toute la nuit elle ne dormoit & ainsi se passa la nuit jusques au lendemain à l'heure de Prime.

A prés le Roi fit commandement que tous nobles fissent paier les rues pour faire fête & honneur à la venue des deux freres & de leurs gens & chacun carrefout eût menestriers & trompettes, & que l'on jouât de tous autres instrumens qui pourroient être trouvez en la Ville & d'autres melodies dont on se pourroit à lui servir pour fetoyer & honorer les Damoiseaux. Pour certain le peuple en fit bien son devoir. Et environ Prime les deux freres vintrent montez sur deux destriers, & étoit Uriam tout armé, ainsi qu'il partit de la bataille l'épée nuë au poing & son frere Guyon étoit vêtu d'un riche drap de Damas bien frotté, & alloient devant eux treize Barons en noble arroy & puis alloient le grand Maître de Rhodes & le Capitaine de Limasson, après les deux freres venoient en noble arroy avec soixante & dix Chevaliers, leurs écuyers en leurs compagnies & leurs pages, en cet état entretent en la Cité. Là eussiez veü commencer la fête grande, les trompettes, aussi menestriers sonner, aussi eussiez veü gens de grand honneur qui étoient richement habillés

billés, lesquels croioient à haute voix bien venu soyez Prince de bonne victoire, par qui nous tenons & sommes resuscitez du Cruel servage des ennemis de notre Seigneur Jesus-Christ. La eussiez veü Dames & Damoiselle & les anciens Gentils-hommes qui s'émerveilloient de la grande fierté de Uriam qui étoit tout armé, le visage découvert, un chapeau ver sur le chef & l'épée nuë au poing, le Capitaine portoit son heaume devant lui sur le troncon d'une lance. Et quand ils apperçurent la fierté de son visage, ils dirent entr'eux. C'est un homme pour soumettre tout le monde à son obéissance il le montre bien disoit l'un, car il est entré en cette Cité comme s'il l'eût conquise; & l'autre disoit il la recource du danger dont il nous a ôtez vaut autant & est assez conquêté, Puis disoient encore, combien que son frere n'ait pas la fiere Phisionomie si semble il homme de bien, & de haute entreprise, & ces paroles disent ils les envoyèrent jusques au Palais où ils descendirent.

*Comme Uriam & Guyon vinrent devant le Roy lui étant au lit,
& étoit Uriam tout armé*



A donc les deux freres vintrent honorablement faire la reverence au Roi, lequel les reçût de bon cœur, & les remercia de leur secours leur dit que après Dieu étoit ceux par qui lui & tout son Royaume étoient échappés un plus cruel pas que n'est la mort

car ils eussent venus les Sarrazins les eussent tous détruits puis contraints à eux convertir en leur Loi qui eut pis valu que la mort temporelle, car ceux qui eussent à se consenti de cœur ils eussent eu à toujours damnations perpetuelle. Et pourtant c'est raison que je vous contente à mon pouvoir, car je n'ai autre volonté que de faire mon pouvoir combien que je ne pouvois accomplir à la valeur du grand honneur que m'avez fait mais je vous supplie de prendre en gré ma petite puissance: de ce ne vous en faut douter dit Uriam: car nous ne sommes pas ici venus pour avoir de votre or ni de votre argent ni de vos Villes ni Châteaux ni terre, mais pour acquerir honneur & pour détruire les ennemis de Dieu, & exaucer la foy Catholique, sçavoir que nous tiendrons notre peine fort bien employée s'ils vous plaît nous faire tant d'honneur que nous vouliez faire mon frere & moi Chevalier de votre main. Noble Damoiseau dit le Roi & combien que je ne suis pas digne d'accomplir tout votre requête je l'ay accordé mais avant sera la Messe dite, Sire dit Uriam, ce me plaît bien, & le Chapelain fut tantôt aprêté, lors Uriam & son frere & tous les autres ouïrent la Messe, & après Uriam vint devant le Roi puis tira son épée du fourreau & s'agenouilla, devant le lit où le Roi étoit & lui dit, sire je vous requiers pour tout le salaire du service que je vous

puis avoitte & que vous pourrois faire en toute ma vie, qu'il vous plaise me faire chevalier de cette épée, vous n'aurez bien remuncerez de ce que mon Pere & moi avons fait pour vous & pour votre Royaume, car de la main d'un plus vaillant Chevalier, je ne puis recevoir l'ordre de Chevalerie que de la votre propre. Sire Damoiseau vous me portez plus grand honneur que ne devez, & m'en dites cent fois plus que je ne veur car ce donc je vous accorde, & il n'est pas à refuser d'un si noble Damoiseau d'en faire un Chevalier; mais après que je vous aurai accompli ce que m'avez requis du convenant, s'il vous plaît vous me donnez un don lequel ne tournera à préjudice de dommage du vôtre, mais tournera à grand profit & honneur, je suis tout prêt, dit Uriam d'accomplir votre volonté, adonc le Roi eut grande joye, se dressa à son séant, & prit l'épée par le plumbeau que Uriam, lui tandoit lui donna l'accollée en disant au nom de Dieu Chevalier soyez qu'il vous octroye amandement, & puis lui rebaille l'épée, en ce faisant les playes s'ouvrirent & en saillit le sang à grand randon parquoi Uriam fut dolent & aussi furent tous ceux qui le virent; mais lors se remit le Roi dans son lit, dit qu'il ne sentoit pas nul mal, après il commanda à deux Chevaliers qu'on allât querir sa fille ce qu'ils firent, & quand le Roi la vit il lui dit ma fille remerciez les nobles hommes du secours qu'ils m'ont fait & à vous, car si n'eût été la grace de Dieu & leur puissance nous étions tous détruits ou exilés de notre pays ou bien il eût fallut nous convertir à leur loi, qui nous eût pis vally que de mourir Adonc elle s'agenouilla devant eux, les remercia humblement, & sçachez qu'elle étoit telle maniere émeüe comme si elle fut ravie, & ne sçavoit qu'elle contenance faire, tant de la douleur qu'elle avoit au cœur de l'angoisse que son pere sentoit que des pensées qu'elle avoit de Uriam, & tant qu'elle étoit comme une personne qui est illuë nouvellement de son dormir; mais Uriam qui apperçût qu'elle étoit troublée, la saisit doucement, la dressa en soy enclinant contre elle en ce faisant s'entrefirent moult d'honneur, la disoient ceux du pays si ce nombre d'homme avoit pris notre Damoiselle à femme, bien nous yroit nous n'aurions doute du pays ni d'homme qui nous voulut faire mal. Adonc le Roi appella sa fille, & lui dit ma fille serez vous d'ici auprès de moi, car je croi que ne me rendez plus gueres grand compagnie, elle s'affit auprès de lui en pleurant. Lors tous ceux qui étoient là commencerent à pleurer de la pitié qu'ils avoient du Roy, aussi de la douleur qu'ils voyoient que sa fille menoit.

Adonc le Roi fut dolent quand il vit sa fille mener telle douleur, lui dit ma fille laissez ce deuil que vous menez je vous en prie; car en chose qu'on ne peut amender c'est soie de s'en donner trop grand courroux, combien que c'est raison naturelle que chacune créature soit dolent de son poëme quand on le perd; mais si Dieu plaît je vous pourvoierai si bien que vous en tiendrez contente avant que je parte de cette mortelle vie, aussi s'ront les Barons de son Royaume. Lors commença la pucelle à pleurer plus fort que devant, aussi les Barons menoient telle douleur que c'étoit pitié à voir; mais Uriam & Guion furent moult courroucez, & le Roi voyant leur douleur, il lui dit ma fille, & vous tous autres cette douleur ne vous est pas nécessaire à mener, car je n'en amandrois ni vous aussi en quelque maniere; mais m'accroissez ma douleur, parquoi je vous commande à tous que cessiez cette douleur si aimez que je demeure encore envie un peu de tems avec vous. Et après ils se

tinrent le mieux qu'ils pûrent pour la parole que leur avoit dit le Roi, & de rechef le Roy reprit la parole adressant à Uriam, lui dit, Sire Chevalier la votre merci, vous m'avez donné un don voir pour tel convenant que du votre ni de votre chevance, je ne vous demanderai rien, demandez tout ce qu'il vous plaira dit Uriam, car si c'est chose que je puisse faire, je l'accomplirai volontiers, sçachez que ce que je vous demande c'est que je vous veur donner noble chose Or sire Chevalier, je vous prie qu'il vous plaise prendre ma fille à femme, tout mon Royaume dès maintenant je le mets entre vos mains, m'en demers à votre profit. Et est vrai qu'il avoit fait apporter la Couronne laquelle il prit, & dit tenez Uriam, ne refusez pas la requête que je vous fais. Lors furent les Barons du pays si joyeux qu'ils larmoient de joye & de pitié qu'ils en avoient. Quand Uriam entendit ces paroles, il pensa un peu, en fut dolent, car il avoit volonté d'aller par le monde pour voir le pays & les contrées & à querir honneur; mais toutesfois qu'il avoit accordé le don au Roy il ne s'en voulut pas dédire, quand les Barons du pays le virent ainsi priser, ils s'écrierent à haute voix. Ha noble homme! ne veuille refuser cette requête, Seigneurs Barons dit Uriam, non ferai-je.

Adonc il s'inclina devant le lit du Roy, & prit la couronne, la mit sur le giron de Hermine en disant, Damoiselle elle est votre, & puisque la chose est ainsi venue je vous aide ai à la garder de tout mon vivant, adonc le Roi eut grande joye aussi tous les Barons; & fit venir l'Archevêque de la Cité qui les fiança; mais Hermine dit qu'elle verroit quelle fin son pere prendroit de sa maladie avant qu'elle en fit plus & Uriam repondit. Damoiselle, puisqu'il vous plaît, il me plaît bien. Lors fut le Roi dolent, & lui dit Hermine vous me montrez bien que ne m'aimez gueres, quand la chose que je desire plus en ce monde voir devant ma fin, vous ne le voulez accomplir; or je vois bien que desirez ma mort. Quand la pucelle l'entendit, elle se mit à genoux & dit; Mon très-redouté Seigneur & pere, si c'est chose au monde que je vous refusasse jusques au mourir, commandez moi à votre bon plaisir, & je ferai ce qu'il vous plaira. Adonc le Roi dit; je vous recomande à tous que laissez ce deuil, tendez & parez bien ces sales & tout le Palais, menez grande joye, & faites appareiller les victailles, puis allez querir l'Archevêque, faites faire le service honorablement, après le service accompli faites dresser les tables: après dîner ici devant moi, & faites la fête comme si je fusse maintenant sur pieds: car ce allegera ma douleur; lors ils firent ce qu'il leur commanda, quand la Messe fut dite & les tables dressées, Hermine fut assise en une table devant le lit du Roy son pere, & Uriam étoit assis du côté d'elle, & Guyon servit honorablement devant Hermine & son frere Uriam, lors le Roy eut grande joye. Mais il faisoit meilleur semblant que son cœur ne pouvoit supporter, car le venin qui étoit la playe lui vernissoit tout le corps après dîner, le Roy appella Uriam, lui dit. Beau fils je veur que vous épousiez demain ma fille, & vous veur couronner Roi de ce Royaume: car je ne puis plus vivre, & pour ce je veur que les Barons de ce Royaume vous fassent hommage devant ma mort, sire dit Uriam, puis qu'il vous plaît, il me plaît bien; là étoit présente Hermine qui ne refusa pas à faire la volonté de son pere.

Comme Uriam de Lusignan épousa la belle Hermine, fille du Roy de Chypre



Lelendemain à l'heure de Tierce l'épousée fut noblement parée, & la Chapelle dressée & les épousa l'Evêque de Famagosse, après Uriam vint vers le Roy, s'agenouilla devant son lit, & le Roy prit la couronne lui mit sur la tête, & Uriam le remercia. Adonc le Roy appella les Barons du pays, & leur commanda à faire hommage au Roy Uriam son fils, ce qu'ils firent volontiers, puis la Messe fut chantée, & quand ce fut fait, ils s'assirent à dîner, puis commença la fête qui dura jusques au soir, & après le souper recommença la fête.

L'épousée fut couchée, après Uriam se coucha, & l'Evêque benit le lit, puis chacun se départit & allerent les uns coucher, & les autres danser, & Uriam fut avec sa femme, qui doucement s'entra-coïnterent, le lendemain à l'heure de tierce vint Uriam accompagné de la Baronesse de Poitou & du Pays de Chipre devant le Roy, & s'inclina & le salua humblement. Beau fils, dit le Roy, vous soyez le bien venu, je suis joyeux de votre venue, faites venir ma fille, puis nous ouïrons le service divin, adonc vint Hermine la fille, laquelle fut amenée par Guyon son beau frere, & par l'un des plus hauts Barons du pays, & étoit noblement accompagné de grandes Dames, & Damoiselles, & elle est venue devant son pere, s'inclina & le salua. Et il lui dit, ma fille vous soyez la bien venue, & suis joyeux quand Dieu m'a fait cette grace en mon vivant que je vous ai si bien assenée, & sçachez que j'en mourrai plus légèrement, pource que je suis assuré que vous & mon pays êtes hors de doute de Sarrazins, car vous avez bon garant, & avez bonne garde de bon Prince, & battailant que bien vous gardera contre tous vos mal-veillans, & par auspicial contre les ennemis de Jesus-Christ.

Après ce, le Chapelain commença la Messe, puis le Roy fit appeler Uriam, Hermine sa fille, & leur dit, mes enfans je vous prie que pensez de bien & tenir bonne fois l'un à l'autre, car je ne puis plus tenir compagnie, je vous recommande au Roy de gloire qui vous octroye paix, & mout ensemble & vous veuille donner en bonne vie longue en tout tems par amandement, & vous octroye puissance & victoire contre le ennemis de Dieu, en disant ce mot, il ferma les yeux & alla à Dieu; mais quand ils appercurent qu'il fut mort; la douleur commença moult grande, lors Hermine fut menée en sa chambre, car elle faisoit tel dueil que c'étoit pitié avoir. Qui vous vaudroit de tenir si long discours, le Roy fut enseveli le plus honorablement qu'on peut

& furent les obseques faites, & le corps enterré richement selon l'usage du pays, & étoit moult dolent le peuple du pays; mais il se reconfortoit fort de ce qu'ils avoient trouvé, & recouvert Seigneur plein de si grande prouesse, & étoient avec tous soulagez, & aussi peu à peu cessa la douleur. Et tantost après Uriam alla parmi le pays visiter les lieux forts, & donna une partie de ses biens à Guyon son frere & au Maître de Rhodes, & les fit entrer en mer pour sçavoir, s'ils portoient nouvelles que les Sarrazins ne revinssent point armez pour venir sur son pays: car sçachez, dit le Roi, que nous ne pensons pas d'attendre tant qu'ils viennent nous requérir, ainsi les yrons visiter brievement; mais que nous ayons avant sç l'ordonnance de nôtre pays, & à tant se part Guyon & le Maître de Rhodes, & le Capitaine de Lymasson entrerent en mer à tous trois mille combattans.

LE Roi Uriam & la Reine Hermine allerent visiter parmi leurs Royaumes, leurs Villes & Bourgs là où on leurs fit dons & riches présens, & y furent reçus honorablement, & vintent ceux de bonnes Villes à l'encontre du Roy & de la Reine avec sons d'instrumens dont le Roy Uriam se tint bien content, & pourvû bien à tous ses sujets de toutes choses nécessaires pour la guerre, & si aucune chose avenoit au tems avenir; & chacun étoit émerveillé de la grande fierté & puissance de corps, & disoient qu'il se faisoit douter plus qu'homme qu'ils eussent jamais vûe, & ainsi Uriam alla de lieu en lieu par son Royaume. Et tout ce qui étoit en bonnes mains par raison & justice faite, il aimoit: & ne changeoit point les Officiers, & où il voyoit qu'il étoit besoin, il pourvoyoit de remede par bons conseils de ses Barons, & leur commanda à tous qu'ils fissent raison & justice en tout tems, tant au petit comme au grand sans avoir aucune faveur à nul; mais leur commanda expressément d'aller parmi jusques à la verité ou autrement, s'ils faisoient le contraire, il les puniroit si cruellement que les autres y prendroient exemple. Lors lui, sa femme & leurs gens retournerent à Famagosse, & fut la Reine enceinte. Ici se fait l'histoire d'eux, & parle de Guyon & du Maître de Rhodes.



Tant voguerent les Chrétiens par la mer qu'ils vinrent à approcher de certaine quantité de Vaisseaux, mais par semblance ils n'étoient pas grand nombre, idonc ils envoyerent une grande galere vers nos gens qui s'étoient mis en ordonnance & leurs dirent des nouvelles. Et tant est-ils tirent tous les voiles à mont, & & allerent à force de vent sans que le Navire des Sarrazins les appercurent quand il les connut ils furent ébahis, se cuiderent retirer au port de beruht: mais nos galeres les devancerent & leur coururent sus, là eût grande occision d'un côté &

d'autre, & à fait parler les Sarrazins furent tous déconfits, & leurs Navires pris & les gens jettés en la mer, les Navires étoient pleins de biens, après nos Barons se mirent en la mer pour retourner en Chypre, mais par fortune du vent de la mer qui tourmenta un peu ils arrivèrent à Crury, quand le Roi d'Armenie frere du Roi de Chypre le scût il envoya sçavoir que's gens ils étoient. Adonc le Maître de Rhodes leur dit; Seigneurs dites au Roi que c'est le frere de Uiam, Roi de Chypre qui vient visiter la mer, afin que les Sarrazins ne fissent point d'armes pour courir sur eux Chypriens, pour le Soudan qui a été déconfit & mis à mort aussi tous les hommes à la bataille de Famagosse, comment dirent ceux d'Armenie, y a-t-il autre Roi en Chypre que le Roy qui étoit frere de notre Roi, ouï dit le Maître de Rhodes: car le Roi fut frappé d'un dard envenimé par le Soudan tellement qu'il est mort, en son vivant il a marié sa fille à Uiam qui occis le Soudan en sa bataille, & déconfit tous les gens, quand ceux l'entendirent il le virent annoncer à leur Roy qui fut dolent de la mort de son frere: mais nonobstant il vint à la mer en grande compagnie d'armes, & entra au Vaisseau, où Guyon & le Maître de Rhodes étoient; Quand Guyon scût la venue, il alla à l'encontre, & s'entre firent grande reverence. Le Roi dit au grand Prieur de Rhodes: Maître puisque ce jeune Damoiseau est frere du Mary de ma Niece, je ferois mal courtois, quand il arrivera en ma terre, si je ne lui faisois bon accueil, si lui dites, je vous pris qu'il lui plaise de venir en notre pays, nous lui ferons la meilleur chere que nous pourrons. Sire, dit le grand Prieur de Rhodes, je le ferai, adonc parla à Guyon & lui conta tout. Guyon lui répondit que volontiers le feroit pour l'amour du Roi plus si faire ce peu ce pouvoit, car bonne foi & raison le veulent.

Lors se partirent ensemble & Guyon mena belle Cavallerie de Poitevins avec ce lui & toutes fois avoit chacun d'eux, vête la cotte d'acier & étoient en bon arroi comme gens faits au métier d'armes, & compterent en petits vaisseaux, & arriverent à terre & après allerent à Cheval à Crury.

A Donc le Roy d'Armenie avoit lors une belle fille qu'il avoit eue de sa femme laquelle étoit allée de vie à trépas, n'avoit encore la fille que environ douze ans & n'avoit le Roi plus d'enfans, sçachez que lui & son frere le Roi de Chypre avoient épousé les deux sœurs qui furent filles du Roi de Maleger, & eurent chacun une fille de leur femme, dont celle qu'Uiam avoit épousée qui avoit nom Hermine, en fut l'une & l'autre fut Florie, dont je vous ai commencé à traiter, la pucelle se tenoit pour lors à Crury, adonc fut la pucelle bien joyeuse: car fort desiroit avoir les étrangers, lors se vêtit & para richement, & fit bien orner les Dames & la Damoiselle, & à tant entra le Roi à Crury, & vint au Château, là descendit & la compagnie qui venoit avec lui, monterent en la grande salle, adonc Florie qui desiroit leur venue vint à l'encontre & s'humilia vers son pere; lui dit faites fête à ces nobles gens & les recevez honorablement, & spécialement ni le frere du mary demi Niece de Chypre votre cousine, quand la pucelle entendit ce, elle fut joyeuse.

Adonc celle vint à Guyon & le prit par la main disant; sire vous soyez le bien venu au Royaume de mon pere, Mademoiselle grand merci dit Guyon. Adonc commença la fête à être grandement servie de beaux & riches mets, & Guyon & la Damoi-

elle s'entredisoient de moult gracieuses paroles, sçavoir si Guion n'eût eu loisir il lui eût dit toute sa pensée: mais cependant qu'ils étoient en grands soulas, vint une galliotte au port qui venoit de Rhodes & furent ceux dedans joyeusement reçus de la Ville, ils furent joyeux quand il trouve ent leurs gens & tantôt demanderent où étoit le Maître. Il leur fut dit qu'il étoit au Palais vers le Roi avec son frere au Roy de Chypre, lesquelles le Roi d'Armenie festinoit fort. Or tantôt dit l'un, allez leur dire qu'il y a pa sé pardevant notre Isle moult grosse Navire de Sarrazins, & ne sçavons où ils sont tournés: mais toutefois ils ont pris le vent pour venir en Chypre & dit on que c'est le caliphe de bandas & toute sa puissance, adonc un frere Cavalier vint au fort, dit au maître de Rhodes telle nouvelle nous sont venus, pourvoyés le remede. Quand le Maître l'entendit il vint à Guyon & lui dit; Sire, il est tems de nous en aller pour certaine nouvelles qui sont venues, il est donc bon de retourner en Chypre pourquoi dit Guion, sçavez-vous chose de nouveau qu'il soit besoin de nous retirer si hardiment. Ouï dit le Maître: car le caliphe de Bandas est passé devant l'Isle de Rhodes à grande multitude de grosses Navires, il y avoit dedans grand nombre de Sarrazins & tournerent le chemin de Chypre. Quand Guion ouït cette nouvelle il dit à la pucelle qu'il tenoit par la main; Damoiselle, je vous prie qu'ayez souvenance de moi: car je ne puis plus demeurer avec vous & toutefois voyés si en tout tems votre vassal à faire tout ce qu'il vous plaira de me commander. Sire, dit la Damoiselle grand merci, puis Guyon vint au Roi & prit congé de lui mais quand le Roy scût pourquoi il se partoît si hativement il fut dolent & les conduisit jusques au port si monterent leurs voiles allerent singlants à force de vent, plusieurs voiles tirant devers Chypre. Adonc florie étoit montée aux fenêtres d'une haute tour & tant qu'elle peut oncques voir sa veuë elle ne bougea des fenêtres.

A Lors Caliphe & Brandimont de Tarce qui étoit oncle du grand Soudan le Damas avoient ouït nouvelles comme le grand Soudan avoit été occis & déconfit en l'Isle de Chypre avec tous les gens dont ils furent dolens, si se mirent en mer & assemblerent environ soixante mille payens pour venir détruire l'Isle de Chypre & tous les habitans & ce cuidoient-ils de bien faire en peu d'heures: car ils cuidoient qu'il n'y eût point de Roi, pour ce que le Roi avoit été occis en la bataille de Soudan & pourtant ils s'avancerent le plus qu'ils purent d'arriver au pays sans ce qu'ils fussent aperçut & ce faisoient-ils pour mieux venir à leurs intentions: mais ceux de Rhodes l'avoient fait sçavoir au Roi qui avoit fait assembler ses gens & mettre en ordonnance pour recevoir la bataille & avoit ordonné garde sur les ponts que si tôt qu'ils les verroient venir qu'ils feroient signe par feu, parquoi en moins d'une nuit on sçavoit par le pays, & chacun qui pourroit porter armes tireroit celle part ainsi l'avoit fait crier le Roi sur peine de hard, & lui il tenoit les champs au milieu des ports de son Royaume pour être plutôt là où les Sarrazins arriveroient pour prendre terre & faisoit le Roi si grand semblant qu'il donnoit à ses gens si grand cœur que lui & son armée eût bien osé combattre la caliphe de Bandas, & toute sa puissance. Or avint par la grace de Dieu que le tonnerre se leva en la mer si horrible que les Sarrazins furent bien ébahis, & les départit tellement la tempête qu'ils ne sçurent en peu de tems de sept de leurs Navires devinrent, le lendemain environ l'heu-

de prime fut bien claire & le vent attempé, & adonc la grosse Navire des payens ce tint ensemble, & s'en alla vers le port de Lymasson. Et sept cens vaisseaux qui furent égarés étoit toute l'artillerie des Sarrazins, & s'en venoient arriver au port de l'ost au champ, & tout ce chemin venoit Guion & le Maître de Rhodes & leurs gens qui étoient bien quatre mille, adonc apperçurent les navires, & quand ils approcherent près nos gens connurent que c'étoient des Sarrazins, & les Sarrazins connurent que les autres étoient Chrétiens, lors commença l'effroi à être grand d'un côté & d'autre & commençaient à tirer canons, arbalètes, & s'approchèrent les lancoyent de dards si fort si dru qu'il sembloit que ce fut la grêle des traits qui voloient & fut grande la bataille; mais Guion & le Maître de Rhodes leurs gens assaillirent àprement les Sarrazins qu'ils ne sçavoient qu'elle part tourner pour eux défendre, car nos gens qui étoient es Galleres tournoient si àprement entre eux qu'ils en furent tous ébais là leur eût-on ouï fort reclaimer, leurs Dieux, néanmoins ils furent tous déconfis.

Et quand l'Amiral des cordes qui étoit le Maître de l'artillerie vit la déconfiture tourner sur siens, il fit lors jeter hors de la grande nef une petite Gajotte qui étoit de cette nef entra dedans avec huit de ses plus privez, & prièrent l'aventure du vent, & allerent si roidement que nos gens s'en émerveilloient; mais oncques ne firent semblant de les suivre, ainsi s'aborderent es vaisseaux & entrerent dedans commençaient à jeter tout à bord, toutefois ils prirent les Sarrazins jusques au nombre de deux cens, dont Guion en donna cent au Maître de Rhodes pour faire rendre aucuns Chrétiens freres de leur Religion qui avoit été pris des Turcs en la bataille qu'ils avoient eue sur la mer contre le grand Carren, lui donna aussi deux des Nef conquises que le Maître envoya à Rhodes & remercia Guion lequel prit les autres cent Sarrazins & les deux plus riches Nefs de ceux qui avoient été conquises & les bailla à un Chevalier de Rhodes, lui dit Menez ces deux Nefs & sept cent Sarrazins à Cruti, me recommandez au Roi & à la fille & par moi présentez à la pucelle & les deux Nefs comme elle sont garnie, & au Roi les cent Sarrazins, & de ce fait les chargea le frere Chevalier & vint à Cruti fit son message dûment & bien sagement, leur conta la déconfiture & le vaillant gouvernement de Guion. Vous soyez le bien venu, dit le Roi, grand merci au Damoiseau, la pucelle fut fort joyeuse de ces nouvelles, car elle aimoit moult Guion, adonc le Roi & sa fille donnerent au Chevalier de riches joyaux, dont il les remercia prit congé deux & retourna à Rhodes, après son département le Roi enquéta aux Payens où l'armée du caliphe de Bandas étoit & le Roi Brandimont, ils lui dirent qu'ils étoient en Chypre pour vanger la mort du Soudan que les Chypriens avoient occis tous ces gens. Quand à vous dit le Roi vous avez bien failli à gêner le Roi de Chypre mon neveu, adonc ils les fit tous mettre au fers & en la fosse, fit vider les deux vaisseaux & l'avoine qui étoit dedans fut porté au fort. Or je retournerai à Guion & au maître de Rhodes qui avoient enquis au Sarrazins où la grosse flote alloit prendre terre, & ils leurs repondirent en Chypre, adonc nos gens eurent conseil pour ce qu'ils avoient trop de vaisseaux & peu de gens qu'ils mettroient en leurs Nefs toute l'artillerie qu'ils avoient conquises, & aussi des autres choses nécessaires, ce qui fut fait, & le demeurant fut donné au Maître de Rhodes qui

qui l'envoya à Rodos, forte seulement ce qu'il avoit départi la gement à ses compagnons qu'il ne voulut qu'aucun demeurât pour lui, quand ce fut fait, ils tendirent voiles, & allerent grand erre vers Chypre.

L'Amiral de Darnas de Caliphe de bandas furent dolens de leur perte, & tant terre l'Amiral qu'il apperçut le port de Lymasson, virent de grosses Navires devant la Ville, quand il fut auprès, il ouï sonner, trompettes, tirer Canons fort horriblement, & à l'approcher il connut bien que c'étoit Caliphe de bandas, & le Roi Brandimont de l'arsé, qui assaillirent ceux qui gardoient le port, pour le prendre: mais le Capitaine du lieu y étoit avec de bons pavelas, arbalésters & ses gens qui défendirent le port que les Sarrazins ne sçurent que faire, & le Caliphe de bandas & le Roy Brandimont regrettoient leurs Vaisseaux qui étoient égarés par la mer pour la tempête qu'ils avoient eue, lesquels étoient l'artillerie. Lors vint l'Amiral qui leur écria Caliphe, mal vous va; car vous avez perdu votre Navire & votre trait que nous conduisons en la mer; car les Chrétiens nous ont rencontré sur la mer nous ont déconfit, & n'en est nul échappé, hors que nous qui sommes ici. Adonc le Caliphe fut dolent, & dit, mes chers Seigneurs, ici y a dures nouvelles, je vois bien que fortune dort pour nous quand à présent, & y a déjà long tems; mais elle est maintenant pour les Chrétiens, car il apprend bien à nous & aussi il a fait au Soudan notre Cousin, lequel lui & tous ses gens sont morts & déconfit en cette île que de mal elle arse & brulee. Lors de l'Amiral Sire, si vous montrez à vos gens que soyez aucunement ébahi, ils cuideront que vous soyez du tout en tout déconfit, & d'autre part à ce que j'apperçoi de ses gens qui sont au pont ils n'ont talent de vous laisser artiver sans riotte, car il vous montrent bien qu'ils ne se doutent point de vous; si voudroient bien que nous retirassions dedans la mer, laissons refroidir, & devant le point du jour seront à un petit port qui n'est pas loin d'ici, qu'on appelle le chef de saint André, & n'aurons la nuit qui nous défend de passer, ainsi le firent. Et quand nos gens les virent partir, ils mirent un Rampin armé hors du port & les suivit tant qu'il vint sur le soir, ils s'approchèrent environ une lieue du bord au dessous dudit saint André. Adonc le Rampin retourna au port de Lymasson, & dit ces paroles à nos gens. Lors le Capitaine fit faire du feu sur garde du soleil, & puis cliner devers la. Et quand la plus prochaine garde vit le signe du feu ils se dirent de garde en garde, tant qu'il fut incontinent sçû par tout le Royaume. Et adonc chacun se mit en chemin tant à pied qu'à cheval, & se tirent en la place où le Roy Uriam étoit qui avoit la envoyé les espies pour sçavoir où ils prenderoient terre, & manda qu'il seroit bon que chacun serint en la forteresse de peur de surprise, & qu'on laissât prendre terre paisiblement excepté qu'on ne se laissât surprendre, afin que les Sarrazins ne prissent nulle de leurs forte haches, car avec l'aide de Dieu n'en repassera pas la mer.

Quand les Sarrazins qui étoient entrés en la mer apperçurent le jour, ils desancrerent, puis vinrent tous d'une flotte arriver, & prirent terre. Et ceux de l'Abbaye les apperçurent bien, & manderent à Lymasson. Adonc le Capitaine le manda par un Chevalier au Roi Uriam, lequel en eut grande joye, & l'appel-

lat comme ne fut pour batailler, & le Caliphe fit pour tirer la terre, & fit faire les loges là auprès comme à demie lieuë du port sur un gros ruisseau d'eau douce, lequel tomboit en la mer, en la cornie d'un bois, pour se rafraichir, & laissa quatre mille payens pour garder les Navires & cependant vint Guyon & le Maître de Rhodes & leur gens qui arriverent à Limasson, & leurs enseigna là comme les Sarrazins avoient pris terres & que leurs Navires étoient à une lieuë du chef saint André. Nous les yrons visiter, dit Guyon: car qui les pourroit avoir jamais nul n'en retourneroit en furies en l'harce, & en disant ces parolles ils s'appointerent de la mer & allerent tant qu'ils vinrent si près des Sarrazins qu'ils virent le port du chef saint André & les Navires qui étoient en grand nombre. Adonc mirent leurs gens ordonnance, & ce fait ils vinrent comme foudre & tempête frapper sur les Navires des Sarrazins à force de trait & de jet & si horriblement qu'il n'y eut Sarrazins qui s'osât mettre en défense; mais qui peut faillir sur terre & courir devers l'ost il se tint pour heureux: par ce moyen en furent les Navires pris, & tous les Sarrazins qui furent attins. Adonc nos gens envoyerent les biens qu'ils avoient conquis des Sarrazins, en l'Abbaye, & emmenerent ce qu'ils purent desdits Vaisseaux, & si chargez de biens & de l'avoit des Sarrazins que plus ne pouvoient & au demeurant ils mirent le feu & furent les Navires qui demeurent en prises de feu & ceux qui échaperent des Vaisseaux & vinrent en l'ost. Adonc s'émeut l'ost & vint mieux qu'il pût vers le port, & trouverent beaucoup de leurs gens morts, & aucuns qui étoient cachez parmi les buissons.

Et quand ils virent que nos gens, mort se tournoient ils vinrent vers la mer & recouvrerent six de leurs Vaisseaux qui preserverent de brûler. Et quand le Caliphe aperçut le dommage, il en fut dolent & dit au Roi Brandimont. Par mahom, je ne me partirai de ce pas tant que tout soit tout déconfit. Ni moi aussi dit le Caliphe.

Adonc mirent dedans les six Vaisseaux qui leur étoit demeurez de bonne gardes & puis retournerent avec leur gens.

A Donc le Roi Uriam étoit logé en une prairie sous une riviere, & fut en la place ou les soudoyers du Soudan furent déconfit au pont. Et avoit le Roy envoyé ses épies, pour sçavoir si les Sarrazins se logeroient. Lors vint le Maître de Rhodes, qui descendit devant la tente du Roi Uriam & le salua humblement & le Roi qui fut joyeux de sa venuë le reçut honorablement, & lui demanda comme Guyon son frere se portoit, Monseigneur dit le Maître de Rhodes, bien comme le plus assuré homme que je ne vis oncques, se recommanda à vous tant comme il peut j'en suis bien aisé dit le Roi mais dites-moi comme vous avez fait depuis que vous départies d'avec nous. Et le Maître lui raconta toutes les aventures qui leurs étoient advenues & de la Navires du Caliphe qu'ils avoient détruite au chef saint André & comme ils avoient arde. Vous avez vaillamment voyagé dit le Roi Uriam & bien curieusement, donc je louë Dieu. Et quand est de mon Oncle le Roi d'Armenie, je suis joyeux que vous l'avez laissé en bonne prosperité, mais nous faut adviser autre chose, comme les Sarrazins seront déconfits & quand est de moi & de mes gens je me deslogerai presentlyment pour approcher d'eux, car ils ont trop sejourné en notre pays sans avoir aucunes nouvelles de nous, allez donc devers mon frere. Adonc le Maître prit congé du Roi & vint grand erre vers le port de Limasson, & alors le

Roi fit déloger son ost, & vint loger à une lieuë du Caliphe, & les Sarrazins ne sçavoient rien de leur venuë, & le Maître vint à Guyon annoncer les nouvelles comme le Roy s'étoit délogé pour aller combattre ses ennemis. Adonc Guyon délogea & vint loger à une petite riviere qui tombe dans la mer, & sur icelle même riviere étoit logez les Sarrazins, & n'avoient entre eux qu'une riviere qui tenoit une lieuë de tour.

LE Roy Uriam desiroit fort de sçavoir, où les Sarrazins étoient logés & aussi de sçavoir combien ils étoient, & pource il appella un Chevalier Chiprien qui sçavoit toute la contrée, & lui dit, armez-vous, & montez dessus le plus haut cheval que vous avez, & viendrez avec moi où je vous voudrai mener. Si fit le Chevalier son commandement, & s'arma & monta sur son cheval, revint à lui, il trouva le Roi qui étoit monté sur un leger coustier, & étoit bien marin, & dit à plusieurs de ces Princes, ne vous bougez d'ici jusques à ce que ayez nouvelles de moi, mais si je ne revenois, faites ce que je vous manderai par ce Chevalier, & ils dirent que ainsi le feroit il, mais pour Dieu regardez où vous allez. Ne vous doutez, dit le Roi, lors ils se partirent, & quand ils furent hors du logis, le Roi dit au Chevalier. Menez nous au plus court chemin, où je puisse voir le port où les Sarrazins sont arrivez. Et il le mena environ une lieuë sur une haute montagne, & lui dit Sire, voyez-vous là le port & l'Abbaye au dessus. Et comment dit le Roi Uriam, on m'avoit dit que leurs navires étoient arses, & encore voila les Vaisseaux dont ils peuvent maintenant être venus. adonc le Roi regarda la fenêtre au long de la vallée, & vit l'ost de son frere qui étoit logé sur la riviere: d'autre part vit l'ost des Sarrazins qui étoient grand nombre. Voila grand peuple de Sarrazins dit le Roi, ceux connois je assez: mais ceux qui sont par deça, je ne connois pas quels gens ils sont, attendez moi ici, & j'irai sçavoir si je les pourrai connoître, & le Chevalier lui répondit, allez de par Dieu. Lors se parti le Roi explora tant qu'il approcha de l'ost, & trouva un Chevalier qui faillit du port, lequel connut, & le nomma par son nom, lui demanda. Mon frere est-il en cette route, & quand le Chevalier l'entendit parler il le regarda si s'agenouilla en disant. Oüi Monseigneur, dites lui, dit Uriam, qu'il vienne parler à moi sur cette montagne, puis le Chevalier en l'ost & dit ces nouvelles à Guyon, & le Roi se retourna à son Chevalier, & lui dit ami bien va: car c'est Guyon mon frere qui est logé là dessus, puis vint Guyon & le Maître de Rhodes, & lors les deux freres s'entrefirent grande joye; lors le Roi leur montra les Payens, quand, ils les virent, ils dirent, nous ne les sçavions pas si près de nous. Or avant dit le Roi, à l'aide de Dieu, ils ne nous peuvent échapper, si ce n'est par cette Navire que je vois là en ce haut, & quand Guyon le vit, il fut tout ebahi, & comment dit-il, les Diables en ont encore apporté d'autres, nous leurs randimes n'y a pas trois jours tout leurs Navires. Adonc dit le Maître de Rhodes, je suppose que par avanture ils étoient denavrez aucuns es Vaisseaux qui ne furent pas trouvez, qui ont secourut ce peuple que vous voyez là. Ainsi peut-il avoir été dit le Roi: mais il convient mettre gardes: car parce que nous pourrions perdre le chef & le plus grand qui après nous pourroit nuire en autre tems aussi nous dit le Maître de Rhodes, il semble que vous les ayez déjà tout déconfit jusques au Caliphe & Brandimont.

Adonc répondit le Roi, s'il n'y avoit plus que ces deux selon ce que je vous ay oüy dire, il n'y faudroit pas tant de gens que nôtre Seigneur en a apprêré, il n'y faudroit que Guion mon frere, il seroit tantôt délivré. Ha Monseigneur dit Guion quand vous serez rigolez de moi & d'un autre encore ne serons que deux: mais je louë Dieu de la vertu qu'il m'a donné, combien quelle ne se pouvoit comparer à la vôtre que Dieu vous maintienne. Mon frere dit le Roi je ne cuide pas rigoler de vous, car si notre fait étoit achevé à ces deux jeune fils tant en Dieu, & en vous que j'attendois l'aventure telle que Dieu la nous voudroit donner sans doute, mon frere dit Guion si la besogne ne tournoit ailleurs il ne faudroit attendre l'aventure, mais ils est bon d'en laisser le parler & adviser comme nos ennemis seront détruits, Guion dit le Roi, vous dites bien. Lors le Roi dit à son Chevalier, allez en l'ost, & les faites partir des logis en belle ordonnance, & le faite venir au pied de cette montagne. Lors il se partit & fit le commandement du Roi, & ceux de l'ost obéirent à lui, & vintent sous la montagne en bonne ordonnance. Et lors le Roi dit à Guion son frere qu'il allât faire armer ses gens, les fit passer la Riviere & les mit entre les Navires des Sarrazins, qu'il approchât si près de leurs ost, afin qu'il pût facilement connoître & bien appercevoir leur maniere & contenance, & comme il verroit que la besogne se portoit qu'il se gouvernât bien, & vous Maître de Rhodes, mettez vous en Mer avec vos gens, & verrez sur le pas du pont, afin que si les Sarrazins se mettoient en leurs Vaisseaux qu'ils ne pussent échapper, je m'en vais ordonner mes gens pour combattre les Sarrazins. Et ainsi se partirent la montagne, fit chacun ce qu'il avoit ordonné. Adonc le Roi Uriam vint & ordonna ses gens & les mit en bataille rangée, les archers & arbalétriers sur les armes & vintent au découvert de la montagne & virent l'ost des Sarrazins. adonc s'en allerent par le pais en belle arroi jusques à une arche auprès de l'ost avant que les Payens s'en apperçussent à plein mains quand ils virent il crièrent à l'arme.

Adonc l'ost s'arma de tous côtez, lors le Roi Uriam evoia courant à force de chevaux mille hommes d'armes entre eux qui moult les dommagement & les empêcherent tellement qu'ils n'avoient loisir d'eux ordonner à leur aise, nonobstant ce ils se mirent au mieux qu'ils purent en arroi. Et lors nos gens s'assemblerent avec eux; là eut grand occision de traits sur les Sarrazins. Adonc vint le Roi Uriam qui se peine fort d'exiler ses ennemis faisoit tant d'armes qu'il n'y avoit si hardi Sarrazin qui l'osât attendre, mais fuïoient devant lui comme fait la perdrix devant le lanier. Et quand le Caliphe de Bandas l'aperçût il montra au Roi Brandimont en disant, nous sommes bien fols, si pour c'est hommes nous sommes ébais, le demeurant nous doutera & prifera peu.

Adonc poingnit le Cheval de si grand ire que le sang lui saillit par les flancs, & sçachez que c'étoit l'un des fiers & puissant corps qui naquît en ce tems, & tourna la terge derrier le dos émpoignit l'épée à deux mains, & frappa Uriam sur le coing du bassinnet de toute sa force & le bassinnet fut moult dur, & pour ce l'épée glisse & vint le coup descendre sur le col du destriers, entra si avant en la chair qui lui trancha les deux maîtresses vaines qui soutenoit la tête du cheval. Adonc le destrier qui ne se pouvoit plus soutenir, s'enclina, & le Roi Brandimont s'approcha du Roi Uriam, lui qui sentoit son cheval aller par terre embrassa Brandimont

par le foix du corps, le mit sous lui. La eut grande meslée, tant des Chyptiens comme les Sarrazins pour recouvrer leur Seigneur, y eut grand nombre de morts & de navrez.

Lors le Roi Uriam tira un coureau fort court, qui lui pendoit au côté dextre, & glissa sous la gorgere du Roi Brandimont, tellement qu'il l'abbattit mort, & puis se dressa sur ses pieds, cria à haute voix à Lusignan. Si vintent les Poitevins qui l'oüyrent, & se mirent en la presse, tellement que les Sarrazins perdirent la place. Adonc fut le Roi Uriam remonté sur le destriers du Roi Brandimont suivirent le Caliphe de Bandas, & ainsi se renforça la bataille plus fort que devant, & tant qu'il y eut grand perte d'un côté & d'autre, furent fort grevez les Sarrazins, tant de la mort du Roi Brandimont que de leurs gens. Et cependant vint Guyon de Lusignan qui se mit en la bataille avec deux mille hommes & se combattirent fort.

Et quand le Caliphe apperçût qu'il étoit ainsi surpris, il se partit de la bataille, lui deuxième le plus covertement qu'il peut, s'en vint en la mer. La fut l'Amiral de Damas qui les fit entrer en une petite galliote, dont il étoit autrefois échappé, comme je dis dessus, & fit saillir du port le Navire qui étoit demeuré.



LA bataille fut moult grande, & y eut grand occision, mais quand les Sarrazins apperçurent que Brandimont de Tharse étoit mort, & que le Caliphe de Bandas les avoit laissez en ce peril, il en furent ébahis, & commencerent à desrenger, & à perdre la place & aussi fuïr vers la marine; mais ce ne leur valut guere, car leurs Navires étoient parties avec le Caliphe & l'Amiral de Damas. Que vous feroient ores long parler. Les payens furent tous déconfits. Adonc retournerent les Barons aux loges des Sarrazins où il y avoit moult de richesses. Ici se fait l'histoire & parle du Caliphe qui s'en allât dolent par Mer, & jura par les Dieux que s'il pouvoit arriver à Damas à sauvée, que encore feroit il ennui aux Chyptiens, ainsi vugnoit par la mer, & cuidoit être échappé des Chrétiens; mais de quel fol pensé souvent demeure la plus grande partie à faire, car le Maître de Rhodes étoit ja dega

faire vognier sur la mer, & tout les gens en galleres. Et quand il aperçut grand nombre des Sarrazins il pensa que la bataille des Sar-

razins étoient déconfit & en remercia notre S. J. Christ. Adonc il s'écria aux Seigneurs & aux gens d'armes qui étoient avec lui, dit beaux Seigneurs, & Sergens de Dieu ses ennemis nous échapperons-ils ainsi c'est grand faute de nous. Lors qui eut veu mettre ses gens en ordre & courir sur les Sarrazins, & jeter canons & traits d'arbalète c'étoit un grand fait horrible à voir. Et quand l'Amiral de Damas apperçut le méchef qui tournoit sur eux il haussa le voile & fit avancer les armes, & échappa du danger de nos gens malgré qu'ils en eussent, & peu de tems la gallotte fut si éloignée que nous en perdirent la veüe, & virent bien que la poursuite leurs pourroit plus nuire que aider si les laisserent tantôt furent leurs Vaisseaux déconfits & les payens ruez en la mer & remenerent avec eux les six Vaisseaux aux chef saint André, puis saillir de la mer & le Maître de Rhodes tout cent siere de la Religion, & vint en son logis & alla conter l'aventure au Roi à son frere & aux Barons & comme les Payens avoient été tous pris & déconfit leurs Vaisseaux ramenez au port, & comme le Caliphe & l'Amirable étoit échapez en une gallotte parquoi le Roi fut dolent, & ses Barons aussi, & après departir à ses compagnons tout ce qui avoit été gagné sur les Sarrazins sans qu'il en retint à sa part un denier, excepté aucunes des tentes & l'artillerie: puis se partit de la & donna congé à plusieurs de ses Barons & à leurs gens, les remercia moult. Et quand ils partirent ils s'en allerent tous riches.

Après ces choses faites le Roi Uriam vint à Famasse avec son frere & le Maître de Rhodes, & ses Barons qu'il amena de Poitou & tous les plus hauts Barons de son Royaume, & la reçut la Reine Hermine moult joyeusement, & rendit devotement grace à Dieu de la victoire qu'il leur avoit donné. En ce tems la Reine Hermine étoit fort enceinte, & le Roi Uriam avoit fait crier une noble fête: car il vouloit en repos fêter les Barons du Poitou & autres Princes privez & étrangers. Et huit jours devant que la fête devoit être, commença arriver grand peuple en la Cité, donc le Roi fut joyeux & fit crier sur peine de corps que nul ne en cherit, les vivres & trois jours devant la fête la Reine Hermine accoucha d'un beau fils, & eut nom Henry pour l'amour du Roi, donna le Roi des riches dons, & y avoit beaucoup de Barons de Poitou qui avoient pris congé du Roi & de son frere & de la Reine pour eux en aller & leur avoit donné le Roi moult de richesses & puis le mirent en mer & leur avoit baillée lettres le Roi à son pere & sa mere. Et ainsi que la fête étoit au plus grand bruit vinrent dix-sept des plus hauts Barons du royaume d'Armenie tout vêtus de noir & sembloit à leur contenance qu'ils fussent au cœur fort courroucez. Et quand ils vinrent devant le Roi, ils le saluerent doucement. Et le Roi Uriam. Et les reçut & ils dirent au Roi Sire le Roi d'Armanie votre oncle est trépassé. Dieu lui fasse merci, & nous est demeuré une belle Pucelle laquelle est sa fille & n'y a héritier qu'elle par sa chair & en sa pleine vie il fit faire cette lettre & nous commanda qu'elle vous fut apportée: & nous ne charges que nous requerissons pour l'amour de Dieu que ce dont il vous fait requête ne lui veuillez faillir: car nous savons bien que la chose est à votre profit, & honneur, Seigneurs dit Uriam, si c'est chose que je puisse faire je le ferai volontiers si prit la lettre, l'ardeur, dont la teneur fut telle.

Très cher Seigneur aîné neveu, je me recommande à vous tant comme je puis

Et vous prie d'avoir ma très chere & aimée nièce votre femme pour recommander, par cette lettre je fais à vous deux la premiere requête que onc je vous fis, que jamais vous ferai, car quand ces presentes furent écrites, je me sentis en tel point qu'en moi n'avoit point d'esperance de vie. Or n'ai-je point d'héritier de mon corps qu'une seule fille laquelle Guyon votre frere a veüe, je vous supplie qu'il vous plait de le prier de par moi qu'il la veuille prendre à femme & le Royaume d'Armanie avec: s'il vous semble qu'elle ne soit digne, si lui aidés à trouver quelque homme qui sçache le pays gouverner & defendre les ennemis de Jesus-Christ. Or y veilles pouvoit de remede convenable: car à tous dire, s'il vous plait à la fin je vous fais mon héritier, pour l'amour de Dieu prenez y garde & ayez pitié de ma fille, qui est orpheline desolée de tout conseil & confort si vous lui faillés. Quand Uriam ouït ces pieux mots, il fut dolent de la mort du Roi, eut grand pitié au cœur des piteux qui étoient écrits en la lettre. Adonc répondit aux Armeniens, disant ainsi Seigneurs, je ne vous fandrai pas à ce besoin, car si mon frere ne le veut à s'accorder, si vous ferai je tout le confort & l'aide que je vous pourrai faire. Sire Roi dirent les Armeniens, notre Seigneur vous le vueille rendre qui vous doivent bonne vie & longue. Et adonc le Roi Uriam appella Guyon son frere, qui déjà sçavoit nouvelle de la mort du Roi d'Armenie, dont il étoit fort courroucé, lui dit les paroles qui s'en suivent Guyon tenez ce don, car je veux le faire héritier du Royaume d'Armenie, & la plus belle pucelle qui soit en tout le pays, c'est à sçavoir Florie ma cousine fille du Roi d'Armenie, qui de la volonté de Dieu est allez de vie à trépas. Or je vous prie que ne refusiez pas ce don, car tel offre n'est pas à refuser. Monseigneur dit Guyon, je vous remercie humblement de cet offre & de ce présent. Adonc eurent les Armeniens si grande joye que nuls ne pouvoient. Et quand il eut consenti à la parole, ils s'agenouillerent devant lui, lui baisèrent les mains à guise du pais.

Et fort renforca la fête plus grande que devant, & cependant le Roi commanda d'appareiller le navire, dedans les Vaisseaux fit mettre moult richesses, & ordonna y entrer belle Baronie, tant de Poitou comme de Chypre, & le Maître de Rhodes pour le conduire en Armenie, puis furent aux noces le firent couronner & prendre la possession de tous les Pays & les hommages de tous les sujets, sçachez qu'ils fissent plutôt departir pour eux en aller si ce ne fût pour attendre la révelée de la Dame Hermine Reine de Chypre, laquelle révelée à grand joye, y avoit noble geste & grande, donna le Roi Uriam des riches dons aux Armeniens. Et après la fête finie. Guyon prit congé de sa sœur la Reine, laquelle fut dolente de sa departie, lors le Roi le conduït jusques au port de limasson.

Adonc on dressa les voiles, & fit-on desancrer le Navire & s'empoignerent en la noble compagnie bien pourvus comme si ce fut pour aller en la guerre, & pour doute de Sarrazins, & tant allerent qu'ils apperçurent le ballet de Cruri qui est la maïresse Ville du Royaume d'Armenie, où on desiroit leur venue, & étoient assemblez moult de nobles du Pays qui atendoient leur venue, lesquelles furent joyeux quand ils virent approcher le Navire, car ils sçavoient les nouvelles que leur Seigneur venoit pour ce que les Barons qui étoient allez en Chypre pour porter les lettres qu'il avoit mandé la verité, afin de le recevoir honorablement & y é-

toient les Barons du pays, les Dames & Damoiselle venues pour les festoyer, & honorer; à cette heure la pucelle Florie étoit là la Mairresse, tout regrettant la mort de son Pere, & n'avoit grande peur que le Roi Uriam ne la voulut pas accorder à son frere, étoit une cause qui moult angossoit sa douleur; mais adonc une Damoiselle bien avisée, lui dit ainsi Mademoiselle, on dit que ceux qui étoient allés en Chypre, arriveront brièvement au port, dont elle fut joyeuse, regarda en la mer & vit Navires & Galeres, & plusieurs autres grands Vaisseaux qui arrivoient au port, puis ouït trompette, & moult d'autres instrumens de divers sons.

Lors vinrent au port les Bretons du pays, & reçurent honorablement Guyon & sa compagnie, puis le menerent vers la pucelle, laquelle vint à rencontre de lui, Guyon la salua honorablement en disant, Mademoiselle, comme a-t'il été de votre personne depuis que je me partis d'ici; elle lui répondit doucement, Sire, il ne me peut être gueres bien: car mon pere est nouvellement trépassé de ce mortel monde dont je prie Notre Seigneur Jesus-Christ par sa sainte grace qu'il lui fasse vrai pardon & à toutes autres, mais Sire, comme pauvre orpheline, je vous remercie tant humblement que je puis des Vaisseaux que vous m'envoyates, & aussi de la richesses qui étoit dedans.

Comme Guyon épousa la belle Florie, & fut Roi d'Armenie.



des lequel fit arriver tout les Barons en l'Isle de Rhodes, le lendemain s'embarquerent, & en brief tems arriverent en Chypre, & comme il étoit Roi paisible, dont Uriam loüa notre Seigneur peu de tems après plusieurs de leur Barons de Poitou prirent congé, & le Roi leur fit de beaux dons, & écrit à son pere & sa mere tout l'état de lui & de son frere.

Aussi

Aussi se partirent les barons & se mirent en mer, où ils trouveront les Vaisseaux tous prêts & envitailles des que métier leur étoit, adonc ils s'embarquerent en mer prirent le plus droit chemin pour la Rochelle.

Comme les Messagers apporterent des lettres à Raimondin & à Melusine de leurs enfans qui étoient Rois.



Les Barons qui étoient partis après televée de la Reine Hermine singlerent tant par la mer qu'en peu de tems ils arriverent au port de la Rochelle, & entrèrent en la Ville où ils séjournèrent trois jours puis se partirent & errèrent tant qu'ils arriverent à Lusignan, où ils trouverent Raimondin & Melusine, qui les reçurent à grande joye. Adonc leur donnerent les lettres au Roi Uriam & de Guyon leurs deux fils, quand ils eurent veu & ouïy la teneur des lettres ils furent grandement joyeux, loüèrent notre Seigneur de la bonne aventure &

furent de riches présens aux Barons qui avoient apporté les nouvelles en ce tems Melusine fonda l'Eglise nôtre Dame de Lusignan & plusieurs Monastères, Abbayes au pays de Poitou, les renta fort richement en ce même tems fut traité le Mariage de son fils nommé Odon à la fille du Comte de la marche & en fut la fête grande, les nobles du pays s'assemblerent en grand honneur étoit le lieu de la fête noblement accoutré au dessous de Lusignan en la prairie & la durant arriverent de la Rochelle les Barons & Chevaliers du pais de Poitou, qui s'étoient dernièrement partis de Chipre; mais quand ils scürent les nouvelles de la fête, ils monterent à cheval, tant chevaucherent qu'ils arriverent à Lusignan trois jours devant la départie de la fête, firent la reverence au pere & à la mere honorablement, puis présenterent leurs Lettres.

Quand Raimondin & Melusine scürent les nouvelles qu'ils étoient Rois de Chypre & d'Armenie & aussi des quatre victoires qu'ils avoient eues sur les Payens, ils en loüèrent Dieu devotement, furent les Messagers reçus à grande joye, eurent de beaux & riches dons, se renforça la fête pour l'amour de ces bonnes nouvelles.

M.

Comme Antoine & Regnaus demanderent congé à leur pere & mere pour aller voyager en étranges pays.

Bien-heureux furent Anthoine & Regnaut quand ils ouïrent les nouvelles des conquêtes & victoire que leurs freres avoient eues sur les Sarrazins, & de l'honneur qu'ils s'étoient acquis en si peu de tems d'avoir conquis deux si nobles Royaumes, & dirent l'un à l'autre mon cher frere je vous dirai que desormais seroit tems que nous allassions chercher nos aventures par le monde, car pour ici demeurer ne pourroit conquérir ni l'est ni pris. Adonc ils vinrent à leur pere & mere & lui dirent mon seigneur & vous Madames'il vous plaît, il seroit bien tems que nous allassions par ce monde à nos aventures pour acquerir l'Ordre de Chevalerie: car ce n'est pas notre intention de la prendre que lors que nous jugerons notre avantage comme Uriam & Guyon nos freres l'ont eue, combien que nous ne sommes pas si dignes de l'avoir si noblement ni en si noble place, mais si Dieu plaît, nous avons intention de faire bonne diligence. Lors Melusine répondit enfans s'il plaît à Monseigneur votre pere, il me plaît bien Dame, dit Raimondin faites à votre volonté car ce qui vous plaît me plaît aussi, Sire dit Melusine il me semble qu'il est bien desormais qu'ils commencerent à voyager, pour connoître le monde, les étranges marches, aussi pour être connus & connoître le bien & le mal. A l'aide de Dieu icy pourvoyeraï tellement qu'ils auront bien de quoi payer leur dépens. Adonc les enfans s'agenouillerent devant leurs pere & mere, en les remerciant de leur bonté l'aide qu'il leur promettoient faire.

En ce tems es parties d'Alemagne entre Loraine & Ardaine y avoit une grande terre appellé la Comté de Luxembourg, qui pour lors étoit nommée Duché, pour ce l'appellerai-je en cette histoire Duché, & en cette terre étoit un vaillant Prince moult renommé lequel avoit nom asselin, étoit seigneur du pays si alla de vie à trépas, & ne demeura de lui nul héritier qu'une seule fille nommée Christine laquelle étoit belle. En cette terre y avoit grand foison de nobles Chevaliers, & ecuyers qui tous firent hommage à la pucelle, comme à la droite heritier. En ce tems fut en Ansay un puissant Roi, auquel n'étoit demeuré de sa femme qu'une fille qui eut nom Melibée de laquelle trépassa en sa gesine: & la fit mourir le Roi honorablement. Or advint qu'il ouït nouvelle que le Seigneur de Luxembourg étoit trépassé, & qu'il ne lui étoit demeuré qu'une fille qui étoit fort belle.

Adonc le Roi d'Ansay la fit demander en mariage: mais la pucelle ne s'y vouloit accorder, jura comment qu'il fit ce qu'il pouvoit qu'il l'auroit. Adonc desfia la pucelle & tous ses aidans. Et quand les Barons & la commune du pays le sceurent ils dirent puis que leur Dame ne le vouloit prendre à mary qu'il lui manderoient qu'il avoient tout envers la Pucelle, puis firent garnir leurs forts & leurs pays où se retirèrent la plus grande partie des Barons au Bourg & au Château de Luxembourg, avec Christine leur Dame que vous ferois ores long conter. Il n'étoient pas pour lors assez forts pour combattre le Roi d'Ansay; car ils venoient à grande puissance, dommagés dans le pais, puis vint planter le siège devant Luxembourg, & y eut plusieurs escarmouche lesquelles eut grand perte d'un côté & d'autre. Or advint qu'il y eut un homme qui étoit grand terrien, un des plus grands gentils-hommes du pays qui avoit été avec le Roi à la conquête de Chypre, & aux victoires qu'il avoit sur les Sarrazins, lesquels s'en étoit venu avec les premiers Poitevins qui étoient déjà venus à Lu-

signan, comme avez ouï Melusine & Raimondin lui avoient donné de beaux dons & joyaux, avoit veu Antoine & Regnaut, qui étoient ja forts & grands, de forte conditions & fiere, lui sembloit bien qu'il devoient assez en suivre les conditions meurs, la maniere de leurs frere, lequel gentil-homme étoit fort vaillant lequel étoit dedans Luxembourg que le Roi d'Ansay avoit assiégué. Adonc lui étoit sage du métier d'arme à la guerre; retira à part les nobles du pays, leur dit, Seigneurs vous pouvez bien appercevoir que au long aller nous ne pouvons résister à la puissance de ce Roi, pour laquelle chose s'il vous semble bon, mon opinion seroit d'y pouvoir de remede devant sans attendre plus tard, car il fait bon fermer l'étable devant que les chevaux soient perdus, ils répondirent, C'est verité, mais nous ne pouvons ni ne voyons pas qui y peut remedier sans la puissance de Dieu. Non dit-il sans la puissance de Dieu on ne peut faire grande chose, mais avec il est bon d'avoir aide. C'est une bonne raison dirent-ils, si vous sçavez nul bon chef pour notre profit, si le dites, car vous y êtes tenu, pource qu'elle est notre Princesse & à nous.

Adonc le Gentil-homme prit la parole, conta comme Uriam & son frere étoient partis de Lusignan, toute l'aventure de leur voyage & de leur noble conquête, l'état de leurs Pere & Mere, le maintien de Antoine & de Regnaut qui sçavoit bien que qui iroit requerir secours aux deux freres qui y viendroient à grande puissance quand on leur conteroit le fait. Vous dites bien, dirent les nobles, adonc manderent Christine, lui conterent cette affaire, elle leur dit Seigneur, je vous recommande ma terre & la vôtre, & en faite comme il vous semblera pour mieux en l'honneur de moi & de vous, car sçachez que pour mourir ne peut être desheritée, je n'aurai le Roi d'Ansay à mari, non pas qu'il ne vaille mieux que moi: mais pource qu'il me veut avoir par force. Et ils lui répondirent, ne vous doutez Madame, car s'il plaît à Dieu, il n'aura pas tant de puissance tant que nous pourons aider de nos corps, Seigneurs, dit la Dame, grand merci, lors se départit de là, adonc un des Barons reprit la parole en disant, vous qui nous avez mis en cette querelle, dites en tout ce qui est bon d'en faire: je le ferai volontiers, dit le Chevalier, s'il me semble bon me donnerez de vous autres, yrons à Lusignan sçavoir que nous pourons trouver chose qui nous soit profitable, nous le ferons volontiers, dirent-ils. Adonc choisirent entr'eux deux des plus notables pour aller avec lui, & partirent environ le premier somme monté sur chevaux à l'avantage, & saillirent par une poterne, passerent par l'un des côtes de l'ost que jamais ne furent appercûs, exploiterent tant qu'ils virent environ soleil levant à huit lieues de là, se penerent fort à chevaucher. Ici à parler d'eux, & parlerons de Melusine de ses deux enfans, à sçavoir Antoine & Regnaut.

La fête fut grande au dessous de Lusignan en la prairie, on y jouïta fort vaillamment; mais sur tous les Damoiseaux Antoine & Regnaut jouïrent mieux au dire des Dames qui là furent & aussi des Chevaliers, y furent donnez de moult beaux dons & riches joyaux; mais cependant Melusine pensoit à l'état de ses trois fils, leur fit faire de moult riches & grands habits & pourvoir de nobles hommes lavez pour eux gouverner honorablement par tout où ils servoient. Et cependant vinrent les Ambassadeurs de Luxembourg, qui firent moult honorablement la reverence à Raimondin & à Melusine, à la compagnie, & furent joyeusement reçus.

Adonc fut connu le Chancelier qui avoit été à la conquête de Chypre, & fut grandement festoyé, lors Antoine pour le grand bien qu'il avoit ouï dire de lui, le retint pour aller avec eux en voyage où ils avoient intention d'aller à l'aide de Dieu, il lui dit, Monseigneur, où avez vous intention d'aller, & Antoine lui répondit, à l'aventure que Dieu nous voudra donner pour avoir honneur de Chevalerie.

Je vous enseignerai, dit le Chevalier, la plus honorable que jamais Gentils hommes eussent en eux aventure. Quand les Damoiseaux l'entendirent, ils se vinrent accoller honorablement en lui disant. Noble & sage homme, dites nous que c'est volontiers dit le Chevalier, tant pource que je serois joyeux de votre avancement, & de raison soutenir & manifester le bien fait & admonester ceux qui veulent avoir honneur, en suivre la voye de bien avoir. Sçachez, Seigneurs, que tous ceux qui veulent & aiment verité: honneur & Chevalerie ils doivent aider à soutenir en leurs droits les veuves Dames, orphelines & orphelins, pourtant il est ainsi qu'en la marche de Lorraine & Ardenne à une moult riche contrée qu'on appelle le Duché de Luxembourg, laquelle Duché à long-tems gouverné comme son propre héritage un noble & vaillant homme.

OR advint que depuis un peu de tems en ça est allé le noble homme de vie à trépas, & n'est demeuré de nuls héritier hors qu'une belle pucelle à laquelle tout le pays & bonnes Ville ont fait hommage. Messieurs plaïse vous sçavoir que le Roi d'Anfai l'a demandé à femme, mais elle pour rien qui soit ne s'y est voulu consentir. Pour ce qu'il a été autrefois marié lequel Roi d'Anfai en a eu tel dépit, qu'il a défié la pucelle & tout son pays, y est entré à bannière déployée faisant guerre de feu & de sang, tout ce il le faisoit par son ouvrage sans cause & sans raison a assiégré la pucelle & ses gens en la Ville de Luxembourg, à juré qu'il n'en partiroit jamais jusques à ce qu'il l'aura prise & dit comment qu'il soit qu'il l'aura par force ou par amour, donc messeigneurs, il nous semble qu'il n'y a au monde plus honorable voyage n'y plus raisonnable que celui, car tous ceux qui aiment honneur doivent tirer celle part, vous dites vrai dit Antoine & sçachez que je parlerai à Madame à sçavoir de l'aide que Monseigneur mon pere & elle nous voudroit faire & à l'aide de Dieu nous irons secourir la pucelle que le Roi d'Anfai veut avoir par force dont il me semble qu'il est mal conseillé: car quand on les a eues par bon gré accordée à la loi de mariage, si a t'il aucune fois entr'eux grand discord; Monseigneur, dit le Chevalier, c'est verité mais s'il vous plaît prendre le voyage moi & mes compagnons vous conduiront & vous aideront.

Adonc les freres lui répondirent grand merci, sçachez que là nous irons au plaisir de Dieu, adonc ils vinrent vers leur pere & le Chevalier retourna vers ses compagnons; leur dit comme il avoit exploité en ces paroles, & que sans leur requête avoit le secours des deux freres, & seroit encore pié à les y mener, & leur disoit la maniere comme il avoit conté le fait aux deux freres, en démontrant que c'étoit amône grande de payer à la pucelle, sans ce que les freres sçeuvent qu'ils fussent aucunement tenus à elle. Or vraiment dirent tous les Barons, c'est joyeusement besogner.

Comme Regnaut & Antoine demanderent aide à leur Pere & Mere.

Lors Antoine & Regnaut vinrent vers leur pere & mere & leur conterent ces nouvelles en les conquerant, qu'ils les voullussent aider à faire cette entreprises Dames dit Raimondin en cette raison à un commencement d'armes, je vous prie eherement que vous leurs fassiez faire tel arroi que nous y ayons honneur, & qu'il en soit parlé à tout jamais. Pour votre vouloir accomplir dit Melusine, je m'efforceray de faire si bien que en serez content, après la départie de cette fête & accomplirai votre commandement.

Adonc fit crier à la trompette que tous les Gentils-hommes du pays, autre tels qu'il fussent qui voudroient venir aux gages de Antoine de Regnaut de Lusignan qu'ils vinssent un jour qui seroit nommé à Lusignan, & que la ils seroient payez de leurs gages pour un an, & aussi fit crier par tout le pays de Poitou & es marches d'environ-incontinent après la fête se départit, donc je vous avois parlé & se retira chacun en son pays. Ici je me tairai de la fête, & vous dirai comme Melusine fit l'appareil de ses deux enfans pour eux en aller au secours de la pucelle.

Comme Melusine fit assembler grand nombre de gens d'armes, & les fit payer pour un entier pour aller avec ses enfans en bataille.



Après que Melusine eut fait crier les gages il s'assembla dans la prairie grand foison de Gentils-hommes Chevaliers & autres, tant du pays de Poitou comme des marches voisines d'en tout le pays, lesquelles furent nombrez quatre mil bassins & cens Arches & Arbalétriers, sçachez qu'ils n'y avoit nuls pages forts de puissant valets d'armes armez de grosses dagues & tapelins, & furent logez en pavillons bien ordonnez que chacun s'en loua, leur firent Raimondin & Melusine delivrerent & payer leurs gages tout entierement pour un an. Et tandis qu'elle faisoit leur appareil les deux freres s'entretenoient avec l'écuier de belles paroles & aussi les Barons, leurs demandoient de l'état de la pucelle & du pays, & ceux qui lui dirent la verité, & étoient joyeux de l'apparence du secours qu'ils voyoient si prestement appareiller, car ils eussent bien pris en gré la moitié de l'appareil.

Adonc ils louerent Dieu bien devotement, & envoierent un mesager à Luxembourg pour leur annoncer le grand secours que Dieu leur envoioit, dont ils furent joyeux puis allerent dire ces nouvelles à la Damoiselle qui moult se renforça, & commença à louer son créateur, incontinent la nouvelle fut répandue par la Ville.

& en eurent grand joye qu'ils ne pouvoient plus. Si firent sonner les trompettes, les menestriers firent grands feux par les carrefours de la Ville, disant à haute voix joye & victoire à notre pucelle, quand ceux de dehors les ouïrent, ils s'en donnerent grand merveilles, l'allerent annoncer au Roi qui fut pensif. Adonc vint une épit qui lui dit. Sire soyez sur votre garde, car ceux de la Ville s'attendent d'avoit secours bien brief. Je ne puis sçavoir, dit le Roi, dont secours leur peut venir, je ne doute pas que je ne les aye par force ou par famine; ainsi l'assura le Roi d'Ansay, mais depuis il s'en trouva déçu. Or laisserai à parler de lui & de Melusine, comme après qu'elle eut tout accompli de ce qu'il falloit à ces deux enfans, elles les fit faire Chevaliers à leur pere. y eut bel ébatement en la prairie de Lufignan; & y eut trois autres faits Chevaliers en cette journée pour l'amour des deux freres, & eurent chacun robes, chevaux, harnois, & largement de finance, tout fut prêt pour partir.

De la belle remonstrance que Melusine fit à ses enfans.

Melusine appella ses enfans, leur dit, mes enfans de la compagnie de votre Pere & de moi vous vous départez, sera grand avanture si jamais je vous revois pourtant je vous veuille enseigner, c'est pour votre bien ce que je vous dirai, si l'entendez & retenez bien, car il vous sera bien besoin au tems avenir. Premièrement aimez & louez Dieu notre Créateur tous les jours, tenez fermement & saintement les commandemens de notre foi Catholique, soyez humbles & doux aux bons rigoureux aux mauvais, faite en tout tems belle réponse aux grands, & aux petits, si tenez parole à chacun, quand tems en sera, ne promettez chose que ne puissiez accomplir selon votre pouvoir, n'écoutez les rapporteurs de paroles par devers vous, ne croyez envieux, ni ne croyez legerement, car ce fait aucune fois mainte ennui, n'y mettez avaricieux en office, ne vous accointez de femme d'autrui, départez à vos compagnons loyaument de ce que Dieu vous donnet, soyez doux, débonnaires à vos sujets, fiers & cruels à vos ennemis jusque a tant qu'ils soient soumis à votre obéissance si par force le faut faire, si c'est pour traité, si les traitez amiablement à vous, prenez raison d'eux, puis souffrir aussi selon le cas; mais comment qu'il soit, ne tenez jamais long traité, car plusieurs ont été d'iceux, gardez vous bien de trop menacer & vanter, mais faites votre fait à peu de paroles ce que faire se pourra, n'ai ja nuls de vos ennemis en dépit tant soit petit, mais soyez toujours sur votre garde, ne soyez pas entre vos compagnons comme sire, mais soyez communs, aussi honnorez chacun selon son degré, leur donnez du vôtre selon votre aisement, & que la personne le voudra donner aux bons hommes d'armes des chevaux cottes d'acier basins & argens selon raison, & si voyez un bon homme qui vienne devers vous mal vêtu ou mal monté, si l'appellez humblement, & lui donnez, robes, chevaux, harnois, selon la valeur de la personne, selon tout le pouvoir que vous avez alors.

Or mes enfans je ne vous sçai plus à present que faire, hors que vous tenez verité à toutes vos affaires. Tenez je vous donne à un chacun un anneau d'or dont les pierres

ont même vertu, car sçachez que tant que vous aurez bonne cause que vous ne tenez ja déconfits bataille.

Et lors les baïsa tous deux amoureusement comme leur pere, ils la remercièrent & prirent congé de leur pere qui fut dolent de leur départie, adonc ils firent sonner les Trompettes & se mirent tous devant, qui se délogea l'avant garde, après tout le sommage, & la grosse bataille, après, l'arriere garde en bonne ordonnance. Et faisoit beau voir l'ost de l'avant-garde, & l'avoit a gouverner un vaillant Chevalier & ces gentils-hommes & les deux Ambassadeurs de Luxembourg, puis les deux freres menerent la grosse bataille, en l'arrier-garde furent les deux Chevaliers qui menerent Urian & Gnyon en Chypre qui leur conterent comme le Soudan avoit assiegé le Roi de Chipre, aussi Raimondin & Melusine avoient recommandé l'état de leurs enfans à ces deux Chevaliers se logerent la premiere nuit au dessous d'une forte Ville sur une petite Riviere, étoit icelle Ville nommé Mirebel, & l'avoit fondée Melusine. En cette nuit les deux freres firent faire banquet ainsi que s'ils eussent déjà été en la terre de leurs ennemis, dont plusieurs se donnoient grand merveilles, mais ils ne l'osoient refuser, car Antoine & Regnaut étoient si terribles que chacun les doutoit. Et le lendemain au matin les deux freres firent crier sur peine de perdre leurs harnois & leurs chevaux & être bannis de leurs compagnie que chacun chevauchât armé sous sa banniere en belle bataille, nul ne l'osât refuser, en cette maniere chevaucherent environ deux journées tant qu'ils vinrent en champagne, & étoient plusieurs ennuyez de porter leurs harnois, tant pour ce qu'ils n'en étoit nul besoin, comme pour ce qu'ils ne l'avoient pas accoutumé, & en parloient quasi tous.

Adonc vint le Chevalier de l'avant-garde aux deux freres, leur dit, Messieurs le plus de vos gens se tiennent mal content de ce que vous les contraignez à porter leurs harnois, car il leur semble qu'il n'en est nulle necessité tant qu'ils viennent à approcher la terre de nos ennemis, comment sire Chevalier dit Antoine, vous semble t'il point que la chose accoutumée de longue mais soit mieux connue de ceux qui n'exercerent que celle qui est nouvellement apprise, & si est moins grevable c'est bien dit, dit le Chevalier, il vaut mieux dit Antoine qu'ils apprennent à porter leur harnois en tems, afin qu'ils les portent plus à leur aise, & eux rafraichis s'en allerent pour sçavoir comme ils pourroient aisément soutenir & souffrir quand metier en sera, car s'il leur convenoit apprendre contre les ennemis la peine leur doubleroit plus grande, vous sçavez bien qui n'apprend son metier en sa jeunesse, à grand peine pourra t'il être bon ouvrier en sa vieillesse, Monseigneur, dit le Chevalier vous en parlez vaillamment, & est en votre raison bonne, adonc se partie de lui annonça plusieurs cette raison tant que cette nouvelle fut sçû par tout l'ost donc chacun se tint bien content, & dirent que tous ensemble. Ces deux enfans ne sçavoient faillir à avoir grand bien au monde si Dieu leur donne vie, viendront à grand perfection de bien & haut honneur.

Comme les deux freres firent de nuit crier alarme pour esiaier leurs gens.

Cette nuit l'ost se logea sur une riviere qui lors étoit appellé aimée, & quand ce vint aux premiers sommes les deux freres firent crier alarme effrayèrent parmis l'ost, adonc y eut grand trouble chacun s'arma de toutes parts, & se mirent en bataille chacun sous sa banniere devant leur tante en belle ordonnance bien accompagnée de nobles gens & grand foison de salots bien allumez, & y avoit si grand clarté comme s'il eut été jour, & toutes les bannieres s'apprêterent pour aller en bataille. Et sçachez que c'étoit grand beauté avoir la noble contenance, & la belle ordonnance des gens d'armes & les deux freres qui alloient de bataille en bataille & la où il y avoit faute d'ordonnance s'ils la lui mettoient & les trois Ambassadeurs de Luxembourg regardoient bien leurs ordonnance, & disoient l'un à l'autre, enfans font bien raillez de conquerir encore une grande partie du monde, or peut bien dire le Roi d'Ansay, qu'il comparera sa fol entreprise qu'il a fait notre pucelle & à son pays.

En ces parties furent long-tems que les courants eurent par tout decouvert, & qu'ils furent retournez en l'ost & dirent qu'ils n'avoient rien veu donc s'émervilloient qui pouvoit faire tel effroi, mais en la fin il fut bien sçu que ces deux freres l'avoient fait crier. Lors vintrent les deux Chevaliers de l'arrière-garde, ceux de l'avant-garde, aux enfans en disant.



Messeigneurs, c'est simple à vous de faire travailler vos gens d'armes pour néant. Comment dit Antoine quand vous fetez faire un habit, ne le faites vous pas elayer, sçavoir s'il n'y a rien à dire, & tous répondirent Sire ouï c'est à bon droit, adonc dit Antoine, si j'ai voulu essayer mes compagnons, avant qu'il en fut tems pour sçavoir comme je les

auois prêts à mon besoin veu que nous approchons près de nos ennemis, afin que si aucune chose y eût eu de faute nous eussions pourveu de remede convenable & amoins de dommage.

Et quand ils entendirent cette parole, ils répondirent, Monseigneur il est vrai que ici n'aquerra son, & se donnerent grand merveilles de leur gouvernement, & disoient à eux même qu'ils viendront encore à grand perfection, il ne demeurera gueres que le jour vint & les trompettes sonnerent & l'avant-garde, le sommage & le charroy delogèrent & puis après l'ost, tant allerent qu'un soir se logerent sur une riviere, nommé Meuse, au deffous d'une forteresse nommé D'achâtel, de la n'avoit pas plus de deux logis jusques au siège de Luxembourg. Adonc vintrent les Ambassadeurs aux deux freres & leur dirent. Messeigneurs il n'y a plus que douze lieues jusques au siège & seroit bon que vous fissiez rafraichir vos gens sur cette ri-

viere, car ici y a assez bon séjour & bonnes praities, & aussi de vous voudrez & devrez faire.

Comme les deux Freres Antoine & Regnaut envoyèrent leurs lettres au Roi d'Ansay.



Adonc Antoine répondit incontinent aux Barons Seigneurs, l'avint est tout fait dès que nous partimes de Lusignan, car aussi tôt que mon frere & moi autons envoyé vers le Roi d'Ansay, s'il ne veut faire ce que nous demanderons, il se peut bien tenir seur de la bataille, & en donnera Dieu la victoire à qui il lui plaira, mais il nous semble que nous avons bonne esperance que Dieu nous aidera, & aussi nous lui pensons requerir raison que combattre à lui; mais il faut aviser qui fera notre message. Sire, dit le Chevalier, moi s'il vous plaît, je sçair le chemin & le pays nous itons au plaisir de Dieu.

Il me plaît bien dit Antoine, mais ce ne fera pas encore jusques à ce que je l'aurai approché de deux ou trois lieues près afin d'aventure, que si la bataille venoit vers nous, que nous ne tardions pas longuement, car s'il la veut nous voudrions être là arrivez. Et ainsi demeurèrent jusques au lendemain matin que l'ost se delogea & passa la Riviere sous Dagne en belle ordonnance, chevaucherent tant qu'ils vintrent loger un soir entre Vetrement & Luxembourg, le lendemain bien matin Antoine envoya le Chevalier de l'avant garde & le Gentil homme devers le Roi d'Ansay, en disant les paroles que ci-après s'ensuivent. Adonc tant exploitent qu'ils vintrent en l'ost du Roi d'Ansay lequel furent fort bien connus qu'ils étoient messagers, & furent tantôt menez au Roi, le quel ils saluerent & firent la reverence comme ils devoient, puis le Chevalier lui dit. Sire Roi, nous sommes envoyez de la part d'Antoine & Regnaut de Lusignan freres, pour vous montrer la faute & l'ouvrage que vous faites à Mademoiselle de Luxembourg, lesquels vous mandent si vous voulez retablir les dommages & vilennie que vous avez faite à elle, à ses gens & à son pais, vous ferez bien de vous départir de ce pays, leur intention est de vous le faire reparer ou comparer à force d'armes, & me répondez ce qu'il vous plaira de faire: comment sire Chevalier le Roi, êtes vous venu ici pour prêcher, bien peu pourrez conquêter car pour vos lettres ne lai ferai je à faite à mon intention, mais tant pourrez prêcher qu'il vous plaira, car je prens fort ébatement à ouïr vos prêchemens, & aussi je croi que vous ne dites choses sinon par ruse. Sire Roi, dit le Chevalier, qui fut fort cour-

roucé, si vous ne faites promptement ce que les Seigneurs vous mandent, la trousse vous sera tantôt brief montrée. Sire Chevalier, dit le Roi menasser pouvez assez, car autre chose n'emporterez-vous de moi, car votre maître ni aussi votre menace ne puisse pas d'un fetu, donc Sire Roi dit le Chevalier, je vous desie de par ces deux Damoiseaux de Lusignan, de par tous leurs aidans. Or bien dit le Roi je me gauderai de méprise & de perte. Il vous en sera bien be'oin dit le Chevalier, puis ils se partirent. Et quand ils furent dehors des logis le gentil homme prit congé de lui & alla à Luxembourg pour raconter les nouvelles des deux freres. Et quand il vint à la porte, il fut bien connu, & lui fut la planche desendu & la porte ouverte: puis on lui demanda des nouvelles, & il leur dit Faites bonne chere: car vous aurez tantôt le plus noble secours qui fut onc vuë & sçachez que si le Roi d'Ansay attend qu'il sera mort ou pris & tous ses gens seront déconfits. Adonc commença telle joye parmi la Ville que ceux de l'ost en ouïrent le bruit, & se donnerent grand merveille que ce pouvoit être & l'allerent dire au Roi. Et il répondit, il se reconfortoit au secours de ces deux Damoiseaux de par qui le Chevalier nous a desie, je crois bien qu'il en ont nouvelles & pour ce font ils telle joye. au nom de Dieu, dit un ancien Chevalier ce deut bien est vrai, & seroit bien d'y prendre garde: car il n'est nul petit ennemi. N'avez doure dit le Roi, je connois assez bien au semblant: car devant qu'ils soient venus de Poitou, nous aurons fait une partie de notre volonté. Or vous laisserai à parler du Roi, & parlerai de l'Ecuyer qui étoit venu de Luxembourg pour porter les nouvelles à la belle Pucelle. Et adonc lui conta la verité du fait, elle l'enquit de moult de chose des deux freres de leur contenance & de leur être, & il lui dit Antoine porte la grife de lion à la jouë & la fierté & grand puissance de lui, puis lui conta de Regnaut qui n'avoit qu'un œil, & lui dit de beauté de leurs corps, aussi des membres dont elle s'émervilla moult & dit que c'est grand dommage, quand y a défaut de membre en tels nobles hommes.

Tant heurta le Chevalier qu'il vint en l'ost des deux freres & leur raconta comme il avoit fait son message, & aussi l'orgueilleuse réponse du Roi comme il l'avoit desie de par eux, & aussi comme l'Ecuyer étoit départit, & étoit allé à Luxembourg conter les nouvelles de leur venue & quand les deux freres l'ouïrent, ils firent crier parmi l'ost que tous ceux qui n'auroient bonne volonté de venir en la bataille, se missent d'une part & qu'il leur donneroit congé de retourner en leur pays, mais ils écrierent à haute voix. Ha franes Damoiseaux, faites sonner trompettes & vous mettez en chemin, car nous ne sommes point venus en votre compagnie, si non pour prendre l'aventure telle que Dieu nous vaudra donner. Ha Seigneur, allons courir sur nos ennemis, car à l'aide de Dieu & à la bonne volonté que nous avons, ils seront bien-tôt déconfit. Quand les deux freres ouïrent la réponse de leurs gens, ils furent joyeux & firent déloger leur ost, & vinrent loger, sur une petite riviere, & furent l'avant-garde & la grosse bataille logez ensemble, & firent l'arrière garde pour ce que on ne pouvoit aller plus avant, & souperent ensemble, puis on s'alla reposer, & fit ordonner que chacun fût prêt au point du jour & laisser pour garder les logis bien deux cens hommes & cinq cens Arbalétriers. Adonc l'ost se mit en chemin, là viffiez bannieres & pennons au vent, là pouvoit-on voir la fleur de Chevalerie, bassinets reluire & harnois cliquer ensemble, que c'étoit beauté de voir. Ils se

seroient ensemble si bien que l'un ne passoit pas l'autre. Les 2 freres furent au premier de front montez sur deux décriers armez de toutes pieces, & en telle état allerent tant que environ Soleil levant ils vintrent sur une petite montagne & voyoient en la vallée la Ville & Château de Luxembourg & le grand siège à l'environ, & sçachez que ceux du siège n'avoient point encore apperçut l'ost des deux freres, mais ils étoient tous assuré qu'ils devoient avoir bataille. Adonc Antoine envoya 4. cens bassinets pour étonner l'ost & venoit après le petit pas en belle bataille, sur les aisses avoit archers & Arbalétriers en belle ordonnance. Lors les quatre cens combattans vintrent en l'ost, & se ferirent dedans à cource de chevaux en criant Lusignan & alloïent parmi l'ost occiant & abatant tout ce qu'ils rencontroient. Et quand ils furent approchez de la tente du Roi, les gens du guet de cette nuit qui n'étoient pas encore desarmez, leurs furent audevant pour le cry & tumulte qu'ils faisoient en exploitant leurs entreprises à l'encontre des uns des autres y eut beaucoup de lances brisées, & tourna le dommage sur ceux du siège, mais soudainement le Roi s'arma & se mit sous la banniere devant la tente cependant qu'ils tenoient en pied tout l'ost fut armé & se tirèrent à la banniere du Roi qui leur demanda, Sire dirent-ils, ce sont gens d'armes qui sont venus en votre ost fierement & crient Lusignan, & vous ont fait grand dommage, & si n'eut été le guet de la nuit, il vous en eussent encore fait davantage: car il leur sont venus audevant, & les ont combattus en dehors des logis où ils les ont reboutez par force. Ces deux Damoiseaux, dit le Roi, qui m'ont desiez n'eussent guere artéré à me porter dommage, mais je m'en pense bien venger.

Adonc vint Antoine & la bataille qui fit sonner les trompettes: Et quand le Roi d'Ansay l'apperçut il vint hors des logis en bataille rangée. Lors les batailles se rencontrerent, & les archers & arbalétriers commencerent à tirer: la eut des morts & des navrez grand nombre de Ansains, & néanmoins ils assemblerent à grandes batailles adonc Antoine poignit le Cheval des éperons de la lance baissée, & frapa vit Chevalier par telle roideur que la targe ni le Jetteram le peut onc garantir qu'il ne le toât par terre puis il tira l'épée & frapoit à dextre & à senestre si grands coups & si pesant qu'en peu d'heure il fut connu par toute la bataille, si que le plus hardy d'eux tous ne l'osoit attendre. Lors Regnaut vint sur un coursier criant Lusignan, lequel faisoit tant d'armes que tous les ennemis le doutoient. Adonc la bataille fut si e & horrible d'une & d'autre mais toutes fois la plus grande perte tourna sur le Roi d'Ansay & ses gens lequel fut moult dolent: & s'évertuoit fort & faisoit de beaux vasselages, mais tout ne lui vallut rien, car les Poitevins étoient forts & fiers comme lions. Lors vit bien le Roi d'Ansay qu'il ne pouvoit résister contre la puissance des deux freres.

Comme Antoine & Regnaut déconfirent le Roi d'Ansay devant Luxembourg & comme il fut pris.

Le Roi cria à haute voix Ansay ayant Barons ne vous ébahissez point la journée est nôtre puis disoit. Faisons poindre nos chevaux & nous enretenons ensemble, & incontinent les verrez tous déconfit. Adonc se rassemblerent en tout le Roi, & firent une fiere rencontre aux poitevins, la y eut maint hommes mort, & occisa grand douleur.

La mer ne fut belle & claire, le Soleil resplandissoit qui faisoit reluire l'or & l'argent, les couleurs des bannieres & des pananceaux. Les driers brandissoient, & plusieurs alloient parmi les champs sans maître traînant leurs rênes.



A Donc fut la noise grande du charpentin des épées & des haches du bruit & cri des abatus & pour ce entendirent, ceux de la Ville coururent aux armes, & chacun à sa garde, car moult se doutoient de trahison.

Adonc l'Ecuyer qui là étoit en la maîtresse Tour avec la Pucelle, quand il eut ouï la noise il mit la tête par une

fenêtre, & il apperçût la bataille fiere & mortelle, bien connu entre les autres combatans que c'étoit Antoine & Regnaut qui étoient venus combattre le Roi & ses gens, si s'écria Mademoiselle, venez voir le Dieu d'amour en sa propre figure, ami dit la Demoiselle, qu'est-ce que vous me dites? Je vous dis, dit le Chevalier, que vous venez voir toute la fleur de Chevalerie noblesse & courtoisie qui de long pais est venue pour battre vos ennemis, pour votre honneur garder & votre pais & vos gens, ce sont les deux enfans de Lusignan qui sont venus défendre & garder du Roi d'Ansay de toute la puissance & adventurer leur vie pour votre honneur garder.

Adonc la Damoiselle vint à la fenêtre, regarda la mortelle bataille & horrible mêlée, puis dit, vrai Dieu, que fera cette pauvre orpheline, mieux voulut que me fuisse noyée, ou mourir d'autre mort cruelle, ou que je fusse morte née que tant de nobles créatures fussent peries pour mon péché. Mout fut la Pucelle dolente en son cœur du grand méchef qu'elle voyoit qui venoit par elle de la grosse bataille, & pour vrai l'occision fut grande d'une part & d'autre, car le Roi reconforta ses gens leur donna grand couraige; car à celui poindre fit grand dommage aux Poitevins. Lors Antoine voyant le grand dommage que le Roi d'Ansay lui faisoit, il lui en déplût, dit en soi-même. Sire Roi, votre duteté sera courte ou la mienne, j'aime mieux mourir que je visse ainsi meurtir mes gens devant moi.

Si comença à picquer le cheval des éperons par grand fierté comme courroucé contre le Roi l'épée au poing & le ferit sur le bassin par telle force qu'il le fit incliner sur le col du cheval si étourdi qu'il ne scût s'il étoit jour ou nuit ni il n'eût force de soi aider & soutenir. Et ce voyant Antoine, remit son épée au fourreau & le print par le bois du corps, le mit hors de dessus son cheval & le tira si roidement, que peut s'en faillit qu'il ne lui creva le cœur au ventre, puis il le bailla à

garder à quatre Chevaliers, leur commanda sa vie qu'ils lui en sculent répondre, ils lui dirent que si faisoient-ils. Si le lièrent & l'emporterent dehors, appelèrent en leur aide trente-cinq bassinets, après Antoine retourna à la bataille, criant haut, Barons frappez tant que vous pourrez sans épargner la journée est à nous Dieu merci, car j'ai prins le Roi d'Ansay qui tant a fait de vilennie à la pucelle, lors y eut mêlée, firent tant d'armes les deux Freres que chacun qui envoyoit, disoient que jamais ne virent deux Chevaliers qui tant en fissent, que vous voudroit le Comte, quand ils seurent que leur Roi étoit prins ils ne firent pas grand deffiance. Et la gagnèrent les Poitevins noble conquête, se logerent es tentes & pavillons du Roi d'Ansay, & quand il fut un peu revenu il connut bien sa tente, & ne se peult tenir qu'il ne lui dit. Damoiseleur, bien dit vrai celui qui dit qu'en peu d'heure Dieu la benie, car aujourd'hui au matin on n'eût gueres fait ceans pour vous. Sire, dit Antoine, c'est par votre péché qui faites guerre aux pucelles sans cause, & voulez avoir à force, cachez que vous en serez bien payé selon votre droit, car je vous rendrai à subjection de celle que vous voulez avoir par force. Quand le Roi l'entendit il en fut honteux, & lui répondit, puisqu'il n'est ainsi fortunement advenu, j'aime mieux ma mort que ma vie, nenni, dit Antoine, je vous rendrai en sa merci & en la subjection d'icelle.

Comme le Roi d'Ansay fut mené devant la Pucelle Chrésienne.

A Donc Antoine appella les douze Chevaliers qui vinrent à Lusignan en ambassade avec le Gentil-homme, leur dit. Menez ce Roi en la Ville vers la Pucelle, lui dites que je lui envoie son ennemi pour en faire à sa volonté.

Lors ils le menerent jusques dans la Ville comme on leur avoit enchargé, où ils furent bien seoyez, car bien scavoit la Pucelle ce qui étoit de la victoire. Les Citoyens & la Pucelle menerent grand joye à leur venue, & dirent les Messagers Madame, les deux Chevaliers se recommandent à vous & vous envoie le Roi qui est votre ennemi prisonnier pour en faire votre volonté. Sire, dit la Pucelle, ici appartient grand guerdon, mais je ne suis pas assez puissante de le guerdonner, je prie à Dieu de bon cœur qu'il leur veuille rendre, beaux Seigneurs, je vous prie de dire à mes deux Seigneurs qu'il leur plaise de venir loger ceans, & amener avec eux de leur Battonnie tant qu'il leur plaira, & tandis on fera entever les corps morts, & aussi mon conseil aviserà comme on les pourra satisfaire de leur peine. Et vous, Sire, vous jurez par votre Royauté que vous ne partirez pas de ceans sans le gré des nobles Damoiseaux qui vous ont ici envoyé, car je n'ai pas le courage de vous mettre en prison bien fermée, non seulement pour l'amour de vous, mais pour l'amour de ceux qui vous ont ici envoyez.

Mademoiselle, dit le Roi, mettez-moi où il vous plaira, mais je vous jure que je ne partirai de ceans sans votre congé & le leur aussi, car j'ai vû tant de bonté tant d'honneur & vaillance en eux, que je desir être accointé d'eux, pour ce en pourra mieux valoir: combien qu'ils m'ont porté grand dommage & à mes gens aussi, & quand à l'avoir il ne m'en chaut gueres, lors la Damoiselle le fit mettre en une chambre, & avec lui Dames, Damoiselles, Chevaliers, Ecuyers, pour lui faire oublier sa

erre pour le réjurer & ôter de la mélancolie, ce fait les messagers retournerent aux Tentes & raconterent le mandement de la pucelle aux deux freres, & ils tinrent conseil, & ordonnerent le Maréchal de l'est pour gouverner leurs gens tant qu'ils retournerent aussi, ils lui demanderent à faire ensevelir les mors, & nettoyer la place où la bataille avoit été. Lors se partirent de la Ville, & leur vintent audevant cent gentils-hommes & les Barons du pays, qui firent la reverence aux deux freres, & les prierent de par la pucelle qui vintent loger en la Ville, & ils répondirent que si seroient-ils volontiers. Alors les deux freres monterent à Cheval avec deux cent Chevaliers. Et Antoine étoit monté sur un grand destrier, & vêtu d'une casaque de velours cramoisi tout brodé de perles moult riche, & le bâton au poing, & aussi son frere ainsi vêtu & ordonné. Et quand les Barons virent les deux freres ils furent ébahis de leur fierté, & disoient qu'il n'étoit homme qu'il peut résister contre leur puissance, & s'émerveilloient de la griffe de Lion qu'ils apperceurent sur la joue d'Antoine, & disoient que ne fut ce, qu'il n'y avoit point de plus bel homme au monde & plaignoit Regnaut pour ce qu'il n'avoit qu'un œil, car il parfaisoit toute beauté du surplus.

A Donc les freres partirent de leur tente & la noble Baronie de leur gens avec les Chevaliers & Barons du pays, chevaucherent tant qu'il vintent à Luxembourg entrèrent dedans, & y avoit devant eux Trompettes aux Héraux, & menétriers avoient les bourgeois encourtiné les rues, & y avoit des bourgeois aux fenêtres richement parées & vêtues. Si furent les deux freres regardez des habitans de la Cité: disoient l'un à l'autre. Voyez les deux fiets hommes qui sont à redouter, celui n'est pas sage qui prens noise & débat à ses gens, & avoit grand merveille de la joue d'Antoine, aussi c'étoit une étrange chose à voir; mais la beauté qui étoit au demeurant faisoit cela oublier, & aussi il ne lui mettoit pas fort, & puis allerent vers la maîtresse forteresse; Dames & Damoiselles les regardoient par les fenêtres, disoient que oncque n'avoient veu Damoiselleaux de plus noble affaires. Et lors vintent au Château descendirent devant la salle, puis leur vint à l'encontre Christine la pucelle accompagnée des Dames Damoiselles Chevaliers & Escuyers, les reçut humblement en les prenant par les mains étant au milieu d'eux, ainsi monterent les degrés de la salle qui étoit tendue de belle Tapiserie selon l'usage du pays, de là allerent à sa chambre. Lors elle commença à parler en disant Messieurs, je vous remercie du secours que m'avez fait, je n'ai pas tant vaillant que je vous puisse remunerer nonobstant j'en ferai mon pouvoit pour engager ma terre de dix ans, & aussi Messieurs vous avez envoyé de votre bonne grace le Roi d'Ansay mon ennemi, plaie vous sçavoit que je ne suis pas celle qui vueille ni doive prendre punition de le tenir prisonnier; mais vous appartient d'en faire votre plaisir qui en avez eu la peine de le conquêter si vous doit demeurer, car c'est raison, & aussi du don que m'avez fait, je vous en remercie, & le met en votre possession, & à vous est de la mort ou de la vie lequel qu'il vous plaira faire, car quand est de moi je ne desire m'en mesler par dessus vous, mais je vous le quitte à plein. Mademoiselle, dit Antoine qu'il vous plaît nous en ordonnons tellement que ce sera à votre honneur & profit & à la grande honte & confusion, & de ce vous doutez sçachez que mon frere

& moi ne sommes pas venus pour vous aider pour argent; mais pour droit & raison soutenir, aussi que tous Chevaliers doivent aider aux veuves & orphelines pucelles & parce qu'on nous avoit dit que le Roi d'Ansay vous faisoit grande guerre, pourtant ne vous doutez que du vôtre voulions la valeur d'un petit denier, fort seulement votre bon amour & grace sans vilennie. Et quand la pucelle entendit ces paroles, elle fut ébahie de l'honneur que les deux freres lui faisoient, nonobstant ce elle répondit. Messieurs, au moins ne seroit-ce pas raison que je ne païasse pas vos gens d'armes qui sont ici venus à vos gages soudoyers. Damoiselle, dit Antoine, suffise vous; car monseigneur notre Pere & madame notre mere les ont satisfaits devant qu'ils partissent de notre pays, il n'y a pas un an accompli que nous en partimes, & d'autre part nous avons or & argent assez si ne vueillez plus perdre vos paroles, car il n'en sera autrement. Et adonc derechef elle les remercia humblement.

Lors vint le maître d'hôtel qui s'agenouilla devant la pucelle, & dit, Mademoiselle tout est prêt quand il vous plaira laver, & elle lui répondit quand il plaira à Messieurs qui ici sont, à moi répondit Antoine, Damoiselle nous sommes prêts quand vous voudrez, puis la prirent par les mains, & fit Antoine mander le Roi d'Ansay, le fit seoir à table premier, & après la pucelle, puis Regnaut frere dudit Antoine, après s'assirent quatre des plus hauts Barons du pays, & après par les salles chacun s'assit selon son degré, & furent si bien servis qu'il ne s'en falloir rien, & quand ils eurent diné ils se leverent, & les tables furent ôtées & graces dites, puis le Roi d'Ansay prit la parole & dit: Seigneurs Damoiselleaux, vueillez moi écouter. Ha plus à Dieu que fortune m'a à ce mené par votre prouesse, je suis & ai été moi & mes gens déconfits, & moi votre prisonnier, véritablement je ne m'en prise pas moins pour quelque dommage qu'il m'en puisse avenir, pour que je vous en donne tant d'honneur & vaillance que je prens plaisir à vous voir, & m'en pourrois-je amender de vous.

Or beaux Seigneurs Damoiselleaux, à me tenir longuement prisonnier ne pouvez gueres conquêter. Si vous supplie, comme je puis, qu'il vous plaie de me mettre à fiance & me faire tant de grace que je ne sois détruit ni desherité de toute ma Seigneurie, mais vous plaie me regarder en pitié, & ne vueil ez avoir trop de regard à ma folle entreprise, mais à votre franchise, combien que j'aye deservi à être puni. Sire Roi, dit Antoine, qui vous puniroit selon droit & raison, vous n'avez de quoi à mander à cette pucelle la vilennie, l'injure & dommage que lui avez fait sans cause, mais puisque vous reconnoissez votre faute, vous en aurez plus legere penitence, & sçachez que mon frere & moi ne sommes pas venus de notre pays pour la finance, de gagner pécune sur vous ni autrui, mais pour désirer & esperance d'acquiescer honneur & bon renom sans avoir en nous nul appetit ni volonté d'avarice, & pourtant dès maintenant nous vous quittons, quand est de notre part mon frere & moi votre prison par ainsi que nous vous taxerons à restituer à Mademoiselle qui est ici, ses dommages tant de larcins que de pillages & de proyes par bête, & aussi de toutes autres choses quelconques, au regard & jugement de prud'hommes & hommes de foi qui seront élus pour le dommage parler & taxer, & sur ce baillerez hōtages avant qu'il vous partirez, vous jurerez & promettez par votre foi au saint Evangile de Dieu &

en ferez lettres sous votre scel d'accomplir & tenir, ce que j'ai dessus dit outre plus en convenance que jamais vous ne pourrez, ne souffriez porter à votre pouvoir dommage à Mademoiselle qui ici est, mais aidez & confortez elle & son pays, tous les hommes envers tous & contre tous ceux qui injure leur voudroient faire ne pourchasser, sçachez que si ne voulez jurer & accorder de votre gré & franche volonté tout ce que je vous ai dit, je vous enverrai en tellieu, dont vous n'échapperez jamais, & quand le Roi entendit, il répondit. Sire, je veux cette taxation & ordonnance finalement tenir, mais que Mademoiselle en soit contente. Oïi dit-elle, puis qu'il plaît à Messieurs les Damoisiaux, adonc Antoine reprend la parole, & dit. Or bon Roi je n'ai pas tout dit ce que je veux que vous fassiez, car il faut que fassiez fonder un Prieuré de 12 Moines en tel lieu qu'il plaira à Mademoiselle & à son conseil pour prier Dieu pour les ames de ceux qui sont morts, tant de votre côté comme de ceux de ce pays comme de nos gens qui votre coule sont morts & petis, de ce payer vous faut bailler pleiges. Damoisieux dit le Roi je l'accorde, adonc il jura sur les saintes Evangelies de tenir & accomplir tout ce que dit est, & en donna hotage, en firent faire de bonnes chartres & lettres scelé de son scel & des scels de tous les Barons de son pays.

Et ce fait, Antoine dit au Roi je vous rens quitte & délivre tous les prisonniers que nous & nos gens avons en nos tentes & pavillons, mais l'avoir qui est départi entre mes compagnons ne vous pourrois le rendre.

Comme le Roi d'Ansay appella les Barons de Luxembourg au Conseil.



Lusignan prenne votre Damoiselle pour sa femme & épouse, & par ce moyen il sera votre Seigneur, lors vous pourrez dire que n'avez besoin de marchands, & n'est

Adonc eut quatre mille prisonniers tous gens de fait & d'état. Et le Roi s'inclina & les remercia humblement. Lors commença la fête grande parmi Luxembourg & au Château, chacun tint à grande vaillance ce que Antoine & son frere avoient fait au Roi d'Ansay. Lors le Roi d'Ansay appella les Barons du pais au conseil & dit tandis que le fer est chaud, on le doit battre, combien que j'ai été mal voulant de vous & de votre Damoiselle, la chose venue que je voudrois son honneur, son profit & le vôtre. Croyez beaux Seigneurs, Dieu vous envoie belle aventure si le sçavez prendre en gré.

Adonc dirent les Barons, Sire Roi, puis que si avant avez parlé, dites-nous s'il vous plaît que c'est volontiers, dit le Roi, il faut que fassiez tant que Antoine de

& n'est nul qui osât prendre sur vous une poulaille sans congé, ils répondirent, Sire, si Antoine la vouloit prendre, nous en serions bien joyeux. Seigneurs, dit le Roi, laissez-m'en convenir, car j'en viendrai à bout, or m'attendez un peu ici, je m'en vais vers lui. Adonc vint le Roi à Antoine, & lui dit. Damoiseaux les Barons de ce pays vous prient humblement que vous ameniez votre frere & votre conseil en cette chambre, car ils ont desir de parler à vous pour votre profit. Volontiers dit Antoine, si appella son frere & ceux de son conseil, entra en la chambre, & les Barons du pais qui là étoient s'inclinèrent vers les deux freres, leur firent honneur, adonc le Roi d'Ansay dit: Messieurs ces nobles Damoiseaux sont venus à votre mandement, dites leur pourquoi vous les avez mandez, sire Roi, dirent-ils, nous vous prions de déclarer votre intention, car vous la sçavez mieux que nous, volontiers le ferai, dit il, si commença à parler ainsi.

Antoine franc Chevalier, les Barons de cette contrée ont regardé & considéré l'honneur que vous avez fait à leur Dame, à son pays, & à eux aussi, & ont connu que ne vouliez rien d'eux, ni de leur Dame, si ont en eux même pensé que si ainsi demeroit, votre raison seroit petitement gardée, pourtant il vous prient qu'il vous plaise leur accorder un don & sera sans votre coût: beaux Seigneurs dit Antoine, c'est chose que je puisse faire à mon honneur, je le vous accorde. Lors requête est donc passé, car ils ne requierent que votre profit & honneur. Or donc, dit Antoine Damoiseau dit le Roi, ils vous veulent donner la Duchesse de Luxembourg leur Dame, qui est la plus belle Dame de la contrée. Antoine ne refusez pas ce don. Quand Antoine l'entendit, il pensa en soi même longuement, puis il répondit: beaux Seigneurs, je ne cuide pas être venu en cette querelle; mais puis que je vous l'ai octroyé, je ne me dédirai point. Or soit la Damoiselle mandée, car il me plaît, a donc fut la Damoiselle mandée par quatre des plus hauts Barons, & en venant ils lui conterent les nouvelles, dont elle fut joyeuse, combien qu'elle n'en fist nul semblant. Et quand elle vint en la chambre, elle s'inclina devant Antoine & tous les Barons aussi, en le regardant elle se mua en une couleur plus vermeille que Rose, adonc les Barons la benirent moult, puis lui conterent cette affaire, quand la pucelle les oïit elle leur répondit: Seigneurs, je rend premierement grâces à Dieu & à vous de l'honneur qui à present me survient: car si pauvre orpheline que je suis n'est pas digne d'être en si haut lieu, comme d'avoir la noble fleur de la Chevalerie, & noblesse de Chrétienté, d'autre partie je sçai & reconnois que vous êtes mes hommes, qui voyez plus clair à mes affaires & besognes que je ne fais, ni ne me conseillez pas volontiers chose qui ne fût à mon profit & honneur. Je ne vous dois aucunement dédire, mais suis toute prête d'obéir à votre bon plaisir.

Comme Antoine de Lusignan épousa Christine de Luxembourg.

Damoiselle dirent les Barons, vous dites bien, lors tous prêtement furent fiancés à grand joye, le lendemain épousé & furent joyeux ceux du pays, quand ils sceurent les nouvelles, cette nuit Antoine coucha avec sa femme, & engen-



Comme le Roi de Beheine envoya un messager par devers le Roi d'Ansay son frere.

Après il vint un messager à Luxembourg de par le Roi Frederic de Beheine qui étoit un vaillant & moult prud'homme, qui avoit soutenu contre les Sarrazins la foi Catholique. Et partant le Roi de Croco & autres Rois Sarrazins marchant après lui avoient couru sur son pays, car il n'étoit pas assez fort pour cette cause il s'étoit retiré à Prague avec la plus part de ses gens d'armes. Or ce Roi n'avoit point d'heritier qu'une seule fille qui se nommoit Ayglantine, & étoit ce Roi frere du Roi d'Ansay, pour quoi il envoya de vers lui pour avoir secours. Le messager alla droit à Ansay, on lui dit que le Roi étoit à Luxembourg, tant fit le messager qu'il trouva le Roi, & lui presenta les lettres de son frere Frederic, il les ouvrit, & connut par icelles le méchef en quoi son frere étoit, lit tout haut ces lettres que chacun l'entendit.

Ha fortune comme tu es perverse & peu fiable, l'homme est bien deceu qui en toy & en tes dons se fie. Il n'y a pas long-tems que du plus haut de la Rouë tu m'as mis au plus bas, encore ne te suffit-il pas : mais tu veux du tout détruire, quand mon frere qui est un des prud'hommes & vaillant Roi du monde tu le veut débouter de son Royaume si Dieu n'y met remede. Adonc se tourna devers Antoine, en disant. Ha noble Seigneur, or me va de mal en pis, car votre noble Chevalerie ne m'a pas seulement amoindri de mon honneur : mais avec moi le plus prud'homme qui fut en toute la lignée, qui plus vaillamment a défendu la foi Catholique contre les ennemis de Dieu. Or est ainsi que je le puis secourir contre ses ennemis, pour ce

sommes tous deux Rois exilés par votre prouesse, non par vous, mais par ma force entreprise, car Dieu m'a puni moins que ne l'ai deservi, si commença à mener tel deuil que c'étoit pitié à voir.



Antoine fut dolent quand il entendit les regrets que faisoit Roi d'Ansay il lui dit : Sire dites moi pourquoi vous menez tel deuil. Il y a bonne cause dit le Roi je vous prie regardez cette lettre, vous verrez la douleur où mon frere est auquel je ne puis aider, car vous avez confondu ma puissance. Adonc le Duc pris la lettre & la lût, vit la misere où le Roi Zelodus de Croco tenoit le Roi Frederic de Beheigne en Prague sa Cité, où il n'avoit comme disoit la teneur des lettres, nuls vivres au moins pour plus de trois ou quatre mois, & voyant ce Antoine il en eût pitié, dit en lui même qu'il ne demerroit pas ainsi, que les Sarrazins acheteront la peine qu'ils font souffrir aux Chrétiens, puis dit au Roi, Sire, si je voulois aider à secourir votre frere y voudriez aller, quand

le Roi entendit ces paroles, il se mit à genoux, disant, Sire si vous voulez me faire cette grace, je ferai votre frere Roi de Beheigne après le decez de mon frere qui est aîné de moi près de 20 ans, & n'a d'autre hors qu'une fille qui a nom Aiglantine agé de 15. ans, je la donnerai s'il vous plaît à votre frere, je l'accorde dit le Duc; or allez à Ansay faites votre mandement, soyez en trois semaines & vous logerez en ses prez en nos tentes qui encoré y sont, & tandis je manderai mes gens qui sont en la guerre avec un mien Chevalier en un lieu où l'on lui avoit fait grand tort. Lors répondit le Roi, Sire Duc, Dieu vous le rende, adonc le Roi pris congé du Duc, de la Duchesse & de la Baronne, s'en alla avec ses gens vers Ansay, dolent de sa perte & bien joyeux du secours qui lui étoit promis pour secourir le Roi Frederic son frere. Etant chevaucha qu'il vint en son pays, où il fut bien reçu de sa Baronne, puis alla voir Medrée la fille qui n'avoit pas encore deux ans, après il retourna avec ses Barons leur conta comme il lui convenoit aller secourir son frere, & comme le Duc Antoine & son frere iroient lui aider à le secourir avec leur puissance. La besogne se portera bien dirent ils car les payens ne leur pourront résister. Or vous délivrez de faire votre mandement car nous yrons avec vous. Lors le Roi fit sa semonce & manda ses amis, en peu de tems assembla 6 à 7 milles combattans & partit de son pais, y laissa bon gouvernement, & erra tant qu'au bout de trois semaines il logea

devant Luxembourg en la prairie es antes qu'il avoit laissé, & les gens du Duc Antoine qui étoient allez, tant qu'ils furent cinq milles bassinets & cinq cens arbalétriers & archers assemblez, sans conter ceux de la Duché qui furent deux mille: mais nonobstant il n'en voulut mener que mille, laissa le demeurant pour la Duché, & aussi un Baton de Poitou, nommé le Seigneur d'Aigremont.

Comme Antoine prit congé de sa Femme, & alla à Prague & tout son ost.

ET quand Antoine eut pris congé de la Duchesse elle fut moult dolente, mais elle n'osa en montrer le semblant, toutesfois elle le pria de revenir au plûtôt qu'il pourroit, il lui dit que si feroit, puis il lui dit, Duchesse pensez de vous & de votre fruit, & si Dieu par sa grace donne que c'étoit un fils, faites le baptiser, & le faites nommer Bertrand, & la Duchesse dit, Monseigneur à votre plaisir. Lors s'entrebaiferent & partit le Duc, & vint à ses gens & fit sonner les trompettes adonc se délogea l'ost & se mit en chemin là eussiez ouï grand effroi de gens & de chevaux, adonc l'avant garde chevaucha, que conduisoit le Roi d'Anfay & Regnaut de Lusignan qui étoit monté sur un beau destrier armé de toutes pièces, excepté du bassinet qui tenoit un bâton en la main, ordonnoit les gens, & sembloit Prince de haute entreprise, & après l'avant-garde venoit le sommage & la grosse bataille, & puis alloit l'arrière garde d'Antoine, car on lui avoit dit qu'en ce pays il y avoit de grands volleurs; mais le Duc manda de fort en fort que si il étoit si hardi que de prendre rien sur lui ni sur ses gens qu'il en feroit telle justice que les autres s'en châtroient, & ainsi passa tout l'ost qu'il n'y eut homme si hardi de rien entreprendre sur son ost. Or une nuit se logea devant aix & tout son ost, & lui firent les bourgeois de la Ville de moult riches dons, dont il les remercia, & leur offrit son service si besoin en avoient, le lendemain il se logea, & alla déloger sur le Rhin qui est une grosse riviere, & firent ceux de Cologne grand danger de passer l'ost par la Cité du pont.

ANTOINE fut dolent quand il scût que ceux de Cologne faisoient danger de laisser passer par la Cité lui & son ost, adonc leur demanda qu'il avoit intention de lever le siege que le Roi de Croco avoit mis soixante mille Sarrazins devant Prague, & en ce moyen avoit assiégé le Roi de Bethanie qui étoit dedans, & qu'il lui mandassent s'il étoient de la partie des Sarrazins, & il auroit sur cette avis qu'il feroit aussi que malgré eux il trouveroit passage, non pas si bref que par leur Ville. Et quand ceux de Cologne ouïrent ce mandement, & informez de la fierté des deux freres, ils eurent doute & envoyerent devers Antoine quatre nobles Bourgeois de la Ville qui humblement lui firent la reverence, & furent ébahis de la fierté & contenance, & nonobstant ils lui dirent, noble Seigneur, les Bourgeois de la Cité nous ont envoyez vers vous, sachez qu'ils vous laisseront volontiers passer paisiblement par la Cité de Cologne, par ainsi que vous ne leur laisserez porter dommage par vous ni par vos gens. Et Antoine leur dit, si j'eusse eu volonté de leur être contraire, je leur eusse fait sçavoir & aussi je n'ay pas cause de ce faire, car je ne croi pas qu'ils m'ayent meffait ni au miens aussi combien qu'ils me font penser qu'ils m'ayent meffait ce que jamais n'eusse pensé, empêchement n'eusse mis.

allez leur dire s'ils ne sentent de vieux tems aucun meffait devers moi, ou devers les Ducs mes predecesseurs, dont ils n'ayent eut ou fait accord qu'ils me laissent passer seulement, sinon qu'ils me fassent sçavoir. Et quand les Bourgeois entendirent les paroles ils prirent congé des deux freres & des Batons, puis annoncerent aux Bourgeois le mandement du Duc, lesquels assemblerent leur conseil, & les anciens, & trouverent que jamais n'avoient eu discord aux Ducs de Luxembourg, à leurs amis alliez, & que puisqu'il étoit si vaillant & notable homme qu'il les laisseroit passer & lui manderent ces nouvelles, & avec lui de beaux dons, tant d'avoine comme de pain, vin, chair vitailles à foison. Et quand le Duc Antoine ouït la réponse & vit les grands présens, il les remercia & fut bien joieux quand il scût que ceux de Cologne vouloient être les amis, & leur dit que quand ils auroient besoin de lui que son pouvoir seroit à leur commandement, & ils l'en remerciaient humblement. Et le Duc Antoine fit donner à ceux qui avoient amenez les présens de fort riche dons, que tant ou plus valloient que les présens dons à lui faits par la Ville, car il ne vouloit point que les habitans d'icelle Ville pensassent qu'il voulut rien avoir de leur, dont il lui tourna à grande vaillance, ainsi demeura cette nuit.

LORS séjourna cette journée devant Cologne, & fut bien aise, rafraîchi des biens de la Cité, car le Duc les fit departir tant que chacun en eut largement, & le lendemain au matin le Duc entra en la Ville avec 300. hommes d'armes, & fit crier sur peine de la hart, que nul ne fut si hardi de rien prendre en la Ville sans payer, adonc il passa l'avant-garde en ordonnance, & dirent ceux de la Cité que jamais n'avoient veu gens d'armes en si belle ordonnance, & après passa le sommage & se logerent au deça de la riviere du Rhin, & fut bien l'heure de Vêpre devant que le sommage fut passé. Cette nuit le Duc se logea en la Cité, & avec lui ses plus hauts Barons de l'arrière garde, où on lui fit grand honneur, & donna à souper aux Dames Damoiselles, aux Bourgeois de la Ville & à plusieurs gentils hommes Chevaliers & Escuyers qui demeuroient en la Cité, & après souper commença la fête qui fut fort grande, & au départir il n'y eut Dames ni Damoiselles à qui le Duc ne fit donner un beau joyau, selon ce qui lui sembloit que la personne le valloit, & aussi le fit à aucun des Bourgeois, & par special à tous les Gentils hommes, & acquit tellement leur amour, qu'ils eussent voulu qu'il eut été leur Sire: le lendemain la grosse bataille passa, & puis l'arrière garde en belle ordonnance, & logerent outre le Rhin, & prirent congé de ceux de la Ville, les remercia fort de l'honneur qu'ils lui avoient fait, ils répondirent tous d'une voix: Noble Duc, la Cité & nous sommes prêts à faire votre commandement plus qu'à nul autre Seigneur, ne vous épargnez pas chose que puissions faire par vous, car nous en sommes tous prêts maintenant & autrefois, si se partit d'eux & s'en alla en la tente & le lendemain ainsi que le Duc faisoit sonner pour déloger, & que l'avant-garde étoit mise en chemin virent quatre Chevaliers de la Cité bien montez & bien armez, excepté de bassinets qui descendirent devant le logis du Duc Antoine avec quatre cens hommes d'armes & cent arbalétriers qui les suivoient. Si saluerent Antoine, & lui dirent, très cher puissant Duc, le Comte de Cologne se recommande à votre bonne grace, pour

la noblesse qu'il ont veu en vous, ils desirerent en tout tems être amis, & prie que vous les ayez pour recommandez, il vous avoient quatre cens hommes d'armes & cent arbalétriers d'Ecosse, payez pour huit mois pour aller avec vous par tout où il vous plaira. Grand merci, dit le Duc, vous soyez les bien venus, cette courtoisie n'est pas à refuser, sçachez que je ne les oublierai pas en tems & en lieu Sire dit l'un des Chevaliers, il n'y a nul de nous quatre qui ne sçache tous les chemins d'ici en Croco, si métier est nous vous guiderons bien, & seulement par tout les détroits passages & rivières. Lors repondit le Duc, ceci n'empire pas notre affaire, & je n'y refuse pas quand tems en sera. Lors les fit mettre en ordonnance sous sa banniere, si se delogea l'avant-garde, & allerent tant par leurs journées qu'ils vinrent & entrerent en Baviere auprès d'une grosse Cité nommée Nuegmar où étoit le Duc Ode avec grande compagnie de gens, car il doutoit que le Roi Zelodus de Croco qui avoit assiégé le Roi Frederic de Betanie, le quel il tenoit en grande necessité, car il avoit avec lui bien quatre-vingt mille Sarrazins, doutoit moult le Duc Ode que le Roi Zelodus ne vint sur lui, s'il vainquoit Frederic, pourtant il avoit assemblée son conseil pour sçavoir qu'il pouroit faire. Adonc vint un de ses anciens Ecuyers, lequel dit, Monseigneur, je viens des marches d'Allemagne; mais il y a un grand Seigneur qui meine les plus belles gens que jamais je vis, je ne sçai où ils veulent aller, hors qu'ils tirent le chemin pour venir ici, je me donne grande merveille dit le Duc Ode quels gens se sont. Si le Roi d'Ansay n'eut été déconfit devant Luxembourg, je penserois que ce fût lui qui allât aider au Roi Frederic son frere contre les Sarrazins, & si ne l'étoit j'irois avec lui. Monseigneur dit l'Escuyer, il seroit bon de sçavoir quels gens se sont, & si ne vous veulent autre chose que bien. Sire Escuyer dit le Duc, il vous y faut aller puis que les avez veu, Monseigneur dit-il je suis tout prêt si se partit & tant erra qu'il apperçût l'ost au fond d'une vallée sur une Riviere, vit les cuisines & les chevaux courir & hannir, la voioit-on Gentils hommes par troupeaux, avec la haute de fer, & les lances avec les targes, les autres éprouvoient leurs harnois de trait de jet, l'épée & d'autres forts excez. Voici bonne contenance de gens d'armes dit l'Escuyer, ils ne sont pas apprentifs à ce métier telles gens sont fort à douter. Lors regarda à droite sur une petite montagne où il avoit cinq cens hommes d'armes. Là vit le guct & les coureurs détourner tout à l'entour de l'ost, puis dit l'Escuyer qui bien avoit veu en son tems ce sont gens d'armes droit à conquêter. Lors entra en l'ost & demanda celui qui avoit le gouvernement de l'ost & tantôt y fut mené. Et quand il vint devant Antoine, il fut étonné de la façon toutes-fois il le salua courtoisement, & lui dit Monseigneur, le Duc Ode de Baviere m'envoie pardevers vous sçavoir que vous querez en son pays, & si ne lui voulez que bien, aussi qui vous êtes pas menez si belle compagnie que je vois ici assemblée, car il sçait bien que vous n'allez pas en cette route que n'avez affaire, ami dit Antoine, dites à votre Seigneur que ne lui voulons que bien à son pays, & lui pourrez dire que c'est le Roi d'Ansay, Antoine de Lusignan Duc de Luxembourg & Regnant son frere, & plusieurs Barons, Chevaliers & Ecuyers qui allons secourir Frederic de Behegne qui est assiégé des Sarrazins, Sire dit l'Escuyer, Dieu vous donne bon voyage, à Dieu vous commande, je le vais dire à Monseigneur, allez en la garde de. Dieu, dit Antoine, lors se départit l'Escuyer, & vint en la Cité, raconta au Duc Ode tout ce qu'Antoine lui avoit dit, & la fierté

de lui & le gouvernement de l'ost, puis dit, écoutez, Sire sont les gens que je vis oncques qui mieux sont à priser & douter, le Duc Ode dit. Il meut de grand honneur & vaillance à ses deux freres de venir de si loin pays pour querir leur aventure, & si leur vient grand bien de secourir le Roi Frederic contre les ennemis de Jesus Christ, je promets à Dieu que ce ne sera pas sans moi, car il me seroit tourné à grand honte si je n'y allois attendu qu'il est mon cousin, que ma terre marche si près de son pays & Royaume, que les étrangers le viennent secourir de si loing pays. Et pour lors le Duc Ode fait son mandement, & avoit de trois à quatre mille combatans avec vous feriois long compte, l'ost se deloge & passa pardevant Nutemberg. Lors le Duc Ode se fit en belle compagnie, se vint presenter au Roi d'Ansay à Antoine & à son frere lesq. iels les reçurent joyeusement, & ainsi l'ost chevaucha ensemble par l'espace de six jours.

LA puissance du Roi Zelodus de Croco fut fort grande, ne pouvoit pas bonnement assaillir le Roi Frederic, toutefois il fit plusieurs faillies sur les Sarrazins où il les greva moult, y eut maintes grosses escarmouches & presque tous les jours étoit la mêlée à la barriere, & en la Cité avoit environ cent bassinets de Hongrie qui étoient vaillans Chevaliers, failloient souvent, escarmochoient l'ost, & leur portoit grand dommage; or advint au matin que les Sarrazins vinrent escarmoucher, ceux de la ville allerent le pont & ouvrirent les portes & barrieres, faillit le Roy tout armé à belle compagnie, y eut grande occision de Payens, & les remirent jusques à leur logis. Lors le Roy de Croco étoit monté sur un fort détrier sa banniere au vent accompagné de quinze mille Sarrazins, s'en vint en belle ordonnance vers la bataille. La eut maintes coups donnez & reçus par force convint à nos gens reculer jusqu'aux barrieres, la eut grande mortalité & occision d'un côté & d'autre, car le Roy Frederic reconfortoit ses gens, quand il apperçut le Roi Zelodus qui faisoit grand dommage à ses gens, il prit l'épée au point, frappa le cheval des éperons, & ferit le Roi Zelodus sur le heaume par telle vertu qu'il abbatit le col de son cheval, pens'en faillit qu'il ne tomba par terre, car il perdit les deux étriers, mais ses gens le secoururent, & le dresserent en son état. Et le Roi Frederic frappa un payen par telle force qu'il l'abbatit mort par terre. Le Roi Zelodus revint devers lui tenant une archargaye dont le fer étoit fort tranchant, il vit qu'il domageoit ses gens, si s'approcha de lui, lui jeta l'archargaye par telle force qu'il le perça de part en part. Lors le Roi Frederic qui se mit la détresse de la mort ne sçût plus tenir, tomba à terre tout mort, adonc furent ses gens dolens entrerent en la Cité, leverent le pont & fermerent la porte, alors commença la douleur grande par la Ville.

Comme le Roi Zelodus de Croco fit prendre le corps du Roi Frederic qui étoit tué en bataille, & comme il le fit ardre & brûler.

PUIS après la bataille le Roi Zelodus fit prendre le corps du Roi Frederic, & le fit brûler devant la grande porte pour plus ébahir ceux de la Cité, & quand ils sçurent la mort de leur Roi, ils en furent bien dolent, firent fort grand deuil, & particulier Ayglantine sa fille qui menoit grand deuil, disoit, ô Dieu qui me pouvoit reconforter quand je vois la mort de mon pere devant moi, & la destruction de moi.

peuple & de moi, je ne vois pas le lieu dont secours me puisse venir, car j'ai ouï dire que mon oncle le Roi d'Ansay en qui je me fiois plus qu'en autre du monde a été déconfit devant Luxembourg. Vrai Dieu or ne me sçai-je plus attendre hors qu'à vos bonnes graces. O noble & puissante Mere de Dieu, veuillez reconforter cette pauvre orpheline, & la garder en votre sainte misericorde en telle maniere que les payens n'ayent nulle puissance sur mon corps, en disant cela elle menoit telle douleur que c'étoit pitié à voir elle détordoit ses mains & arrachoit ses cheveux. Qui eut veu l'angoisse qu'elle sentoit, il n'y eût en cœur si endurci qui n'en eût eu pitié, ses Dames & Damoiselles la reconfortoient le plus qu'elles pouvoient, mais à son deuil n'y avoit point de fin, ceux de la Cité étoient si ébahis tant de la mort de leur Seigneur, que pour le doute des Sarrazins qu'ils ne sçavoient que faire d'eux rendre leurs biens sauves car le Roi Zelodus les faisoit fort requerir, & leur remontoit comme il ne pouvoit bonnement tenir contre les Sarrazins, que s'il les prenoit par force ou autrement, qu'il n'y auroit en la rançon hors seulement que d'être tous brulez en poudre, dont la Cité fut en grand balance de se rendre: mais il y avoit des prud hommes Chevaliers qui avoient moult aimé le Roi, pour ce ils aimoient la pucelle sa fille, qui leur disoit, Fausses gens que voulez vous faire, le messager n'est pas encore venu qui est allé querir secours pour nous, avez bon courage, car en bref vous aurez bonnes nouvelles s'il plaît à Dieu, quand ils ouïrent ainsi parler, ils répondirent aux Sarrazins qu'ils ne se rendroient point, & qu'il étoient tous reconfortez contre leur puissance. Et quand le Roi Zelodus le sçût, il en fut fort courroucé, jura par ses Dieux qu'ils les feroit tous brûler en poudre. Adonc Zelodus fit escarmoucher & assaillir la Cité, la travailla de tout son pouvoit, ce n'eut elle doute des nobles au pays qui étoient, ils se fussent rendus leur vie sauve. Or je vous dirai du Duc Antoine & Regnaut son frere, du Roi d'Ansay & du Duc Ode de Baviere qui menoient leur ost hâtivement; car bien n'avoient ouï dire toute la misere où étoient ceux de la Cité, mais ils ne sçavoient de la mort du Roi Frederic, adonc un jeudi au soir il vinrent loger sur une Riviere environ d'une lieue & demie de Prague. Et le lendemain au matin ils commanderent à un Chevalier du pays qui étoit en leur compagnie qui allât annoncer leur venue à la Cité, si monta à cheval & s'en alla devers la Ville, mais le Roi Zelodus avoit fait venir les gens & faisoit assaillir la Cité, car il avoit grand desir de la prendre, & ceux de dedans se deffendirent lâchement & bien, l'apercevoient les Sarrazins. Et pour ce ils assailloient tant plus vigoureusement, & fut mal allée la besongne si l'ancien Chevalier ne fut venu lequel vit bien la foible deffense de ceux de dedans si échapa l'assaut vint à une petite poterne heurta. Lors ceux de la garde le connurent bien & le laisserent entrer, quand il fut dedans il courut parmis les deffenses en criant Seigneurs deffendez vous, car voici la fleur de la Chevalerie de ce monde qui vous viens secourir avec le Roi d'Ansay, & les verrez tantôt comme venir à braver faites bonne chere, car nuls Sarrazins n'en échappera qu'il ne soit mort ou pris, & quand ils l'entendirent ainsi parler ils jetterent un cri très haut que c'étoit merveilles à ouïr, disant, loué soit notre Seigneur Jesus-Christ. Et adonc

donc s'employèrent à se deffendre en telle maniere que nul des Sarrazins ne peut oncques demeurer auprès des murs. En cet assaut demeura au fond des fossez quantité de Sarrazins morts & blesez, quand le Roi Zelodus apperçut que ceux de la Cité avoient repris si grand cœur, il en fut dolent; tant qu'il ne sçût que penser; car il voyoit de si grande deffense qu'il n'y avoit si hardi Sarrazins qui osât approcher la muraille, mais s'en reculoient arriere. Quand le Roi Zelodus apperçut que ses gens reculoient, il fut fort dolent, & s'émerveilloit pourquoi ceux de dedans avoient repris si grand cœur en eux; mais il fut tantôt bien plus fâché que devant; car Antoine chevaucha en la bataille à baniere déployée, & avoit fait laisser les logis, cinq cens hommes d'armes pour les garder & étoient le Roi d'Ansay, le Duc Ode, en l'arriere-garde, Antoine & Regnaut en la premiere bataille, là eussiez vû belle compagnie de baniere & pannonceaux venteler au vent, & bassinets, harnois de jambes, l'or l'azur & les couleurs des banieres reluire contre le Soleil, tant chevaucherent en ordonnance qu'ils vinrent à Prague, la Cité que les Sarrazins assailloient durement, voyoient leurs tentes & pavillons où y avoit grande foison de Sarrazins. Lors le Duc Antoine fit arrêter ses gens tant que l'arriere-garde fut venuë, & ordonna sur lui les Arthers & Arbalétiers, lors furent apperçus des Sarrazins, lesquels allerent dire au Roi Zelodus: Sire, laissez l'assaut qui à la mal-heure a été commencé. Sçachez que tant de Chrétiens viennent que les champs en sont tout couverts. Et quand le Roi entendit ces nouvelles il en fut courroucé, & ordonna ses gens au mieux qu'il put: Antoine & Regnaut firent sonner trompettes, & firent aller la bataille tout le petit pas. Et quand ils furent approchez de l'ost, il y eut grand estroi, & à l'approche fut grand le trouble, y en avoit là de tels qui eussent bien voulu être d'où ils étoient venus, car au bassinet des lances y en eut beaucoup d'abatuës tant d'un côté que de l'autre, y en eut des morts & navrez grand nombre, puis tirerent leurs épées & fraperent l'un sur l'autre moult durement sans aucune pitié, là eut maint Sarrazins morts & abatus par terre. Moult bien se portoient les Poitevins, faisoient grande occision de Sarrazins; mais le Roi Zelodus cria son enseigne moult hautement, joignit son écu à la poitrine & banda sa lance & picqua le cheval des éperons, & après le suivoient dix mille Sarrazins, si frappa un Chevalier Chretien de sa lance par telle force qu'il lui mit le fer & le bois parmi le corps & l'abbatit mort par terre, ses gens le suivoient qui vaillamment se portoient, firent grand dommage aux Chrétiens, & les reculerent le jet d'une lance, adonc le Roi Zelodus cria son enseigne. Seigneurs Barons, frappez tous, la journée est vôtre, car ils ne peuvent nous échaper. Et les Poitevins les poursuivoient àprement, là il y eut grande perte de côté & d'autre. Lors vint le Duc Antoine l'épée au poing, & quand il apperçut ses gens reculer à peu qu'il n'entrageât de deuil, cria à haute voix, Lufignan, puis se mit entre les Sarrazins plus rudement que fou-dre, abbattoit tout ce qu'il rencontroit devant lui, ses gens le suivoient, lesquels étoient tout ébahis de ce qu'ils lui voyoient faire, car il n'y avoit si hardi Sarrazin qui l'osât attendre, mais ils se reculerent vers leurs tentes, adonc le Roi Zelodus voyant ce il s'écria, avant Seigneurs deffendez vous, comment est-ce pour un homme seul que vous enfuyez, c'est grand honte à vous, à ces paroles il rallia ses gens & assaillit Antoine & les Poitevins moult vigoureusement, lors vint l'Amiral avec

deux mille combatans, si se renfonça la bataille fort horrible, il y eut moult Sarrazins morts.

Comme le Roi de Croco fut occis en la bataille.

Après vint l'arrière garde que le Roi d'Ansay & le Duc Ode menoient, lesquels se frapportoient vigoureulement en la bataille, là y eut grande occision, car ils entouroient bien le faix d'un côté & d'autre, sur ce arriverent Antoine & Regnaut tout d'un accord entre les Sarrazins & faisoient telle occision qu'il n'y avoit Sarrazins ni Chrétien qui ne s'émerveillât des grands coups qu'ils donnoient, & tant qu'à la fin il n'y eut si hardi Sarrazins qui osât attendre, & partout il les voyent les Chrétiens faisoient si bien que les Sarrazins eussent tournés le dos, si n'eût été le Roi Zelodus qui vaillamment les tint ensemble, & fit grand dommage aux Chrétiens, & renforça ses gens tant qu'ils se défendirent bien, & quand Regnaut aperçut le Roi Zelodus, qui ainsi rendoit état à ses gens & menoit sa bataille si vaillamment qu'il ne s'en falloit rien, il jura qu'il mourroit en la peine, ou il délivreroit la place des Sarrazins, lors picqua le cheval par grand ire, & alla vers le Roi de Croco, quand le Roi le fit venir, il haussa l'épée & le frapa sur le haume un coup de toute sa force, mais l'épée glissa sur sa cuisse du côté senestre, le blaisa tellement que le sang lui couloit jusques aux talons, & Regnaut qui fut courroucé leva l'épée à deux mains & frappa le Roi Zelodus sur le bassinnet un si grand coup qu'il fut tout étourdi, & tant que l'épée lui vola du poing & s'inclina sur le col du cheval & rompit par force la coutroye du bassinnet, & adonc Regnaut le frappa de rechef tellement qu'il convint cheoir à terre, incontinent vint à lui grand nombre de Sarrazins & ne lui sçurent oncques faire aide. Quand les Sarrazins virent ce ils se mirent en fuite, nos gens les suivirent âprement & les occirent parmi les champs & les buissons, bien peu en échaperent. Et ainsi la bataille finit: Ce fait, les Chrétiens se logerent es tentes des Sarrazins. Lors les deux Freres & le Roi d'Ansay & le Duc Ode se retirerent avec cent Chevaliers, allerent devers la Cité où ils furent joyeusement reçus, car les Citoyens avoient grande joye de la victoire qu'ils avoient eue: adonc vinrent descendre au Palais, vint la Pucelle Aiglantine à l'encontre du Roi d'Ansay son Oncle, & des autres Barons.

Comme le Roi Zelodus & les Sarrazins furent morts en la bataille furent ards & brûlez.

LA Pucelle Aiglantine fut bien joyeuse de la déconfiture des Sarrazins, & aussi de la venue de son oncle le Roi d'Ansay; mais elle avoit si grand douleur au cœur de la mort de son Pere qu'elle ne le vouloit oublier, néanmoins quand elle approcha de son Oncle, vous soyez le très bien venu, plût à Dieu que vous fussiez mon cher Oncle arrivé deux jours plutôt, vous eussiez trouvé mon Pere envie que Zelodus

fait occire, & puis la fait brûler pour plus vetuperer la Foy Catholique. Et quand le Roi Penrendit il en fut dolent, jura qu'autant en seroit fait au Roi Zelodus & de & de tous les Sarrazins qu'il pourroit trouver mort ou vif: adonc fit crier par la Cité que de chaque logis un homme allât sur les champs pour assembler les Sarrazins dessus une montagne, qu'on y portât du bois pour ardre les corps, ainsi fut fait, & fut le corps du Roi mis audessus, furent tous couvert de bois, fut mis le feu dedans ensevelis & mis en terre sainte. Et après ces choses le Roi d'Ansay qui étoit fort dolent de la mort du Roi Frederic son frere, mais le dueil lui convenoit passer quand il étoit venu de la volonté de Dieu, fit faire l'apareil pour faire l'obsequie mout honorablement. Lors le Roi d'Ansay monta à cheval, avec lui le Duc Ode de Baviere & plusieurs autres Barons de Bchaine, s'en allerent tous vêtus de noir aux tentes qui avoient été aux Sarrazins où les deux Freres étoient logez, & firent venir le sommage, & ceux qui gardoient les logis, adonc les deux freres départirent l'avoir à chacun, tant grands que petits, & n'y eût celui qui ne se tint bien payé, adonc vinrent le Roi, le Duc Ode & toute leur Baronnie, qui humblement saluerent les deux Freres, comme le Roi Frederic avoit été occis en la bataille, & comme le Roi Zelodus avoit fait ardre les corps en dépit de tous les Chrétiens, & pour ce il avoit fait ardre le Roi Zelodus & tous les autres Sarrazins. Vous avez bien fait, dit Antoine, vraiment le Roi Zelodus fit grand mépris & grand cruauté, car puisqu'un homme est mort, c'est grand honte à son ennemi de le plus toucher. Sire, dit le Duc Ode, vous dites verité, mais le Roi d'Ansay est ici venu pour vous prier, & Regnaut votre frere de venir à l'obsequie du Roi Frederic, son frere, qui est tout prêt de commencer les Pseumes & Vigiles qui furent dès le soir dites. Lors répondirent les deux Freres, nous irons volontiers, adonc monterent tous à cheval & vinrent en la Cité.

Les Dames, Damoiselles, Chevaliers, Ecuyers, Bourgeois & Gens d'état, la commune les regardoient mout, étoient bahis de la griffe de Lyon que Antoine avoit dessus la jouë, louerent fort le beau corps & les membres qu'il avoit & disoient entre-eux, ces deux Princes sont bien taillez de conquerir & tenir mout de Terres & Seigneuries en maintes contrées. Et ainsi vinrent à l'Eglise, & il les descendirent.

Comme les deux Freres furent à l'obsequie du Roi Frederic.

ET alors Aiglantine qui étoit auprès de l'Eglise, fit humblement la reverencie aux deux Freres, & les remercia du secours qui lui avoient fait, car après Dieu ils lui avoient gardé son honneur & son pays, adonc Antoine lui répondit. Damoiselle, nous n'avons rien fait fors ce que nous devons faire, car nous bons Chrétiens sont tous selon Dieu de détruire & opprimer les ennemis de Jesus-Christ. Lors les deux Freres la prirent par les bras & la dresserent humblement en son siège. Là étoit la Pucelle noblement accompagnée des Dames & Damoiselles du pays, l'obsequie fut faite, & les chevaux offerts comme il appartenoit à un si vaillant Roi comme il étoit.

Et après le Service les deux Freres monterent à cheval & leurs gens, le Roi d'Ansay mena la Pucelle jusques au Palais, la descendirent, puis monterent ensemble en la salle. Et le dîné fut prêt, si laverent les mains, puis s'assirent & furent bien servis après que les nappes furent ôtées ils se leverent & furent graces dites. Lors la Damoiselle, qui fort dolente étoit de la mort de son Pere fut envoyée en sa chambre, puis le Roi d'Ansay appella les Barons du pais, leur dit : Seigneurs Barons, il vous faut aviser que vous ayez entre vous un vaillant homme pour gouverner le Royaume de ma nièce, car Terre qui est en gouvernement de femme est peu de chose. Or regardez que ce soit à l'honneur & profit de ma nièce & de vous. Adonc répondit un pour tous les autres. Sire Roi, nul de nous ne sçavons par honneur qui s'en doive mêler sinon vous, car si votre nièce Aiglantine étoit allé de vie au trépas, tout le Royaume de Bethannie vous écheroit, pourtant nous vous en chargeons d'en faire à votre volonté, car c'est raison. Pour le plus sûr, dit le Roi, il faut marier ma nièce. Or lui cherchez un Mari qui soit digne de gouverner son Royaume, car quand est de moi j'ai assez de pays à gouverner, pourtant je ne veux pas avoir le gouvernement de celui ci. Sire Roi, répondirent les Barons, s'il vous plaît que votre nièce soit mariée cherchez lui un Mari tel qu'il vous plaira, car par dessus vous il n'y a homme qui s'en voulut mêler. Et quand le Roi entendit ce, il répondit, nous y pourvoirons à son profit & au vôtre, je m'en vais parler à elle pour cette même cause. Adonc les Barons répondirent. Sire, Jesus-Christ le vous veuille mériter, lors le Roi se partit & vint en la chambre de sa nièce, qui humblement le reçût; puis il lui dit ma nièce, vos beognes sont maintenant en bon point Dieu merci; votre pays est délivré du danger des Sarrazins par la puissance de Dieu & des deux Freres de Lusignan. Or nous faut regarder comme votre Terre soit gouvernée d'orenavant à votre profit, honneur & de vos gens aussi. Mon cher Oncle, dit la Pucelle, je n'ai plus de conseil d'autre que de vous, si vous requiers que vous y veniez pour voir, car à vous je dois plus obéir qu'à personne du monde, & aussi je veux le faire. Lors le Roi en eut grand pitié, lui dit, belle nièce, nous y avons pourvûs, il vous faut marier à un tel homme qui soit digne de vous gouverner & votre pays, il n'est pas trop loing d'ici, qui est bon, beau, preux & hardi; bel Oncle, dit la Pucelle, il a donc raison de belles & de bonnes mœurs. Je sçai bien que vous ne me conseillez chose qui ne soit à mon honneur là où vous le pourriez sçavoir; mais de me marier si-rôt après la mort de mon Pere, je ne montrerois nul semblant de deuil ni de sa mort, me semble que je mettrois trop & en serois fort blâmée en derriere & tels me montreroit bonne chere qui entendoit moins de comte de derriere; ma nièce, dit le Roi, de deux maux on doit choisir le plus petit quand il en faut avoir l'un, mais il est vrai, qui pourroit bonnement attendre, ce seroit bon pour votre honneur que vous attendiez; mais quoi, je suis demeurant bien loing de vous, & ne puis ici gueres demeurer sans trop grand dommage & du mien, puis il faut satisfaire les deux Freres du noble secours qu'ils vous ont fait, ou du mien ou du vôtre. Et aucuns disoient que c'est bon d'avoir plus de profit & moins d'honneur, est-ce à dire que vous les puissiez remunerer de la courtoisie qu'ils vous ont faite, & la moitié de votre Royaume ne suffiroit pas au grand danger, à la peine qu'ils ont soufferte & eue pour nous. Et d'autre part, sçachez que vous n'êtes pas trop suffisante à avoir un tel & si noble

homme à mari comme est Regnaut de Lusignan, car il est bien digne d'avoir la plus grande & la plus noble Dame du monde, tant pour sa noble lignée, comme pour sa beauté & prouesse. Et quand la Pucelle entendit le Roi son Oncle, elle fut toute honneurée, consideroit qu'elle étoit en grand danger de son peuple & de plusieurs autres choses, elle ne sçût que répondre, sinon qu'elle se soumettoit à son bon vouloir, & lui dit en pleurant: Très cher Oncle, je n'ai point de confort en ce monde, sinon de Dieu & de vous, pour ce qui est de mon Royaume faites ce qu'il vous plaira. Belle Nièce, dit le Roi, vous dites bien, je vous jure que je ne ferai chose en cette partie, que je ne fasse pour le mieux. Or ne pleurez plus, car je veux que nous délivrez de cette beogne, car tant plus demeurera cette Baronnie qui sont bien deux mille combattans sur votre pays, plus aurez grand dommage. Lors elle connoissant qu'à droit il lui disoit, elle lui dit, mon cher Oncle, faites à votre bon plaisir. Adonc le Roi vint en la grande salle où les deux Freres étoient avec belle Baronnie, tant du pays que d'ailleurs, & prit le Roi la parole, dit à Antoine: Noble Duc, plaise vous entendre à moi, les Barons qui ici sont vous supplient, & aussi faits, ce qu'il vous plaise que Regnaut votre frere soit Roi de Behaigne & qu'il prenne à femme Ayglantine ma Nièce: Sire, priez le qu'il ne veuille refuser, car les Barons du Pays le désirent tout avoir. Sire, dit le Duc Antoine, cette requête est digne d'être octroyée, aussi fera t'elle, or faites venir la Damoiselle. Et lors le Roi & le Duc Ode l'allèrent quêrir, puis lui firent ôter le noir, & lui firent vêtir les plus riches habillemens qu'elle eût, des riches joyaux, fermeaux, anneaux d'or, riches pierres, ceintures & chapeaux; les Dames & Damoiselles richement étournées, & plusieurs eurent les chefs bien ornés de grosses perles, le Roi & le Duc Ode menerent la Damoiselle, les autres Dames venoient après, & elle entra en la salle avec la compagnie, elle fut toute illuminée de richesses & de beauté. Adonc Antoine & les Barons honorèrent la Pucelle qui étoit tout belle, elle leur fit honorablement la reverence. Lors le Roi prit la Pucelle & dit: O noble Duc de Luxembourg, tenez-nous vos convenances, voyez comme nous voulons tenir les nôtres. C'est raison, dit Antoine, puis dit à Regnaut. Beau Frere, recevez cette Pucelle, l'honneur du Royaume de Behaigne, adonc Regnaut dit mon Frere, je rens premierement graces à Dieu au Roi qui est ici & à tous les Barons du pays honneur, car s'il n'y avoit tant seulement que la Pucelle sans héritage, si ne la refuserai je pas, & à l'aide de Dieu j'ai esperance de conquérir assez de pays pour elle & pour moi, combien que je prens tout en gré. Adonc lui dit Antoine, beau frere, vous avez le Royaume tout acquis devant âge, or Dieu vous doit par sa sainte grace en conquérir d'autres sur les ennemis de Dieu. Lors fut mandé un Evêque qui les fiança. Et commença la Fête; car on le sçût incontinent par toute la Ville, en eurent grand joye, & fut toute la Ville grandement parée de couvertures & de riches draps d'or, & fit un noble appateil comme il appartenoit pour une telle Fête, fut ordonné que les Noces se feroient sur le champ au maître pavillon, ainsi demeura jusques au tiers jour, & fit onc faire maintes robes, tant pour l'Epousée & Dames, comme pour les deux Freres, les Barons du pays & les Etrangers. Cette nuit passa, & le lendemain qui fut la veille du jour qu'on les devoit épouser, on amena la Pucelle, avec elle, ses Dames & Damoiselles au maître pavillon, & on fit rendre tout de riches tentes à l'entour pour les Dames,

le Roi d'Ansay & le Duc Ode de Baviere se logerent avec leur Baronnie environ les tentes des Dames, Antoine & Regnaut d'autre part, & la nuit on fit faire bon guet, comme si leurs ennemis fussent près de là; fut grande la fête & un souper mout notable, & quand il fut tems chacun s'en alla reposer jusqu'au lendemain.

Comme Regnaut épou. a. Aiglantine Fille du Roi de Behaine.



Comme, après aïner les Chevaliers jouïerent.

Les Dames & Damoiselles retournerent & monterent sur les échaffaux, lors vinrent les Chevaliers sur les rangs, & commencerent les joutes fort nobles & n'y eut nul Chevalier qui se pût tenir contre Antoine & Regnaut, car autant qu'il en venoit contre eux, ils les abatoient tous, & quand ils virent que les joutes affoiblissoient pour eux, ils se partirent des rangs, & s'en vinrent desarmer, & tout ce apperçût bien le Roi d'Ansay, le Duc Ode & l'autre Baronnie, la joute dura tant qu'il fut tant de souper, ainsi les joutes cesserent, & se départirent les Chevaliers.

Après les Menetriers sonnerent, chacun se mit à dancier, & quand l'heure approcha qu'il se falloit aller coucher, on mena l'épousée coucher en un lit richement paré, ainsi qu'il appartenoit à une noble Dame, & après Regnaut vint qui se coucha avec elle après que le lit fut benit. Adonc chacun se départit de la chambre, les uns chantans & dansant, les autres contoyent de beaux contes, & les autres de belles aventures, & s'ébatoient à qui mieux pouvoit pour passer le tems & les autres allerent dormir. Regnaut & la Pucelle furent couchez l'un avec l'autre; moult s'humilioit la Pucelle envers lui, disoit Monseigneur, si ce ne fut par la grace de

Dieu mon Créateur, & la puissance de votre Frere & de Vous, cette pauvre orphelin^e étoit totalement défolée; car elle & tout son pays fut chû en grande adversité entre les mains des Sarrazins, mais l'aide de notre Seigneur & la vôtre m'en ont gardé, dont je vous remercie humblement quand vous m'avez daigné prendre à femme & épouse, petite & si humble pucelle de petite valeur comme je suis. Quand Regnaut entendit la Pucelle ainsi doucement & simplement parler à lui, il répondit. Ma loyale amour, vous avez trop plus fait pour moi sans comparaison, que je n'ai fait pour vous quand il vous a plu, de votre grace, m'avoir fait le don de votre noble corps, & héritier de tout votre Royaume, & avec moi n'avez rien pris que mon corps. Lors répondit la Pucelle, Monseigneur, votre corps vaut mieux que dix Royaumes, & plus est à priser quand à mon gré. Et en cette nuit ils engendrerent un beau Fils, qui fut nommé Othmar, lequel fit grande guerre & conquit toute la basse marche de Hollande, Zelande, Streve, Dannemarche & Movergne. Le lendemain au matin chacun se leva & fut chantée la Messe & y fut menée la Dame, & après ils vinrent deux Chevaliers de Luxembourg qui apportoient des lettres à Antoine de la part de Christine la Femme, & vinrent devant lui, le saluerent de la part de sa Femme, en disant: Monseigneur, vous devez avoir grand joye, car Madame votre Femme est accouchée du plus bel enfant mâle qui fut jamais vû au pays; Seigneurs, dit Antoine, loué en soit Dieu, vous soyez les bien-venus.

Le Duc Antoine fut joyeux de ces nouvelles aussi fut son Frere, adonc Antoine prit les lettres & les lut, trouva que les deux Chevaliers disoient la verité, si les embrassa mout joyeusement, & leur fit donner de beaux dons; adonc il s'assit au dîner, & dura la Fête huit jours, puis retournerent en la Cité. Lors le Roi d'Ansay & tous les Barons prirent congé du Roi Regnaut & de la Reine Aiglantine, lesquels furent dolens de leur pattie, & Antoine eut convenance au Roi Regnaut que si les Payens lui faisoient guerre qu'il le viendroit secourir, dont Regnaut & ses Barons le remercièrent humblement, puis s'entre-baisèrent les deux Freres à leur département. Tant chevaucha l'ost qu'il vint à Moucpin en Baviere, & se logerent en la prairie devant icelle Ville, & les fêtoya mout le Duc Ode par l'espace de trois jours, au quatrième se départirent & prirent congé du Duc Ode, chevaucherent tant qu'ils vinrent à une journée de Cologne. Adonc vinrent les quatre Chevaliers qui gouvernoient les gens d'armes & les Arbalétiers que ceux de Cologne avoient envoyez à Antoine, lui dirent, Monseigneur, il est bon que nous allions devant en la Ville pour appareiller votre presage.

Seigneurs, dit Antoine, il me plaît bien, lors les quatre Chevaliers se partirent, leurs gens avec eux, chevaucherent tant qu'ils vinrent en la Cité de Cologne où ils furent joyeusement reçus & s'enquirent des Bourgeois de-là comme ils avoient exploité en leur voyage, ils leurs conterent toute la verité avec la grande puissance & valeur des deux Freres, & comme Regnaut étoit Roi de Behaine, quand ceux de Cologne l'entendirent ils furent joyeux, & dirent qu'ils étoient heureux d'avoir acquis l'amour de tels Princes. Si firent faire grand appareil pour recevoir le Duc Antoine & le Roi d'Ansay & leurs gens. Tant chevaucha qu'il vint à Cologne, allerent les Bourgeois de la Ville à belle compagnie, & firent aller ceux qui ve-

noient attendre outre la Ville, & firent loger par deça l'avant par de la grosse bataille & le sommage. A tant rencontrèrent Antoine & le Roi d'Ansay, leur firent la réverence & les prièrent tant qu'ils vinrent loger le soir en la Ville à grand foison de nobles hommes, & les festoyerent honorablement, donna aux Dames & aux Gentils hommes à souper, le lendemain à dîner, ce jour le reste de l'ost passa, le lendemain au matin prit le Duc Antoine congé de la Ville, les remercia de ce, leur dit que s'ils avoient besoin de lui qu'il leur aideroit à son pouvoir, ils le remercièrent.

Lors se partit Antoine & délogea l'ost, tant errerent qu'ils vinrent loger es prez au-dessous de Luxembourg quand la Duchesse scût la venuë du Duc Antoine son Mari, elle fut fort joyeuse, & fut hors de la Ville à grand compagnie de Dames & des nobles du pays, toute la Bourgeoisie venoit après à l'encontre de lui, & le rencontrèrent à demie lieuë de la Ville, là fut grande joye que le Duc & la Duchesse s'entrefirent, le menu peuple louoit Dieu de la venuë de leur Seigneur, & se logea l'ost devant Luxembourg, Antoine & le Roi d'Ansay & ses Barons se logerent en la Ville.

La fête fut grande par toute la Ville, & y demeura le Roi d'Ansay l'espace de six jours, lui rendit toutes les obligations & le quitta pour l'amour de Regnaut son frere, excepté le Prieuré fondé pour prier Dieu pour les morts, dont il le remercia amiablement, puis il partit de Luxembourg & revint en son pays où il fut joyeusement reçu, & le Duc Antoine demeura avec sa Femme, laquelle eut un fils en certain, qui fut appelé Lohier, délivra toute l'Ardaine de rodeurs, & fonda une Abbaye de sainte vie, & fit faire plusieurs forteresses en la basse marche de Hollande, fit de mont beaux faits d'armes avec le Roi Oniphar qui étoit son Cousin germain, & le fils du Roi Regnaut, depuis le Roi d'Ansay eut affaire au Comte de Fribourg & au Duc d'Autriche, manda à Antoine qu'il le vint aider, ce qu'il fit, & prit par force le Comte de Fribourg, passa en Autriche, déconfit le Duc en bataille, & fit la paix au Roi d'Ansay à son honneur, & Bertrand, le fils d'Antoine, eut à femme Melide, fille du Roi d'Ansay, & fut Roi d'Ansay: le Duché de Luxembourg demeura à Lohier après le décès de son Pere le Duc Antoine; mais de cette matiere ne parlerai plus maintenant, mais retournerai à parler de Raimondin, de Melusine & de leurs enfans.

Raimondin par son courage conquît grand pays, & lui firent hommage maints Barons jusques en Bteragne, & eut Melusine deux ans après deux fils, dont le premier eut nom Fraimond, puis aima bien l'Eglise, bien le montra à la fin, car il se fut rendre Moine à Mailleres, dont après il advint grand méchef, comme vous verrez ci-après en l'histoire; & l'autre fils qu'elle eut en suivant, eut nom Thyerri qui fut fort batailleux.

Ici laisserai à parler des deux enfans, & dirai de Geoffroi à la grand dent qui fut le plus fier de tous ses freres, sçachez que cedit Geoffroi ne douta onc homme, & dit l'histoire qu'il se combattit avec un Chevalier Fée, & aux mauvais esprits de Lusignan, comme vous ouïtez raconter à la fin de ce Livre.

Comme Raimondin fit un trou à l'huis avec son épée pour voir Melusine, dont mal lui en prit, car il avoit promis de ne jamais la voir le Samedi.



A donc Raimondin & Melusine étoient ensemble à Mermende. Si advint à un samedi que Melusine se absconit celui jour de Raimondin, comme devant est dit, il lui avoit promis que jamais le samedi ne mettroit peine de la voir. Et aussi n'avoit il fait jusques à celui jour, & n'y pen oit nul mal ni autre chose quelconque de nul e présumption ni de mauvaistie, souhaitant seulement tout bien. Or un peu devant dîner lui vint nouvelles que son frere, le Compte de Forêts, le venoit voir, dont Raimondin fut très-joyeux, mais depuis il en fut fort dolent & couroucé, comme vous entendrez ci-après.

A donc Raimondin fit grand appareil fort noble pour recevoir son Frere; car mon joyeux étoit de sa venuë. Pour venir donc à fin de conte & à brief parler, il alla au devant de lui, le reçût humblement, puis allerent à la Messe. Et quand le service fut fait, ils vinrent en la salle, laverent les mains & s'assirent à la table où ils furent bien servis. Là se commença une partie de la douloureuse tristesse, car Raimondin ne pensoit à nul mal. Toutefois son frere ne se pût tenir qu'il ne lui demandât sa femme, & fut la maniere telle, mon frere où est ma sœur, faites-la venir avant, car j'ai grand desir de la voir, beau frere, dit Raimondin, elle est embesognée quand est pour aujourd'hui, & ne la pouvez voir; mais demain la verrez & vous fera bonne chere. Et quand il ouït cette réponse, il ne se tut pas, mais dit vous êtes mon frere, je ne vous dois pas celer votre deshonneur. Le commun dit que tous les samedis elle est avec un autre en fornication, n'êtes-vous pas si hardi, tant êtes aveuglé d'enquérir & sçavoir où elle va? Et les autres disent que c'est un esprit Fée, qui tous les samedis fait sa pénitence. Or je ne sçai lequel croire, & pour ce je suis ici venu pour vous dire ces choses. Quand Raimondin l'entendit, il faillit de la table, & entra dans sa chambre épris de ire & de jalousie, prit son épée & la ceignit, & alla au lieu où il sçavoit que Melusine alloit le samedi, & trouva un fort huis de fer épais, & jamais n'avoit été si avant, & quand il vit l'huis, tira son épée, & mit contre l'huis la pointe qui étoit dure, & tourna tant qu'il fit un perthuis, si regarda dedans & vit Melusine qui étoit dans une cuve de marbre où il y avoit des degrez jusques au fonds, & étoit la cuve de quinze pieds autour, & au quarré avoit allée de cinq pieds d'épais, là elle se baignoit & faisoit sa pénitence, comme vous verrez ci. après.

Comme Raimondin par l'admonestement de son Frere le Comte de Forêt, regarda Melusine sa femme étant au bain, & comme il en fut courroucé contre son frere.

Quand Raimondin eut vû Melusine qui étoit en la cuve jusques au nombril en figure de femme qui peignoit les cheveux, & étoit du nombril jusques en bas en figure de la queue d'un serpent grosse comme une caque de harang, & étoit fort longue, & la débattoit en l'eau, tellement qu'elle la faisoit bondir jusques à la voute de la chambre, il en fut fort dolent, & dit ma douce amour, or vous ai je trahi par le faux enheurtement de mon Frere le Comte de Forêt; je me suis parjuré envers vous, dont j'ai une si grande tristesse au cœur que corps humain ne pourroit supporter. Adonc il courut hâtivement en sa chambre & prit de la cire, & étoupa le perthuis, puis vint en la salle où il trouva son Frere. Et quand son Frere l'aperçut, il connut bien qu'il étoit courroucé, & cuidoit qu'il eût trouvé quelque mauvaitie en sa femme, il lui dit. Mon Frere je le sçavois bien, avez vous trouvé ce que je vous disois, lors Raimondin lui cria. Fuyez d'ici faux traître, car vous m'avez fait par votre mauvais rapport parjuré ma foi contre la plus belle & la meilleure des Dames qui oncque nâquit après celle qui porta notre Seigneur Jesus Christ, vous m'avez apporté toute la douleur par laquelle je perdrai toute douceur, & par laquelle je perdrai toute ma joye, si je croyois mon courage je vous ferois mourir de

malle mort; mais raison naturelle me défent de ce faire pourtant que vous êtes mon Frere allez-vous-en & vous ôtez de ma présence. Et quand le Comte de Forêt aperçut que Raimondin son frere étoit en si grand douleur il faillit de la salle, & aussitôt tous ses gens & monta à cheval, & s'en alla grand erre vers le Comte de Forêt mont dolent, se repentant de la fille entreprise; car il sçavoit bien que Raimondin son frere ne le verroit jamais, & ne le voudroit voir.

Complainte de Raimondin.

Raimondin étoit en sa chambre fort dolent, disoit en soi même. Ha Melusine or vous ai-je perduë, ensemble la joye à toujours, aurai-je perdu beauté, bonté, douceur, amitié, courtoisie, charité & humanité, toute ma joye, tout mon confort, mon esperance, mon cœur, mon bien, mon prix, ma vaillance; car tant peu d'honneur que Dieu m'avoit prêté me venoit de vous, ma douce amour. Ha! faute borgne & aveugle fortune dure & amere, bien tu m'as mis du plus haut siege de la Cour au plus bas lieu de ta maison là où Jupiter abreuve les pauvres chetifs & malheureux, tu fois hors de Dieu maudite par toi fit le forfait de mon chef, Seigneur tu me le vend trop. Helas tu m'avois jetté & mis en la haute autorité par le sens & valeur de la meilleure des meilleures, de la plus sages des sages. Or il me la faut perdre maintenant par roi, fausse borgne, traîtresse, envieuse, bien est fort qui en tes dons se fie. Or hays, or aime, or fais, or délaisse, il n'y a en toi aucune sûreté ni habilité non plus qu'il y a en un cochet au vent: Ha douce amie, je vous ai par mon venin & fausse trahison trahie, hélas ma douce amie, vous m'avez medeciné de mon premier venin, car je vous ai cruellement menti, comme je vous ai ainsi trahie, & ai ma foi perduë. Si je vous pers pour cette cause je m'en irai en tel lieu où l'on n'aura jamais nouvelle de moi.

Comme Melusine se vint coucher avec son Seigneur & comme il quitta sa douleur.

Raimondin demeura jusques à l'aube du jour en telle douleur. Et quand l'aube du jour fut apparut, Melusine vint & entra dans la chambre, quand Raimondin l'ouït il fit semblant de dormir, elle se dépouilla & puis se coucha toute nue cette nuit. Lors Raimondin commença à soupiret comme celui qui sentoît grandes douleurs en son cœur. Adonc elle l'embrassa & lui demanda, Monseigneur, que vous faut il, êtes vous malade, & quand Raimondin vit qu'elle ne parloit rien de ce fait, mais pour néant le cuida, car elle sçavoit bien qu'il ne l'avoit découvert à home, elle le souffrit quand à l'heure & de lui montra semblant, dont il fut joyeux, & lui répondit, Madame, j'ai été malade, & ai eu un peu la fièvre en maniere d'Antoine. Monseigneur, dit Melusine, ne vous ébahissez pas, car tantôt vous serez guéri si Dieu plaît. Adonc il fut joyeux de ses paroles, lui dit ma mie je suis tout adouci de votre venuë, & elle lui dit qu'elle étoit toute joyeuse, & quand il fut tems de se lever ils se leverent, puis le lendemain Melusine prit congé de lui, & s'en alla à Niort où elle fit faire deux Tours gemelles qui y sont encore.

Comme Froimond Frere de Geoffroi fut rendu Moine à Mailliers par le consentement de son Pere & de sa Mere.

Froimond pria son Pere & sa Mere qu'il leur plaist lui permettre d'aller se rendre Moine à Mailliers, & fut vëru par le consentement de son Pere & sa Mere, fut l'Abbé bien joyeux, aussi tout le Couvent & étoient céans cent Moines en contant l'Abbé, lors ils eurent grande joye de la venuë de Froimond, ils en eurent depuis grande douleur, comme vous verrez ci après, mais ce ne fut pas pour le fait de Froimond, car il étoit fort devôt, tant qu'il fut céans il fut d'etroite vie, mais pour raison de lui il advint une merveilleuse aventure.

Comme un Messager apporta nouvelles à Raimondin que l'Abbaye de Mailliere brûloit, dont il se courrouça & débrisa Melusine.

Raimondin étant à dîné à Mermende vint un Messager de Mailliers qui demanda Raimondin, & on le mena devant lui. Lors le Messager s'agenouilla & fit la reverence en le saluant, & Raimondin lui rendit son salut, lui demanda qu'elle nouvelle: Sire, dit le Messager, à mon grand regret, ce sont piteuses nouvelles. Il nous les fait sçavoir, dit Raimondin, Dieu soit loué de ce qu'il nous envoie. Et le Messager dit, Monseigneur, il est bien vray que Geoffroy à la grand dent votre Fils a pris en lui telle mélancolie & tel dueil de ce que Froimond votre Fils s'est rendu moine à Mailliers, qu'il est venu de fait audit lieu, où il trouva au Chapitre l'Abbé & les Moines, a mis le feu dedans & les a tous brûlés & bien la moitié de l'Abbaye. Que dis-tu? dit Raimondin, ce ne peut être & ne le pourrais croire, Monseigneur, dit le Messager, il est ainsi, si ne me croyez faites-moi mettre en prison, si trouvez qu'il ne soit ainsi faites-moi mourir de telle mort qu'il vous plaira. Adonc Raimondin se leva de table & vint à la Cour & demanda son cheval, on lui amena, puis monta dessus & se partit sans attendre personne & chevaucha vers Mailliers tant que le cheval le pût porter.

Adonc ses gens monterent à cheval pour aller après lui. Et tant chevaucha Raimondin qu'il vint en l'Abbaye, adonc il vit le méchef que Geoffroy avoit fait dont il prit tel dueil en son cœur qu'à peu qu'il n'enrageoit. Ha, dit-il, Geoffroi tu avois le plus beau commencement de haute prouesse de Chevalerie pour venir au degré de plus haut honneur que fils de Prince qui fut vivant & maintenant tu t'es du tout définis par ta cruauté. Par la foi que je dois à Dieu, je croi que ce ne sont que fantômes de cette femme, je croi qu'elle n'a point porté chose qui vienne à perfection, car elle n'a porté enfans qui n'ait apporté quelque étrange tache sur terre: ne vois je pas l'horrible qui n'a pas encore sept ans, lequel a occis deux de mes Ecuers, & avant qu'il eut trois ans avoit fait mourir deux de ces nourrices par force de mordre les mammelles & n'avois onc vû leur Mere le samedi que quand mon frere le Comte de Forêt m'apporta de mauvaises nouvelles que je la vis en forme de serpent du nombril en bas, & sçai que c'est aucun esprit ou fantôme qui m'a ainsi abusé car pour la premiere fois que je la trouvai elle me sçût bien dire mon aventure

Comme Raimondin s'en vint & se coucha au lit, & la douloureuse lamentation qu'il fit.

Tant chevaucha Raimondin qu'il arriva à Mermende, & là descendit, puis il monta en une chambre & se mit sur un lit. Si commença à se demener & faire lamentations, tel men: qu'il n'y a si dur cœur qui n'en eut pitié. Adonc les Barons furent dolent de ce qu'ils ne purent appaiser sa douleur, si eurent conseil qu'ils le mandèrent à Melusine qui pour lors étoit à Niort, & faisoit faire deux maîtresses Tours qui sont belles à voir, adonc prirent un messager lui demanderent tout ce fait, lors grand mal firent, car ils les mirent tous deux en griefs tourmens. Or commence leur dur & amere départie qui dura à Raimondin tout son vivant, & Melusine durera sa pénitence jusques à la fin du monde: or le messager alla tant qu'il vint à Niort & salua la Dame, puis il lui donna les lettres que les Barons lui envoioient. Lors elle ouvrit leurs lettres & les lut, & quand elle aperçût le méchef elle fut bien dolente, & plus de courroux de Raimondin que d'autre chose, car elle vit bien le méchef que Geoffroy avoit fait, & ne pouvoit être autrement pour le present. Adonc elle fit venir & son artois & manda grand foison de Dames du pays pour lui tenir compagnie, & elle partit de Niort & vint à Lusignan où elle demeura trois jours faisant mal chere, & toujours alloit parlant, & visitant tous les lieux hauts & bas en soupirant & jettant aucunes fois si grands cris que merveilles. Et dit l'histoire qu'elle sçavoit bien la douleur qui lui étoit prochaine, & quand est de moi je le croi bien; mais ses gens ne pensoient à cela, mais que c'étoit pour la déplaisance qu'elle sçavoit que Raimondin avoit pris. Ainsi fut Melusine à Lusignan par deux jours, & au tiers jour se partit & vint à Mermende bien accompagnée de Dames & Damoiselles comme j'ai dit ci devant. Et lors les Barons du pays qui étoient assemblez pour reconforter Raimondin qu'ils aimoient de bon cœur lui vintrent à l'encontre & la reçurent honorablement, lui conterent qu'ils ne lui pouvoient faire cesser sa douleur. Or nous suffise, dit-elle, car il sera tantôt reconforté si Dieu plaît.

Comme Melusine rapaisoit son Seigneur.

Lors Melusine bien accompagnée de Dames & Damoiselles & des Barons du pays entra en la chambre où Raimondin étoit, & cette chambre regardoit sur les vergers qui étoient bien délectables, & avoit le regard aux champs par devers Lusignan, & quand elle vit Raimondin elle le salua doucement; mais il fut si dolent, si matry qu'il ne lui répondit mot. Adonc elle prit la parole & lui dit. Monseigneur c'est grande folie à vous qu'on vous tient le plus sage Prince qui soit vivant de vous demener de chose qui autrement ne peut être, & qu'on ne peut amander ni remedier vous faites contre la volonté de Dieu qui a tout fait & défera toutes & quantes fois qu'il lui plaira. Et sçachez qu'il n'est si grand pecheur que Dieu ne soit plus pitieux & plus pardonnable, mais que le pecheur se repente parfaitement, & qu'il ne lui crie merci de tout son cœur; si Geoffroi votre Fils a fait cette outrage par son merveilleux courage, sçachez que c'est pour le peché des Moines qui étoient de mauvaise vie, & à

voulu notre Seigneur avoit la punition, & combien que cette chole soit inconnue à humaine créature, car les jugemens de Dieu sont trop merveilleux & si secrets qu'il n'est cœur d'homme qui les peut comprendre en son entendement, d'autre part nous avons assez de quoi Dieu merci pour refaire l'Abaye aussi bonne & meilleure qu'elle ne fut onc & la renter plus richement pour mettre plus de Moines que jamais, & Geoffroi si Dieu plaît s'amander envers Dieu & le monde, parquoi je vous prie que veillez laissé se dueil. Quand Raimondin entendit Melusine il sçut bien que elle disoit vrai, il fut si outré d'ire que raison de nature s'en étoit allé de lui, adonc d'une très cruelle voix lui dit.

Comme Melusine tomba pâmée pour le reproche que Raimondin lui fit.



HA très faulx Serpentine ni toi ni confruit ne sera que fantôme ni tout ce que tu aye porté ne viendra à bon chef en la fin? Comment aurons leur vie ceux qui sont arts en griefve misere, ton fils qui s'étoit rendu au cruifix il étoit saillit de bon fruit que Froimond, qui est détruit par art demoniacle; car tous ceux qui sont forcenez d'ire sont es commendemens des Princes d'enfer; Et pourtant fit Geoffroy l'horrible & hideux forfait comme d'ardre son frere & ses Moines qui n'avoient mort desferme, quand Melusine ouit cette parole elle eut telle douleur au cœur qu'elle en cheut toute pâmée, & fut demie heure qu'elle ne rendit aspiration ni halaine, adonc Raimondin fut plus courroucé que d'avant, car il étoit rafroidi de son ire, commença à faire grand dueil, & à peu qu'il s'occioit & se repentir des paroles qu'il avoit dites, mais c'étoit pour néant. Lors les barons & Dames du pays furent fort dolens, & dresserent la Dame à son léans, lui arroserent le visage d'eau froide, tant firent qu'elle revint à elle, & dit à Raimondin.

Comme Melusine se revint & parla à Raimondin.

HA Raimondin, la journée que je te vis premierement fut pour moi douloureux se à la mal heure, je vis onc ton grand corps ni ta façon, ni ta belle figure, mais j'ai convoité ta beauté quand tu m'as si faulxement trahie, combien que tu t'es parjuré envers moi quand tu pris peine de me voir, mais pour ce que tu ne l'avois découvert à personne je te l'avois pardonné, & ne t'en eusse point fait mention, & Dieu te pût pardonner; car j'eusse fait la pénitence en ce monde, las mon ami or sont nos amours couronnées en douleurs; nos soulas en larmes & pleurs, notre bonheur en infortune.

pénitence. Las mon ami si tu n'eusses faulxé ton serment j'étois erré & expulsé de peine & tourment, & eusse eu tous mes sacremens, & vécu toute nature comme femme naturelle, & fusse morte naturellement, & mon corps eût été enseveli en l'Eglise de notre Dame de Lusignan; & eusse fait mon anniversaire bien écoutement. Or suis-je par ton méfait rabatué en la pénitence obscure où j'avois long tems été par mon aventure, ainsi me le faudra souffrir jusques au jour du jugement par ta faulxeté; je prie Dieu qu'il te veuille pardonner, puis commença à mener telle douleur qu'il ne voyoit ni entendoit, & ne sçavoit quelle contenance faire, & dit la vraie cronique, que nul homme ne souffrit tel dueil sans passer les articles de la mort; mais quand il fut un peu revenu en sa memoire, vit Melusine devant lui, il s'agenouilla & joignit les mains, en disant ma chere Dame, ma mie, mon esperance, mon honneur, je vous supplie en l'honneur de la souffrance de notre Seigneur que vous me veuillez pardonner & que demeurez avec moi. Mon cher ami, dit Melusine qui regarda que les larmes lui tomboit des yeux en si grande abondance que sa poitrine en étoit arrosée. Le m'fait vous veuille Dieu pardonner, quand a moi je le vous pardonne de bon cœur, mais est de ma demeure c'est tout néant.

Comme Raimondin & Melusine tomberent tous deux pâmés.

RAimondin à ce mot se leva, & l'embrassa entre ses bras, s'entrebaïserent & eurent tous deux si grand douleur qu'il tomberent tous pâmés en sa chambre. Qui lors eut veu Dames Damoiselles, Chevaliers & Escuyers mener grand douleur, en disant en commun fauce fortune, comme es tu si fauce & perverse que t'es entreprise de ces deux loyaux amans, puis s'écrierent tous d'une voix: Nous perdrons aujourd'hui la plus belle Dame qui onc gouverna terre, la plus sage, humble, charitable & privée de ces gens qui jamais fut sur la terre, si commencerent à pleurer & mener si grand douleur, qu'ils entroublirent les deux amans qui gisoient par terre. Adonc Melusine revint à elle & ouit si grand douleur que ses gens ménoient pour se départir si vint à Raimondin qui encore gisoit pâmé par terre, & se leva en son seant, & lui dit en la présence de tous les gens.

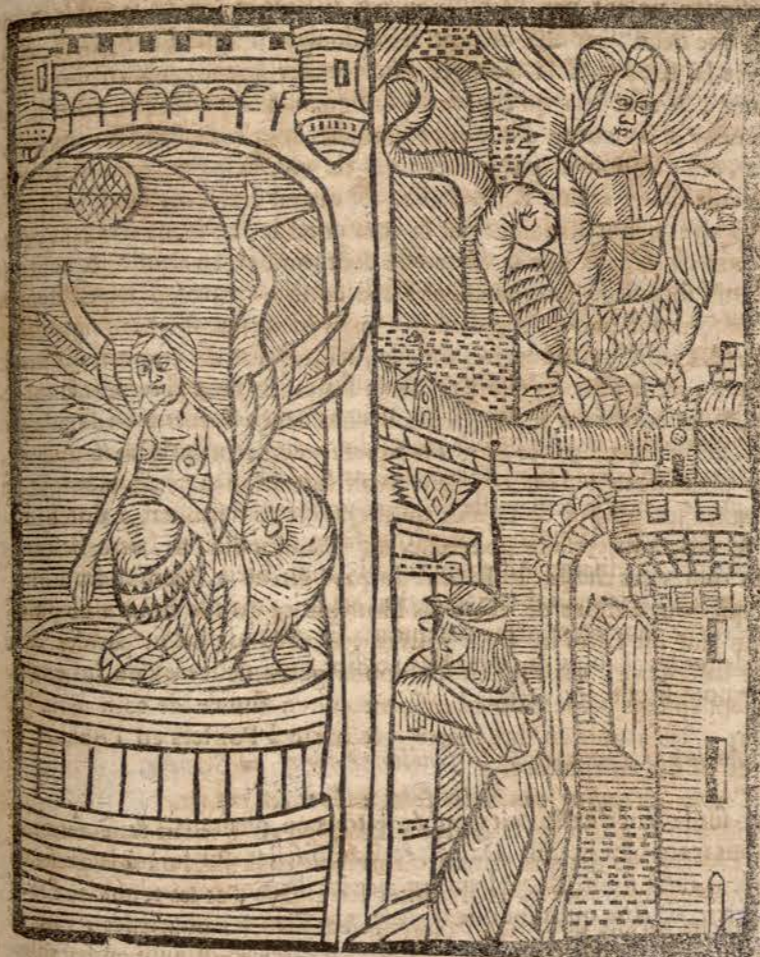
Comme Melusine fit son Testamens.

AMi, je ne puis demeurer avec vous, car il ne plaît pas à Dieu pour les méfaits qu'avez fait, & pour ce je vous veulx dire devant vos gens ce que vous ordrez. Or sçachez & Raimondin que après vous jamais homme ne tiendra le pays en la bonne paix que vous le tenez, & auront vos heritiers qui seront après vous mout d'affaire, sçachez que aucuns décheront par leur folie de leur honneur & de leurs heritage; mais quand est à vous ne vous doutez, car je vous aiderai tant que vous serez vivant en ce monde en toutes vos necessitez & affaires, ne chassez point Geoffroi avec vous qui est votre, car il sera fort vaillant & puissans homme, & d'autre part nous avons encore deux beaux enfans, dont l'ainé a nom Raimonet, & n'a pas encore trois ans, & Thierry son frere n'a pas deux ans, faites les bien doucement nourrir, & aussi m'en prandrai encore garde, combien que je ne veulx pas que vous ayez esperance nulle quand d'ici serai départie, qui sera de brief, que vous

me voiez jamais en forme de femme, & aussi je veux que votre fils Thierrî soit Seigneur de Paternai, & de tous les appartenances de la terre jusques à la Rochelle nostre petit Raimonet sera compte du pays, de forêt, & en laissez convenir à Geoffroy, car il en ordonna bien. Après toutes ces choses dit elle appella Raimondin à part, & les plus nobles du pays leur dit seigneur gardez que si her comme vous aimez votre honneur, que quand je serai déparée d'ici que faciez tant que horrible nostre fils lequel à trois yeux, dont il en a un au front, comment qu'il soit qu'on le fasse mourir presentement car je voudrois que si vous ne le faites mourir en quelque maniere que ce soit, il fera tant de déception que tous les pays qu'il demeurera que ce ne sera pas grand dommage de sa mort & destruction que la perte & dommage qu'on pourroit avoir par lui; car il détruiroit tout ce que j'ai désiré ni jamais guerre ne faudroit au pays de Poitou. Et regardez à le faire ainsi où vous ne fites oncque si grand folie, ma douce amour dit Raimondin, il n'y aura point de faute, mais pour Dieu & pitié ne me veuille du deshonneur; mais demeurer avec moi ou jamais je n'aurai joye au cœur, & elle lui dit, mon doux ami si c'étoit chose que je peusse faire je le ferois volontiers; mais il ne peut être & sçachez que je sens au cœur plus de douleur de notre départit cent mille fois que vous ne faites, car maintenant il faut qu'il soit, puis qu'il plaît à celui qui peut tout faire & defaire. Lors elle l'accolla & baïsa doucement, en disant. Adieu mon ami, mon bien, mon cœur & ma joye, encore tant que tu vivras aurai je recreation en toi; mais aussi aurai je pitié de toi; car tu ne me verras jamais en forme de femme. Et adonc saillit sur une fenestre qui avoit le regard dessus les champs & devers les jardins au côté de devers Lusignan aussi legerement comme si elle eut volé.

Comme Melusine s'envola par la fenestre en forme de Serpens.

Melusine étant sur la fenestre elle prit congé de tous en pleurant, & se recommandant à tous les nobles barons, Dames & Damoiselles qui furent la present puis dit à Raimondin, mon doux & loyal ami, voyez ici deux anneaux dont les pierres ont une même vertu, sçachez que tant que vous les auez, ou l'un d'eux ne vous ni vos hoirs, s'ils les ont après vous ne serez déconfits en la place ni aussi en bataille s'ils ont bonne cause, je n'ayons, ni ceux qui les auront ni pourront mourir par aucunes armes quelconques, & adonc les lui rendit & il les prit & après commença la Dame à faire les pitieux regrets en regardant pitieusement Raimondin & tous ceux qui là étoient en pleurant de la grande pitié qu'ils en avoient. Et encore en soupirant Melusine commença à regarder le lieu en disant. Ha douce contrée j'ai eu en toi tant de soulas & de recreation, & y étoit en ce siècle du tout en tout ma bienheureuse si Dieu n'eut consenti que j'eusse été si fausement trahie Hélas je croyois être noble dame calme, & vouloit-on faire & accomplir tout ce que je demandois ou ne serai je pas soivie de chambrière; mais serai en peine & tourment jusques au jour du jugement & tous ceux qui me hantoiert avoient grande joye quand ils me voyoient mais dorénavant ils se détourneront de moi, & auront peur & grand hideur de me voir, & de joye que j'en croyois avoir me feront plaintes tribulations & griefves penitences, alors dit à haute voix. Adieu tous & toutes, vous prie incessamment qu'il



griefves penitences, & de ce, ne vous puis-je à present plus rien dire: puis dist à Raimondin. Aïen mon ami, n'oubliez à faire de votre fils horrible ce que je vous ay dit: mais pensez de vos enfans Raimonnet & Thierrî. Alors fit un grief soupir, puis se baïssa à la fenestre, & saillit incontinent en l'air. Lors se muant forme de serpent mout grande, grosse, & longue de quinze pieds. Et sçachez que en l'arrière de la fenestre par où elle passa, demeura, & est encore à present empreinte la forme du pied d'icelle. Alors grande douleur menoient la baronnie & Damoiselle, & spécialement ceux qui l'avoient servie & sur tous autres Raimondin, faisoit dieu beaucoup merveilleux. Si se mirent aux fenestres pour regarder quel chemin elle tiendroit & la dame ainsi transmuée comme est dit, fit trois tours environ la forteresse, & à chacune fois qu'elle passa par devant la fenestre elle jettoit un cry si merveilleux que chacun en pleuroit de pitié, & appercevoit ou bien que elle se departoit bien envies du lieu & que c'étoit par contrainte. Alors elle prit son

qu'il vous plaise prier nostre seigneur devotement, qu'il lui plaise aller ma penitence; mais toutefois je veux bien que vous sçachez qui je suis, & qui fut mon pere, afin que ne reprochiez mes enfans qu'il soient fils de mauvaise femme, né de Fée, car je suis fille du Roi Elinas d'Albanie, & de la Reyne Pressine sa femme, & nous sommes trois sœurs que nous avons été predestinée beaucoup durement d'être en

chemin vers Lusignan volant par l'air, non pas si haut qu'on ne la vît bien, on l'oyoit de plus d'une lieuë, car elle menoit telle douleur, & faisant grand effroy qu'il sembloit que la foudre & la tempête dût tomber par tout & en étoient les gens tous étonnez, & tant alla qu'elle fut à Lusignan & l'environna par trois fois & cria pitieusement & lamentoit d'une voix seraine, dont ceux de la forteresse furent émerveillés, & ne sçavoient que penser: car ils virent la figure d'une Serpente, & oyrent la voix d'une Dame saillir d'elle. Et quand elle l'eut environné trois fois, elle vint fondre si horriblement sur la tour poterne, en menant telle tempête qu'il sembla à ceux de dedans que la forteresse dût tomber en abîme, & aussi que toutes les pierres du sommage se remuassent l'une contre l'autre, & la perdirent en peu d'heure & ne sçurent onc qu'elle deviat: mais incontinent virent gens que Raimondin envoyoit pour sçavoir nouvelle d'elle, lesquels fut dit comme elle s'étoit venue rendre ceans, & la peur qu'elle leur avoit faite. Et ceux là retournerent devers Raimondin, & lui conterent le fait. Lors il commença à entrer en sa douleur. Et quand la nouvelle fut sçeuë par le pays, le pauvre peuple mena grande douleur, & la regrettoient pitieusement, car elle leur avoit fait beaucoup de biens. Et on commanda par toutes les Abayes & Eglises qu'elle avoit fait fonder, à dire *Psalmes & Vigiles*, & faire anniversaire pour elle. Et Raimondin fit faire beaucoup de prieres. Après toutes ces choses les Barons du pays dirent à Raimondin, Monseigneur, il faut que nous fassions de vôtre fils Horrible ce qu'elle nous a commandé, & Raimondin leur dit faites-le. Lors prirent Horrible par belles paroles, & le menerent en une basse cave: car s'il s'en fut donné garde de ce qu'on lui vouloit faire, ils ne l'eussent eu sans peine. Alors l'enfermerent en fumée de foin mouillée, quand il fut mort, il fut mis en une bierre, & porté à Poitiers en l'Abbaye du Montier-neuf, où il fut ensepulturé.

Comme Melusine venoit les soirs visiter ses enfans.

ET après Raimondin se partit de-là & vint à Lusignan & y mena ses enfans Raimondoit & Thierry, & dit que jamais n'entreroit en la place où il avoit perdu sa femme. Et Melusine venoit tous les jours visiter ses enfans, & les renoit au feu & les nourrissoit le mieux qu'elle pouvoit, & la voïoient bien les nourris: mais ils ne l'osoient declarer: plus croissoient les deux enfans en une semaine que les autres ne faisoient en un mois, dont les gens s'en donnoient grandes merveilles; mais quand Raimondin sçeut par les nourris que Melusine venoit visiter ses deux enfans, sa douleur lui allegea pour l'esperance qu'il avoit de la revoir, mais pour neant le pensoit, car jamais plus ne la vit en forme de femme combien que plusieurs l'ayent veüe en forme feminine. Et encore que Raimondin eut esperance de la revoir, si avoit telle douleur au cœur que nul ne le sçauoit dire, & oncques puis on ne le vit mener joie & avoir fort en haine Geoffroi à la grand dent, & s'il l'eût tenu en son ire il l'eût fait détruire. Et ici se plaît à parler de lui, & parle de la contrition de Raimondin, comme il fut déplaisant pour sa faute, parquoi il entreprit le voyage de Rome.

Comme Raimondin vint devers le Pape de Rome, & se confessa

à lui devotement.

Tant chevaucha Raimondin avec sa mesnie qu'il vint es mons de Mont-lour & les passa, & chevaucha tant par la Lombardie qu'il arriva un soir à Rome après

de Noiron, & le lendemain vint à S. Pierre, & quand il fut là, il trouva le Pape Benoît qui lors regnoit & se retira devers lui faisant la reverance, & le Pape aussi à lui quand il sçeut qu'il étoit, Raimondin se confessa au mieux qu'il peut. Et quand est de ce qu'il s'étoit parjuré vers sa femme comme dessus a été déclaré. Le pape lui en chargea sa penitence telle qu'il peut & disna ce jour avec lui, & y passa cette journée fort honorablement, le lendemain matin alla visiter les saints Lieux parmi la cité de Rome où il fut huit jours avant qu'il eut achevé, car il avoit affaire. Et quand il eut tout fait son affaire il prit congé du Pape, en disant, Pere Saint, je ne puis bonnement imaginer en mon entendement que jamais je doive avoir joye pour user le reste de ma vie, & si ay esperance de m'aller rendre Hermite. Quand le Pape vit la volonté de Raimondin, il lui demanda où avez vous intention d'aller. Pere Saint, dit Raimondin, j'ai ouï dire autres-fois qu'il y avoit une belle & devore place à Montferrat au pays d'Arragon. Et quand il ouït dire ces paroles à Raimondin, il lui dit: Mon beau-fils, ainsi le dit on. Alors Raimondin lui dit Pere Saint j'ay grand-devotion de me retirer en ce lieu & me rendrai Hermite & là pri-rai Dieu qu'il lui plaise faire aucun allegement à ma femme. Or beau fils dit le Pape avec le saint Esprit puissiez vous aller, & tout ce que vous ferez en bonne volonté je vous le charge en lieu de penitence, alors Raimondin s'inclina & lui baïsa les pieds, & le Pape lui donna sa benediction, puis Raimondin se partit & vint à son logis, & fit incontinent trousser ses sommiers & tout son arroy. Et quand est de les gens, je ne vous en veux faire mention, ni aussi de son chemin, mais il chevaucha tant qu'il vint à Tholose, & donna congé à tous ses gens excepté à un Chapelain & à un Clerc & les paya de leurs salaires, & écrivit plusieurs lettres & les envoya à Geoffroi & aux Barons du pays faisant mention que Geoffroi prit les hommages, & qu'ils le receussent pour leur Seigneur. Alors se partirent de lui fort dolent, car il ne leur dit onc le chemin qu'il feroit.

Comme Raimondin au retour de Rome se rendit Hermite.

QUAND Raimondin fut venu à Narbonne, il fit faire pour lui plusieurs robes d'Hermitte fort simples, & aussi pour son chapelain & son clerc, telles que leurs falloit, puis après se départit d'illec & s'en vint au détroit de l'étang de salées, & passa par dessous le château, & vint à Perpignan & y fut ce jour, & le lendemain se partit & passa Leveloz & le Pertuis, & vint dîner à Funiers & alla au giste à Guomie, & fit tant qu'il vint à Barcelonne & se mit en une bonne hôtellerie, où il demeura trois jours & avisa la ville qui sembloit la plus belle, puis se partit au 4. jours & vint à Montferrat & visita l'Eglise & le lieu, & illec ouït le service, mais encore avoit-il vêtu de ses robes de ce siecle. Alors ceux qui furent commis à loger les pelerins, lui demanderent s'il lui plaisoit demeurer ce jour & il leur répondit qu'ouï, lors les chevaux furent logez & on lui donna une belle chambre pour lui & pour ses gens. Et cependant Raimondin alla visiter les Hermitages, mais il ne fut que jusques au cinquième, car le lieu étoit très haut qu'il ne pût bonnement faire le voyage, & trouva qu'au tiers lieu n'avoit point d'Hermitte, car il n'y avoit guere qu'il étoit trépassé. Or étoit la coutume que si dedans un terme qui étoit ordonné n'en ve-

noit un autre qui voulût être en ce lieu, il convenoit que le plus prochain d'en bas vint demeurer au lieu, & celui dessous en celui d'au près, & ainsi demouroit le lieu vuide de celui qui étoit plus près de la terre, tant qu'il venoit aucune bonne personne mené de devotion qui se mettoit en ce lieu, & étoit la cause de cette permutation telle que le premier tire à mont les vivres pour eux sept & en prend refection la journée & celui qui est le plus proche dessus lui, tire amont en pareille maniere, tant enquist Raimondin de leur état & de leur vie que la devotion lui vint plus que devant de soi, rendre en ce lieu. Lors prit congé de l'Hermite & vint en bas, & demanda le Prieur de l'Abbaye, & on lui dit qu'il étoit au vilage de dessous, & l'appelle Gulbaston, si leur pria Raimondin qu'il le fissent mener où le Prieur étoit, & lui dirent qu'ils le feroient volontiers, ce fait il laissa ses gens, & s'en partit avec un des valets de ceans, & descendirent la montagne par les eschelles, & firent tant qu'ils vinrent au lieu où étoit le Prieur, lequel fit bonne chere à Raimondin, & Raimondin lui dit toute sa devotion & comme le lieu lui plaisoit. Alors le Prieur qui l'apperçut homme de bonne part, & lui sembloit être homme d'état & belle contenance, lui accorda, dont Raimondin fut bien joyeux, & en loüa notre Seigneur, & demeura toute la nuit avec le Prieur, & au matin monterent les eschelles, puis vinrent à l'Abbaye, & fut vêtu en habit d'Hermite, & laissa du tout son vêtement du siecle, & sçachez qu'il vint garni de cinq ou six paires d'habits d'Hermite, & chanta ou le service present Raimondin, lequel offrit à son entrée de mout riches joyaux & pierres precieuses, le service fait s'en allerent disner, & fit Raimondin porter à ses freres Hermites de sa pitance, & leur fit signifier la venue dont ils commencerent tous à louer Dieu qu'il le vueille maintenir en bonne devotion. Et ainsi demeura en l'Abbaye. Et le lendemain la Messe oüyee fut convoyé jusques au pied de la salle qui joint aux chambres de ceans. Alors prit congé & monta à la chapelle, & son chapelin alloit tous les jours chanter la Messe au matin, & le clerc lui aidoit à dire ses heures, & commença Raimondin mout sainte vie.

L'histoire dit que depuis se trouverent les huit freres ensemble à Montserrat & tinrent entr'eux grande feste. Et firent tant que Raimondin leur pere vint au bas de l'Hermitage, & fut joyeux de voir tous ses enfans. Et après ce Raimondin remonta en son hermitage. Et les freres donnerent à leur departement mout de riches dons à l'Eglise, puis prirent congé l'un de l'autre, & s'en allerent chacun en leur contrée les uns par mer & les autres par terre.

Comme Geoffroy & Thierry visiterent leur pere sans qu'il vesquis, par chacun an jusques à la mort.

Geoffroy & Thierry visiterent leur pere Raimondin tant qu'il vesquit une fois par chacun an, & étoit assez près du terme qu'ils devoient partir devant trois jours ensuivant il vint une aventure, dont les freres furent étonné & dolens, car la serpente se montra sur les murs, ainsi que tous la purent voir à plein & alloit autour de la forteresse par trois fois en signe qu'elle prit douloureusement congé du lieu, & se mit sur la tour pontume & là faisoit si grief plaintes & grands soupis, qu'il sembloit à ceux qui là étoient que ce fut la voix d'une Dame ce qui étoit com-

me dit l'histoire; alors Geoffroy & Thierry en eurent grand pitié, car ils sçavoient bien que c'étoit leur mere. Et pource, commencerent à pleurer tendrement. Et quand elle les apperçut pleurer elle s'inclina & jeta un cry si horrible qu'il sembla à ceux qui l'oyrent que la tour d'eût fondre. Après les freres se partirent pour aller à Montserrat: & tant firent qu'ils arriverent au lieu, & trouverent leur pere trepassé dont ils menerent grand deuil.

De l'obseques de Raimondin, & du deuil que Geoffroy & plusieurs autres firent.



scelle la sepulture par dessus, qui fut noblement ouvrée selon l'usage du tems. Si fut le diner fort grand, le Roi & la Reyne regardèrent volontiers Bernardin. Le neveu de Geoffroy & Thierry, & mout leur pleut: car il servoit les Seigneurs si gracieusement que merveilles, & tant que après graces la Reyne pria le Roi qu'il demandât à Geoffroy à qui cette enfant étoit.

J'avois dist le Roi à mon propos de le demander, car bien me plaît, lors il appella Geoffroy, & lui demanda de quel lignage étoit cet enfant qui étoit si bien en doctrine, il est fils de Ode Comte de la marche, dit Geoffroy qui est nôtre frere, Geoffroy dit le Roi, il est sailli de noble extraction & aussi il le montre bien. Sçachez que l'enfant me plaît, aussi fait la Reyne, & s'il vous plaisoit de nous le laisser nous en ferions tant pour l'amour de vous que vous en sçauriez bon gré au tems avenir. Sire dit Geoffroy, le pere en a encore deux, & deux filles: & puis qu'il vous plaît de la bonne heure tu il né, il nous plaît bien, lors le Roi le remercia & aussi fit la Reyne. Et depuis cet enfant épousa la fille du Seigneur de Capietes en Arragon, qui plus n'avoit d'héritier, & en sont issus les hoires de Capietes qui vivent. Alors le Roi & les autres Barons prirent congé, lesquels les convoyèrent mout honorablement, puis s'en retournerent à l'Eglise & mirent leur neveu en beau point, & lui donnerent un sage Escuyer pour le gouverner & l'envoient au Roi bien accom-

pagné. Et le roi & la Reine reçurent joyeusement & l'aimèrent beaucoup. Après ce, les deux freres prirent congé du Prieur & firent de grands biens à l'Eglise, & voulurent emmener le chapelain & le clerc de leur pere, mais ils ne voulurent onc partir, & là se rendit Hermite au lieu de son maître, & le clerc demeura serviteur comme il étoit auparavant, puis après se partirent Geoffroi & Thietry avec leurs gens, & emporterent le corps de leur pere. Et en toutes les Villes où ils gisoient faisoient tout autour du corps grand luminaire, & faisoient dire des Messes & prier Dieu par les Religieux pour leur pere, & les convoya, ledit Prieur de Montferant jusques à la Cité de Perpignan, puis prit congé & s'en retourna en son Abbaye, & les deux freres & leur compagnie errerent tant qu'ils vinrent à Lusignan. Lors furent mandez les Comtes de Forêt, de la Marche qui étoient leurs freres, & firent l'obsequie de leur pere à nôtre Dame de Lusignan. A celui obsequie furent les Barons du pays & illec fut le corps ensevely en grande solemnité, & fut fait un beau dîner, & fut Geoffroi retenu pour être Seigneur de Lusignan, & conterent à Odon leur frere comme le Roi & la Reine d'Arragon avoient voulu avoir Bernardin son fils & il répondit que Dieu ait part, car je le tiens bien employé. Lors prirent congé de Geoffroi, les freres & les Barons & retournerent chacun en leur pays.

Comme quand Lusignan change de Seigneur, la serpente Melusine s'apparoit trois jours devant.

Cette noble forteresse de Lusignan en Poitou depuis le temps étant allé de main & puissant Prince Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'auvergne, & Comte de Poitou & Estampes & de Boulogne, mon très-cher Seigneur, lequel m'a commandé à faire ce present traité sel n les plus vrayes Chroniques que j'aye leües, tant de lui comme des autres. Et ce que j'ay en grand desir de faire son plaisir m'a fait entreprendre de faire ce petit traité au vray tout au mieux que j'ai pû si requiers à mon Créateur qu'il lui plaise que mon très-redouté Seigneur le vueille prendre en gré & aussi sa noble sœur ma très-redoutée Dame, fille du Roy de France, Duchesse de Bar, & au noble Marquis de Lorraine, cousin germain de Monseigneur, qui lui a fait requérir qu'elle lui vueille écrire & lui vueille renvoyer cette Histoire. Et quand est de moi je croi cette Histoire être veritable. Et dit on que depuis la forteresse de Lusignan demeura trente ans accomplis en mains d'homme qui ne soit extrait de ladite lignée de par pere ou par mere, & est vray toutesfois comme j'ay dit ci dessus, quand ladite forteresse doit changer de Maître ou Seigneur ladite serpente appert trois fois par trois jours devant.

Quand à moi j'ay ouï dire à Monseigneur que du temps que Serville la tenoit que peu de temps avant que la forteresse fut rendue que icelui Serville gisoit en son lit au Château de Lusignan & avec lui une femme née de Sancerre, nommée Alexandre qu'il tenoit en concubinage, il vit lors apparôtre de son lit une serpente grande & grosse, & avoit la queue longue de sept à huit pieds, & étoit ornée de cou-

leur d'azur d'argent, & ne sceut oncques par où elle entra, car à celle heure les huis étoient fermez & avoit en sa chambre grand feu & cette Serpente alloit & venoit, debarans sa queue sur le lit sans leur faire mal, & Serville dit à Monseigneur qu'il n'avoit jamais eu si grande peur, & si lui dist qu'il se dressa dessus son lit & prit l'espée qui étoit avec lui. Comment Serville, vous qui avez été en tant de place avez vous peur de cette serpente, c'est la Dame de cette forteresse, & qui la fit édifier, sachez qu'elle ne vous fera ja mal, elle vous vient de montrer comme il vous faut desfaire de cette place, & dit Serville que Alexandre n'eut onc peur, mais dit bien qu'il ne fut onc assuré, & long-tems après elle se mua en guise de femme, & sembloit être vêtue de gros bureau, & ceinte dessus les mamelles, & étoit affublée d'un couvrechef à la guise du vieux-temps. Après dit qu'elle s'en alla seoit sur un banc près du feu une heure avoit le visage devers le lit & le dos au feu, si qu'il pouvoit bien tout à plein voir la face & bien sembloit qu'elle eût été belle femme & autre heure elle tenoit le visage devers le feu & ne se tenoit guere en une place, & dit Serville qu'elle demeura jusques à une heure après le jour. Alors se transfigura en guise de serpent comme devant & s'en alla debatant sa queue autour du lit, & sur les pieds sans nul malfaire, puis se depart si viste qu'il n'en peut rien appercevoir. Et ceci ay ouï dire à Monseigneur, que Serville lui avoit dit, & jura sur son serment que prud'homme peut faire & jurer, qu'après qu'il l'eut veüe, ladite forteresse fut bien brief à mondit Seigneur à qui Dieu donne la joye & à ses hoirs.

O Rest vray qu'il y a un lieu à Lusignan auprès le puits, auquel lieu au temps on nourrissoit des poulailles, qu'elle se montroit plusieurs fois à un homme qui demouroit en la forteresse & s'appelloit Golard, & ne lui a fait aucun mal, & à juré sur son Dieu sur son ame qu'il est verité. Item Juon de Galles jura par sa foy à Monseigneur qu'il l'avoit veüe deux fois sur les murs de Lusignan, trois jours avant que la forteresse fut rendue & plusieurs autres l'ont veüe, dont qui en voudroit deviser la chose en seroit trop longue & encore plus avant il y a un Chevalier Poitevin nommé messire Perceval de Cologne, qui fut Chambellan du Roy de Chipre qui a dit & juré plusieurs fois à Monseigneur, que lui étant en Chipre avec le Roy, la Serpente s'étoit appartie à celui Roi, ainsi que ledit Roi lui avoit dit en cette maniere parlant à lui Perceval, je me doute trop pourquoy Monseigneur, dit le chevalier. Pource, dit le Roi que j'ay veu la serpente de Lusignan qui c'est appartie à moi, si me doute qu'il ne m'en vienne aucune perte dedans brief tems ou a Peirin mon fils, car ainsi appert-elle quand aucuns des hoirs de Lusignan doit mourir, & jura Perceval que dans trois jours ladite aventure, que chacun sçait arriva.

Si ont les Princes & plusieurs été examinéz, & ay sçeu ce que les Croniques & les livres & histoires en raconte. Et si j'ay ajouté ou dit chose en cette histoire qui semblent à aucuns incroyable si il me le vueille pardonner selon ce que je puis sçavoir des auteurs, tant de grammaire comme autre philosophe, je réputé cette histoire & chroniques être vray & les choses fées. Et qui dit le contraire je dis que les secrets jugemens & punitions de Dieu sont invisibles & impossible à connoître à entendement humain, car il est trop grossier pour connoître l'équité spirituelle, ne

aussi les yeux naturels ne peuvent voir les choses spirituelles ni comprendre ce que c'est, & la puissance de nôtre Seigneur peut ajouter ce qu'il lui plaît, comme on raconte en plusieurs histoires de plusieurs Fées avoit été mariée & avoit eu plusieurs enfans, comme ce peut faire ne peut sçavoir humaine créature, car tels points & plusieurs autres à Dieu retenu en les secrets & en montre l'exemple-és lieux & personnes où il lui plaît, & plus fera la personne gress & plus envie de croire, & plus sera delié d'engin & science naturelle, plutôt aura affection que ce soit choses secrettes de Dieu ne peut aucun homme bonnement sçavoir.

Combien que S. Paul dit és Epistres aux Romains que toutes choses sont sçeuës par humaines créatures, voire sans les secrettes choses que Dieu a reservez à sa connoissance sans autre, & la nature aux humains est à entendre à plusieurs hommes vagans qui sont par universelles contrées par ceux qui sont sçeuës toutes choses par leur déclaration de très-parfaite connoissance, non pas par un tant seulement, mais par plusieurs & ainsi est de nôtre histoire; car elle est beaucoup forte à croire & en plusieurs lieux sçeus, non pas par un seul de ceux qu'on desire, dont ainsi qu'une personne qui auroit, on ne voudroit croire maintes choses qui sont cent lieues ou moins près de lui, & lui seroit très-étrange & dira qu'il ne se pourroit faire celui d'estouffa, ce qu'il n'aura veu és lieux & diverses contrées, pays & nation & lira les anciens livres & les entendra & connoitra le vis & vrai des choses semblans incroyable. Or de ce je ne vous veux plus parler ni faire mention je vous supplie humblement à tous si j'ay dit choses en cette histoire qui vous soit ennuyeu-se ou desplaisantes que vous me vueillez pardonner & tenir pour excusé: car si on fait le mieux qu'on peu & sçait; on le doit prendre en gré, car en aucuns cas bonne volonté doit être reputée pour le fait. Et icy le raist Jean d'Arras de l'histoire de Lusignan. Et Dieu vueille donner aux trépassés sa gloire & aux vivans force & victoire qu'ils la puisse bien maintenir.

FIN.

L'HISTOIRE

DE

VALENTIN ET ORSON

TRÈS-HARDIS, TRÈS-NOBLES ET TRÈS-VAILLANS
Chevaliers, fils de l'Empereur de Grece, & Neveux du très-
vaillant, & Très Chrétien Roi de France Pepin.

Contenant diverses matieres, comme vous pouvez voir cy après.



A TROYES,

Chez la Veuve de JACQUES OUDOT, Imprimeur & Marchand Libraire, demeurant
dans la rue du Temple 1723.

Avec Approbation & Permission.